ODES
ANACRÉONTIQUES,
CONTES EN VERS,
Et autres Pieces de Poéſie.

BRITISH MUSEUM

BRITISH
14 JY 74
MUSEUM

C. Dupuis del. et Sculp.

HONORÉ JOSEPH MÉRO

Né à Cannes en Provence.

ODES
ANACRÉONTIQUES,
CONTES
EN VERS,

Et autres Pieces de Poésie,

SUIVIES

DE

CÔME DE MÉDICIS.

Par M. MÉRO.

(H. 2.)

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

BRITISH MUSEUM

ODES
ANACRÉONTIQUES.

A BACCHUS.

ODE PREMIERE.

Toi, qu'un fourbe a proſcrit dans ſon Code profane,
Bacchus, pere de l'enjouement,
Qui portas dans le cœur de la belle Ariane,
L'oubli de ſon cruel tourment;

Senſible à tes bienfaits, je veux chanter ta gloire;

Si tu m'inſpires tes tranſports,
Je ſuis ſûr de graver au Temple de Mémoire
Et ton triomphe & mes accords.

Iris à mes regards offre mille merveilles,
Quand tu me prêtes tes ſecours ;
Son ſourire eſt plus doux, ſes levres plus vermeilles,
Dans ſes yeux je vois les Amours.

Il n'eſt point de guerrier qui n'ait vanté tes charmes ;
On a ſouvent vu ta liqueur
Ranimer le courage au milieu des alarmes,
Et d'un vaincu faire un vainqueur.

L'Amour à ſes plaiſirs joint toujours quelque peine ;
Bacchus ſait mieux combler nos vœux.
Dans des liens de fleurs Eglé ſerre Silene,
Et le Vieillard rit de ſes jeux.

Jouiſſons, chers amis, du jour qui vient d'éclore,
Sans former de vaſtes déſirs ;
La crainte de mourir, l'eſpoir de vivre encore,
Doivent-ils troubler nos plaiſirs ?

Hâtons-nous, c'eſt Bacchus qui nous arme
d'un verre ;
Avec lui bravons Atropos :
Chantons & ſuſcitons cette charmante guerre,
Où les armes ſont les bons mots.

Les chagrins ſont noyés, la haine eſt étouffée,
La gaieté préſide aux repas,
Chaque amante eſt Vénus, & chaque amant
Orphée ;
Oui, l'Eliſée a moins d'appas.

Le Stoïcien s'oppoſe aux douceurs de la table ;
Fuyons ſes dogmes rigoureux :
La ſageſſe rend ſombre, & le plaiſir aimable ;
Le choix peut-il être douteux ?

Le Poëte invite Silvie à revenir à la campagne au commencement du Printemps.

ODE II.

AH ! reviens, aimable Silvie
L'hiver a calmé ſon courroux ;
Les arbres ont repris leur vie,
Le ſouffle des vents eſt plus doux.
Philomele, par ſon langage,
Semble ajouter à mon tourment ;
Ses tendres plaintes ſont l'image
Des longs ſoupirs de ton Amant.

Dans ces beaux jours où la Nature
Se pare d'un éclat nouveau,
Dans une ame ſenſible & pure
L'Amour rallume ſon flambeau.

Souffre que tes levres divines
Portent le plaiſir dans mon cœur,
Et transforme en fleurs ces épines,
Qui naquirent de ta rigueur.

Du Zéphyr les fraîches haleines,
De Flore les naiſſans appas
Voudroient en vain finir mes peines;
Puis-je être heureux où tu n'es pas?
La pourpre, l'or, le diadême,
Ne ſauroient tenter mes déſirs,
Toi ſeule portes dans toi-même
La ſource de tous mes plaiſirs.

Avec toi, dans ce lieu champêtre,
Ma lyre enfantoit de beaux ſons;
Depuis qu'on t'a vu diſparoître,
On y dédaigne mes Chanſons.
Oui, par toi ſeule je ſus plaire
Aux habitans de ce ſéjour:
O que ma gloire m'étoit chere!
Je la devois à ton amour.

LE POETE
A
SON JARDIN,
OU
LA ROSE.

ODE III.

JARDIN, où Flore eſt adorée,
Mon œil contemple ta beauté !
Par le ſouffle impur de Borée
Tu ne fus jamais inſulté.

C'eſt pour toi que pleure l'Aurore,
Le Zéphyr careſſe tes fleurs,
Et de l'aſtre qui les colore
Tempere les vives ardeurs.

Au bord du ruiſſeau qui t'arroſe,
Et qui coula pour t'embellir,
Flore me fit voir une Roſe,
Et me permit de la cueillir.

Les gouttes d'une onde légere
Rendoient plus beau ſon incarnat;
Je la deſtinois à Glycere,
Dont elle avoit le vif éclat.

D'une roſe auſſi fraîche qu'elle,
Diſois-je, il faut orner ſon ſein.
Je cueille.... une épine cruelle
Me pique, & fait ſaigner ma main.

De ma douleur l'ame occupée,
Je veux me guérir à l'inſtant;
Mais la fleur que j'avois coupée
M'échappe, & ſe fane en tombant.

La Vertu ſeule eſt toujours ſûre;
Rien ici bas n'eſt permanent;
Souvent les peines qu'on endure
Surpaſſent les plaiſirs qu'on prend.

Ah ! ſi la Roſe la plus belle
Nous fait éprouver des douleurs,
Croyons que l'Amour eſt comme elle ;
Ses dards ſont cachés ſous des fleurs.

A BACCHUS.

ODE IV.

BACCHUS charme la Nature ;
Les Ris, les Jeux, la Gaieté,
Enfans de la liqueur pure,
Sont l'appui de la ſanté.
Mais quand l'ame eſt aſſervie
A de trop vaſtes déſirs,
Souvent nous quittons la vie
Sans connoître les plaiſirs.

Vive le guerrier aimable
Qui n'a plus la foudre en main,
Charmé d'entendre à ſa table
Le Poëte ami du vin.

Vendôme, Chaulieu, la Fare,
Préféroient Bacchus à l'or ;
Et ſi l'on boit au Tartare,
Ils doivent chanter encor.

O que ma lyre eſt ſonore
Quand ce Dieu me fait la loi !
Alors l'objet que j'adore
Peut tout obtenir de moi :
Soit que je chante ou que j'aime,
Si Bacchus n'eſt du ſecret,
Cupidon eſt triſte & blême,
Apollon ſourd & muet.

Si l'on me permettoit d'être
Ou Jupiter ou Bacchus,
Je ferois bientôt connoître
Mon ſuffrage & mon refus.
L'un regne par le tonnerre,
Et l'autre par la gaieté :
J'aime mieux charmer la terre,
Que d'en être redouté.

AU ZÉPHYR.

ODE V.

VIENS folatrer ſur ma Glicere,
Charmant Zéphyr, hâte tes pas !
Souleve la gaze légere
Qui cache à mes yeux ſes appas.

C'eſt ſur des fleurs à peine écloſes
Que tu te plais à t'arrêter ;
Mais à la plus belle des roſes,
Glicere peut le diſputer.

Sur cette bouche que j'adore
Viens reſpirer ſa douce odeur !
La divine haleine de Flore
Exhale un parfum moins flatteur.

Je ſens que ſa pudeur s'irrite
De ton ſouffle voluptueux ;
Le tiſſu mobile s'agite,
Acheve de combler mes vœux !

O Ciel ! tu fais voler la gaze...
Mon encens va brûler pour toi.
J'ai vu... quel charme ! ô douce extaſe !...
Les Dieux ſont moins heureux que moi.

PAROLES DE L'AMOUR, *Qui couronne* CHAULIEU.

ODE VI.

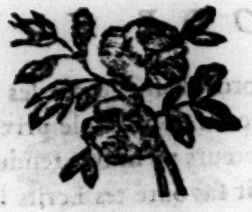
De tes accords rien n'égale les charmes,
Une couronne en doit être le prix :
Combien de cœurs ne m'ont rendu les armes
Qu'après avoir savouré tes Ecrits !

Contre Thémire insensible & revêche
Je combattis ; mais elle triompha :
Tes Vers bientôt firent plus que ma fleche ;
Elle les lut, & son cœur soupira.

Elle en devint plus aimable & plus belle ;
Mais, généreuse, elle apprit son secret

A cent Beautés qui te liſent comme elle,
Et dans leur cœur mon triomphe eſt complet.

Oui, je le dois à ta douce harmonie,
Mieux que moi-même elle maîtriſe un cœur.
Tout, je le vois, doit céder au Génie,
Puiſque l'Amour le reconnoît vainqueur.



CONTES
EN VERS.

LE P. ANGARILLOS.

CONTE.

Dans un village, auprès de Pampelune,
Vivoit naguere une charmante Brune ;
Brune, je dis, car on voit rarement
Blondes beautés dans un climat brûlant.
Quoi qu'il en ſoit du teint de la Donzelle,
L'Hiſtoire dit qu'elle étoit ſage & belle.
Ceci ne doit choquer la vérité.
J'aime à penſer que ſageſſe & beauté
Peuvent enſemble habiter même Temple :
Pour le prouver j'aurois plus d'un exemple.

Mais là-deſſus pourquoi m'appeſantir ?
Je cours au terme où je dois aboutir.
Dona Nugos, avec ſes yeux de flamme,
D'un Capucin avoit embraſé l'ame.
Amour ! quel cœur pourroit te réſiſter ?
Nous te voyons également dompter
Urſule en guimpe, & François en ſandale ;
Tout ſent l'effet de ta fleche fatale.
Le dur cilice & la barbe au menton,
La diſcipline & les nœuds du cordon,
N'exemptent point de la foibleſſe humaine ;
Toujours Nature agit en ſouveraine.
Loin de blâmer le Pere Angarillos,
Je plains ſon ſort, quand je ſonge à ſes maux.
Lorſque l'Amour nous plonge dans l'abîme,
A l'Amour ſeul on doit en faire un crime.
D'abord, ce Moine aima fort ſon état :
Non moins pieux que l'étoit Joſaphat,
Fidele au jeûne autant qu'à la priere,
Vouant à Dieu ſon ame toute entiere :
Pour lui le monde étoit un vrai néant.
Ennemi né des œuvres de Satan,
Il crut long-temps ſon cœur inacceſſible
Au Dieu malin à qui tout eſt poſſible.
Deux grands yeux noirs le firent trébucher.
Que devenir ? où fuir ?... où ſe cacher ?...

Plus il s'obſerve, & plus il ſe condamne.
Moine brûler d'une flamme profane !
Quelle infamie & quel noir attentat !
Il ne voit plus en lui qu'un apoſtat.
Comment parler à Nugos qu'il adore ?
Comment lui peindre une ardeur qu'elle ignore ?
De ſon état rien n'égale l'horreur ;
Sur lui l'Amour exerce ſa fureur.
Plein de l'objet qui cauſe ſon martyre,
La nuit il rêve, & le jour il ſoupire ;
D'un feu brûlant d'autant plus conſumé,
Que juſqu'alors il n'avoit point aimé.
Quoi ! diſoit-il, envers le Ciel parjure,
J'aimerai donc ! &, d'une bouche impure,
J'irai conter à la belle Nugos
Les maux honteux que ſouffre Angarillos !
C'eſt-là pourtant mon unique remede.
Je périrai de l'amour qui m'obſede,
Si je differe à le lui déclarer ;
L'auteur du mal peut ſeul le réparer.
Amour le veut, marchons ſous ſon enſeigne ;
Tout eſt permis quand la bleſſure ſaigne.
Hé ! que ſait-on ? peut-être qu'aujourd'hui
Mille baiſers finiront mon ennui.
Nugos n'a point un cœur inexorable,

Je la crois belle autant que charitable,
Et rarement on voit la cruauté
Déshonorer les traits de la Beauté.
Bouillant d'ardeur, il ſort de ſa cellule :
Adieu priere, adieu jeûne & formule ;
Nul Saint ne peut le rappeler au bien.
Moine effréné ne ménage plus rien.
Avec horreur il voit le Monaſtere ;
Agnus, cordon, chapelet, ſcapulaire,
Devant ſes yeux ont perdu tout leur prix :
Du ſaint reſpect ſon cœur paſſe au mépris.
Subitement, ſans crainte & ſans ſcrupule,
De vrai croyant devenir incrédule !
Ce trait me paſſe ; & ſi le petit Dieu
Ne l'avoit fait, j'en douterois, morbleu !
Angarillos, ſoit deſtin, ſoit foibleſſe,
Ne connoît plus le frein de la ſageſſe.
Il veut parler à cet objet charmant
Dont la beauté fait ſon égarement.
Nugos demeure aſſez loin de la ville.
Il part, il vole, &, plus qu'un cerf, agile,
En moins d'une heure il a fait le chemin.
Quand l'Amour guide, on va toujours bon train.
Mais que voit-il ? Nugos à la fenêtre.
De ſes tranſports ſon cœur n'eſt plus le maître.

Dieux ! quelle flamme, & quel raviſſement !
Le feu d'Etna brûle moins ardemment
Que cet amour dont bouillonnent ſes veines.
Il croit toucher au terme de ſes peines.
Sous quel prétexte entrer dans la maiſon
De la Beauté qui trouble ſa raiſon ?
On imagine aiſément quand on aime ;
L'amour ſuggere au Moine un ſtratagême.
Dans cet aſile eſt un vieux Ouvrier,
Conteur, rieur, habile Cordonnier,
De qui Nugos a reçu la naiſſance.
Pour lui parler Angarillos s'avance.
Voulez-vous bien réparer certains torts
Qu'à ma ſandale ont faits pluſieurs efforts
De cette jambe à marcher obſtinée.
Je viens de faire une rude tournée ;
Je ne pourrai, vu mon accablement,
Revoir ce ſoir le clocher du Couvent.
Daignez chez vous m'accorder un aſile,
Demain je pars & regagne la ville.
Je formerai pour vous des vœux aux Cieux,
Et je dirai vos bienfaits en tous lieux.
Des Eſpagnols on connoît la pratique ;
Chez eux, d'égards envers Moine on ſe pique.
Jadis en France on eut cette vertu ;
Mais ſur ce point on eſt bien revenu.

A-t-on mal fait ? Il ne me convient guère
De prononcer ſur une telle affaire.
Le Cordonnier, ſon bonnet à la main,
Avec reſpect répond au Capucin.
Il laiſſe là ſoulier, alêne, botte,
Et poliment reçoit ſon nouvel hôte.
Pere, dit-il, ſoyez le bien venu ?
Un Cordonnier n'a pas grand revenu :
Fort rarement on vante ſa cuiſine ;
Mais enjouement, propreté, bonne mine,
Gaillards propos, valent mieux quelquefois
Que tous les mets de la table des Rois.
J'ai du bon vin pour égayer la fête ;
Il plaît au goût ſans offenſer la tête,
Et dès ce ſoir nous en boirons, parbleu.
En attendant, repoſez-vous un peu
Sur ce fauteuil, l'ornement de ma ſalle ;
Je donnerai mes ſoins à la ſandale.
Mais, s'il ſe peut, permettez que Nugos
Profite ici de vos doctes propos :
L'inſtruction eſt néceſſaire aux filles ;
Elles voudroient être belles, gentilles,
Puis, c'eſt-là tout ; cependant piété,
Sainte doctrine, ajoutent à beauté,
Et, pour parler la Langue de l'Apôtre,
L'une toujours fut préférable à l'autre.

Vîte, Nugos, prenez place en ce lieu ;
Approchez-vous de cet homme de Dieu,
Prêtez l'oreille à ce qu'il va vous dire,
Le Ciel l'amene ici pour vous inſtruire.
Pere, je ſors : il eſt un certain fat,
Seigneur de nom, mais dans le fond pied-plat,
Qui n'a trouvé, dans toute l'Ibérie,
Aucun ſoulier fait à ſa fantaiſie.
De le chauſſer il m'a donné l'emploi ;
Quand je le manque, il tempête, & je croi
Que tout l'enfer loge dans ſa cervelle.
Les B. les F. partent comme la grêle.
Que faire ? il faut ſervir ces inſenſés
Pour leur argent ; je vous quitte, excuſez.
Du Moine amant admirons la fortune !
Le ſort le place à côté de ſa Brune.
D'un œil ardent parcourant ſa beauté,
Il veut preſſer le moment ſouhaité.
Son ſang bouillonne, aucun frein ne l'arrête ;
Nugos apprend, de ſa bouche indiſcrete,
L'aveu honteux du trouble qu'il reſſent.
O que l'amour dans un Moine eſt brûlant !
D'abord la Brune, interdite & confuſe,
Voit clairement que ſon pere s'abuſe,
Et que celui qu'il a pris pour un Saint,
N'eſt qu'un mortel aux voluptés enclin.

Si la beauté, qui pare ſa figure,
Eſt un bienfait des mains de la Nature,
Elle en reçut un don non moins charmant,
Adreſſe, eſprit, fineſſe & jugement.
Elle voudroit jouer au perſonnage
Un tour qui fît du bruit dans le village,
Dans Pampelune, & même par-delà.
Selon ſes vœux l'aventure arriva.
Je ſuis, dit-elle, au comble de la joie :
Pour mon bonheur le deſtin vous envoie,
Vous m'arrachez un ſecret trop gardé.
J'ai pour la barbe un penchant décidé ;
Un feu ſecret dans mes veines s'allume ;
Cordon, capuce, & tout votre coſtume,
Fait ſur mes ſens très-forte impreſſion :
Oui, je bénis l'heureuſe occaſion
Qui m'avertit que Nugos peut vous plaire.
Combien je ſuis redevable à mon pere !
Ce tendre pere, en m'approchant de vous,
A ſatisfait le plus cher de mes goûts !
Que cette barbe eſt belle & vénérable !
Elle ſuppoſe une force incroyable.
C'eſt là qu'Amour eſt venu ſe nicher.
Heureux les doigts qui peuvent la toucher !
Sur ſes longs poils ſa main paſſe & repaſſe ;
Elle les tourne & retourne avec grace ;

Adroitement elle ſort un flacon,
Et fait couler ſur le ſacré menton
Une liqueur odorante, inflammable,
Dont l'effet prompt n'a rien de comparable.
Le Moine rit, & ſe laiſſe arroſer
Par cette main qu'il ſe plaît à baiſer.
Tendres ſoupirs & plainte langoureuſe
Sortent déjà de ſa bouche amoureuſe.
Il ſemble dire, en fixant ſon corſet,
Qu'il attend d'elle un plaiſir plus parfait.
Toujours Nugos l'agace & le careſſe;
Elle l'amene à cet excès d'ivreſſe,
Où l'homme aveugle, en proie à mille feux,
Brave l'Enfer, & méconnoît les Cieux.
Baiſer la main n'eſt qu'une foible avance,
Il eſt, dit-elle, une autre jouiſſance
Plus douce encore; il faut la mériter.
Voici la loi que je vais vous dicter:
Donnez vos mains; qu'un lien les attache!
Fermez vos yeux, que ce bandeau les cache!
A ce ſeul prix, je puis vous rendre heureux;
Vous connoîtrez tout l'excès de mes feux.
Ah! diſpoſez de toute ma perſonne,
Elle eſt à vous, ainſi l'Amour l'ordonne;
Ce Dieu charmant a choiſi votre main
Pour adoucir les maux d'un Capucin.

Juſqu'à ce jour quelle fut ma ſouffrance !
C'eſt près de vous que mon bonheur commence.
Par vous mon cœur de ſouci fut rongé,
Par vous mon cœur doit être ſoulagé.
O Dalila ! telle fut ta victoire,
Lorſqu'un Héros, foulant aux pieds la gloire,
Vint dans tes bras s'enivrer d'un poiſon
Qui lui ravit la force & la raiſon.
Le voilà donc ce Moine formidable,
Qui fit jadis long-temps la guerre au Diable ;
Dont Pampelune admira la vertu ;
Près d'une femme il languit abattu.
L'occaſion plait fort à la Brunette,
Vîte elle court chercher une allumette,
Et met le feu ſous le large menton,
D'où découloit l'eau-forte du flacon.
Poils & liqueur, à l'inſtant tout s'enflamme ;
Le Moine crie ; elle d'aiſe ſe pâme.
Les mouvemens de ce menton brûlant
Rendent le feu plus vif & plus ardent.
En vain il veut éteindre l'incendie.
Il croit ce jour le dernier de ſa vie,
Il ſe débat, & pour ſe ſoulager,
Au fond des mers il voudroit ſe plonger.
Quand d'aucun poil on ne voit plus la trace,

De

De ſes liens Nugos le débarraſſe,
Et diſparoît : car le Moine en fureur
De ſon menton eût pu venger l'honneur.
Il reſte ſeul ; la douleur le tranſporte.
Parti plus ſûr fut de gagner la porte.
Il vint barbu, ſans barbe il s'en alla,
Et du bon tour en tous lieux on parla.

ENVOI

A M. LE COMTE DU CAILA,

Colonel des Dragons de Condé.

Toi, que Mars prit pour compagnon,
Du Caila, dont l'eſprit m'éclaire,
Si ma Brunette peut te plaire,
Je me crois l'ami d'Apollon.

RÉPONSE
DU FRERE LUCAS
A SON PRIEUR.

CONTE.

Frere Lucas, pieux Anachorete,
Se recueilloit, & fuyoit les humains.
Bien différent de ces Moines mondains,
Que l'ennui ronge au ſein de la retraite,
Qui, fatigués du joug du célibat,
A la Nature ont cédé ſans combat;
Pour acquérir une utile ſcience,
Il feuilletoit, le ſoir & le matin,
Tantôt Baſile, & tantôt Auguſtin,
Parfois l'Auteur fameux dans Naziance.
C'eſt, diſoit-il, remede ſouverain
Contre l'orgueil & la concupiſcence:

Du Paradis on s'ouvre le chemin
Par la priere & par la pénitence.
Or il avint qu'un jour l'Eſprit malin
Eut le projet d'ébranler ſa conſtance.
Frere Lucas fruſtra ſon eſpérance.
Il ſentit bien certaine émotion ;
Mais ſa vertu dompta ſa paſſion.
Voici le fait. Il entroit à l'Egliſe,
Et ſe plaçoit à côté d'un autel ;
Comme il offroit ſon cœur à l'Eternel,
Auprès de lui Brune piquante aſſiſe
Lui décochoit des regards amoureux :
Il ſe ſignoit, il détournoit les yeux,
A ſon ſecours invoquoit ſon bon Ange ;
Tant il craignoit de profaner des lieux
Où l'on ne doit s'occuper que des Cieux.
Ce que Lucas trouvoit de plus étrange,
C'eſt que la choſe arrivoit tous les jours ;
A ſon Prieur il eut enfin recours,
Eſpérant bien qu'il diroit à la Belle
D'aller ailleurs & de laiſſer en paix
Un pauvre Moine à la vertu fidele,
Que tourmentoient ſes dangereux attraits.
Quand le Prieur eut entendu ſa plainte,
Il compatit, & le conſola fort,
En lui diſant, que tel étoit le ſort

Des jeunes cœurs vivans dans la contrainte ;
Par le ſecours de la Religion,
Vous parviendrez à terminer vos peines.
Mais finiſſons ſur ces Beautés mondaines ;
Car il ne faut qu'en aucune façon
Religieux ſur elles s'entretiennent ;
Regardez-les comme raves ou choux.
» C'eſt fort bien dit, Pere, mais, entre nous,
» Toute la nuit ces choux-là me reviennent «.

ENVOI

A M. LE VICOMTE DE RICCÉ ;

Aide-Maréchal Général des Logis de l'armée de M. DE VAUX.

Si je brillois par mon eſprit,
Comme tu plais par ton courage,
Le trait que mes Vers ont décrit,
Du Lecteur auroit le ſuffrage.
Serai-je digne de pitié,
Privé de ce rare avantage ?
Non, quand on a ton amitié,
On a tous les biens en partage.

ÉPITRE

A M. LE COMTE

FRANÇOIS DE JAUCOURT,

Colonel en ſecond des Dragons de Condé.

PARMI les Guerriers que Bellone
Arma pour venger les Bourbons,
Elle eut ſoin de choiſir les noms
Qu'en tout temps la gloire couronne.
Toi, mon aimable nourriſſon!
Qui, fidele à ton écuſſon *,
Brûles d'eſſayer ta vaillance
Sur les fiers rivaux de la France,

* Les armes de M. le Comte de Jaucourt portent pour deviſe : *Vertu me guide*, & *Honneur me conduit.*

Pour un moment laiſſe Albion *,
Daigne ſourire à l'action
Que décrit ma Muſe bouſonne ;
C'eſt un Matou qu'elle couronne.
Je ſais que cette fiction
Va te paroître hors de ſaiſon ;
Car un Guerrier que Mars enflamme,
Dans l'ardeur dont brûle ſon ame,
Préfere le bruit du canon
A la Muſique d'Apollon,
Sans prévoir même qu'à Cythere
L'Amour plaintif ſe déſeſpere.
Mais ſouviens-toi que Scipion,
Varus, Mécene & Pollion,
Non moins que toi chers à la gloire,
Venoient quelquefois, ſans façon,
Rire au jardin de l'Hélicon
Avec les Filles de Mémoire.

* Cette Epître, & le Conte de la Veille des Rois, furent envoyés à M. le Comte de Jaucourt, lorſqu'il étoit à Breſt & que l'on parloit de la deſcente en Angleterre.

LA VEILLE DES ROIS.

CONTE.

Près de Combreux, séjour de la gaieté,
Où les plaisirs & la tranquillité
Livrent toujours une guerre intestine
A la tristesse, à toute humeur chagrine ;
Une Fermiere, à la veille des Rois,
Jour où Bacchus revendique ses droits,
Où le hasard, souvent du plus vil homme
Sait faire un Roi, mais un Roi sans royaume,
Vit arriver, long-temps avant le jour,
Son mari, chaud de vin plus que d'amour ;
Qui, par mégarde, oubliant ses promesses,
Savoit parfois varier ses caresses :
Cette nuit même, il avoit disputé
Avec Philis plus d'une royauté.

Sa femme alors ne pouvant ſe contraindre
(Femme offenſée eſt, dit-on, très à craindre),
Refuſe net de tirer, cette nuit,
La royauté de la table avec lui.
Quoi ! qu'ai-je fait, lui dit-il, ma chere ame ?
Parce qu'abſent... va, tu n'es qu'un infame,
Un ſcélérat, tire-toi de mes yeux !
Tu peux me faire à préſent tes adieux :
De contes bleus tous les jours on me berce,
Je ne veux plus avec toi de commerce.
Garde-toi bien de m'aimer déſormais ;
Je te le dis, je te hais pour jamais.
Lors, le mari : Que la peſte te creve !
Tu ne veux pas avoir part à la féve ;
Hé bien, va-t-en, je ſaurai bien ſans toi
Faire un feſtin, & couronner un Roi.
Au même inſtant, il appelle à ſa table
Son Chien, ſon Chat (couple à ſes yeux aimable),
Qui, pleins de joie à l'aſpect du gâteau,
Déjà des yeux dévoroient leur morceau :
Chacun s'aſſied : le Maître ſert, il tâte
Le mets friand dont il vante la pâte.
L'avide Chat voudroit dévorer tout ;
Jamais morceau ne flatta plus ſon goût,
Que cette proie à laquelle il s'attache ;

Pour n'en rien perdre, il lèche ſa mouſtache.
Qui le croiroit ? pour la premiere fois,
On vit un chat admis au rang des Rois ;
Le ſort ſur lui plaça le diadême.
Pour l'abreuver, il falloit de la crême :
Car la liqueur que le Turc ne boit pas,
Dont tout Mufti fait pourtant fort grand cas,
N'eſt point des chats la boiſſon ordinaire.
Le Maître croit la crême néceſſaire ;
Il ouvre donc une armoire, & ſoudain
En tire un pot, qu'il verſe comme vin
A ſon chat roi. Mais, Dieux ! quelle colere,
Quel déſeſpoir, ſaiſirent la Fermiere,
Lorſqu'elle vit ce vil Roi des Matous
Boire à longs traits de ſon lait le plus doux,
Et le mari rire de ſes grimaces !
Me voilà donc au comble des diſgraces ?
C'étoit donc peu d'avoir bu tout le jour,
D'avoir bleſſé tous les droits de l'Amour ?
Tu viens encore troubler tout mon ménage !
De mes enfans quel ſera l'héritage ?
A tant de maux je ne ſurvivrai pas :
Pour les finir, j'ai recours au trépas.
Dans cet étang, que m'offre la fortune,
Je vais laiſſer une vie importune.
Et ſur le champ la voilà qui s'enfuit.

Bientôt après, on entend un grand bruit
Dans cet étang : car la fine Fermiere
Avoit, dit-on, jeté très-lourde pierre,
Pour faire voir, par le trouble de l'eau,
Qu'elle avoit là choiſi ſon vrai tombeau.
A ce grand bruit, le mari craint, s'étonne,
Il laiſſe là le chat & ſa couronne.
Tremblant, il court, ſaiſi d'un froid mortel.
En arrivant... Qu'ai-je fait ? ah ! cruel !
Que vois-je ? hélas ! ſur l'onde turbulente,
De ma moitié c'eſt la coiffe flottante.
Ça ſautons vite, & courons la pêcher,
Reſſuſciter ce que j'eus de plus cher.
Dans l'onde émue à l'inſtant il ſe jette,
Cherche des mains, des pieds & de la tête ;
Rien ne paroît. Dieux ! quel eſt ſon ſouci !
L'Enfer, dit-il, s'en eſt déjà ſaiſi.
Elle pourtant, aſſiſe au pied d'un chêne,
Voyant ſon trouble, & riant de ſa peine,
Sort du taillis qui lui ſervoit de toit,
En s'écriant : *Le Roi boit ! le Roi boit !*

L'ESPIEGLE.

CONTE.

PARMI les cœurs qu'enchaîne la Beauté,
Quels goûts divers ! quelle variété !
L'un ſuit la Brune, & l'autre aime la Blonde :
Fort rarement on trouve dans ce monde
Conformité de penchans & d'humeurs.
Dans tout pays, peres & Précepteurs
Sur les enfans en font l'expérience.
Rendre raiſon de cette différence
Ce n'eſt mon fait. Je n'eus jamais le goût
De ces Docteurs qui décident ſur tout,
Qui, par l'étude, ont contracté l'uſage
D'inſtruire à fond, ſans plaire davantage.
Je me reſtreins à faire un court recit
Sur deux jumeaux, l'un grand, l'autre petit,
Nullement nés pour jouer même rôle :
Le petit, vain, hargneux, malin, frivole ;

Le grand, discret, modeste, retenu ;
En un mot, fait pour aimer la vertu.
Ils s'éloignoient de l'âge de l'enfance ;
Temps précieux où la raison commence,
Que rarement on sait mettre à profit,
Parce qu'on sert plus le cœur que l'esprit.
Le sage dit, en sortant de l'école,
A notre Maître il faut tenir parole ;
Il nous enjoint de nous rendre au logis,
Et vous savez que nous l'avons promis ;
Mon frere, allons, rempliſſons notre tâche
Nos devoirs faits, nous aurons du relâche ;
On peut après jouer tout à loisir ;
Les cœurs contens goûtent mieux le plaisir.
Ça, croyez-moi, prenez cette habitude ;
Plus de remords, plus de sollicitude ;
Vous braverez les menaces, les coups,
Et vos ébats vous paroîtront plus doux.
Je n'ai que trop demeuré dans la classe,
J'en suis dehors, je m'en vais sur la place,
Où je suis sûr de trouver réunis,
Louis, André, Simon, mes bons amis,
Avec lesquels le temps ne dure guere ;
Adieu, j'y vole. Il plante là son frere,
Qui s'en retourne avec quelque dépit
De n'avoir rien gagné sur son esprit.

Dans ſon chemin, l'Eſpiegle voit un âne
Fier de porter gentille payſanne,
Qui dans la ville arrive tout exprès
Pour débiter pluſieurs paniers d'œufs frais.
Au malin drôle il prend la fantaiſie
De mettre au jour nouvelle eſpiéglerie.
Vers la Donzelle il marche ſans façon.
Belle Vénus, dit-il, au court jupon,
Permettez-vous que l'on parle à votre âne ?
Soit, parle-lui ; tu m'as tout l'air d'un crâne,
Mon âne & moi craignons peu ton caquet.
Ton pere eſt mort, dit l'Eſpiégle au baudet
En lui touchant légérement l'oreille,
On n'a pas vu d'aventure pareille.
Cette nouvelle irrite l'animal,
Son col ſe courbe, &, de ſon pied brutal,
Sur les paſſans il lâche cent ruades :
Parmi les ſauts, les bonds, les pétarades,
Œufs ſous ſes pieds ſont écraſés tout net ;
Large omelette eſt faite d'un ſeul trait,
Et loin de lui la Donzelle étendue
Montre au ſoleil une feſſe dodue ;
Car une main, que guide la pudeur,
Dérobe l'autre à l'œil du Spectateur.
Dans ce moment paſſe un homme d'Egliſe,
Qui, l'œil fermé, baiſſe jupe & chemiſe.

Sans le vouloir, on dit qu'il y toucha :
Le fait peut être, & qu'importe cela ?
Ne fit-il pas ceſſer tout le ſcandale,
En ſecourant, dans ſa chute fatale,
La pauvre fille à qui nul aſſiſtant
Ne préſentoit un bras compatiſſant ?
L'hiſtoire dit qu'en faiſant la panache,
Sur ſa chemiſe il parut une tache.
Tache de quoi ?... Cela s'entend aſſez,
Vu que la Belle avoit quinze ans paſſés.
Elle s'écrie : O douleur incroyable !
Ce coquin-là m'a fait ce tour pendable.
Çà, qu'on l'arrête & qu'il vienne avec moi
Devant le Juge établi par le Roi.
Avec le Diable il a quelque pratique,
L'âne a compris ſon langage magique ;
C'eſt un Sorcier, il faut qu'il ſoit rôti ;
Je n'en veux pas avoir le démenti.
Par lui mon âne a pris un cœur ſenſible ;
Mes œufs caſſés en ſont preuve viſible.
Et depuis quand a-t-on vu que baudet
Sur pere mort montrât tant de regret ?
Cela ne peut être ſans ſortilége.
Oui, ce pendart a l'affreux privilége
De converſer avec les animaux,
Pour nous cauſer toute ſorte de maux.

Déja mon drôle avoit gagné le large.
Un Sbyre arrive ; auſſi-tôt on le charge
De courir ſus au petit ſcélérat.
Il fut trouvé dans l'antre du Sabbat,
Antre fameux par la ſorcellerie.
On l'en arrache, on le traîne, on le lie ;
Comme Sorcier par tous il eſt jugé.
Manie aveugle ! horrible préjugé !
S'il court vers l'antre, & s'il s'y réfugie,
C'eſt pour raiſon & non pas pour magie.
Comme il ſavoit qu'on déſertoit ces lieux ;
Le drôle crut pouvoir s'y cacher mieux.
Mais les paſſans, témoins de l'aventure,
Ne voyoient là qu'un fait contre nature.
Ils diſoient tous que le petit lutin
N'étoit qu'un Diable enté ſur un humain.
Etendre fille indécemment par terre,
Rendre âne fou ſur le trépas d'un pere,
Caſſer les œufs, fuir dans un mauvais lieu ;
En faut-il plus pour mériter le feu ?
Ainſi parloit la vile populace.
Fameux d'Argens ! cette exécrable race
Qu'en tes Ecrits tu gourmandas ſi fort,
Dans plus d'un lieu pullule & regne encor.
Puis écrivez pour éclairer le monde !
On vous lit peu, fort ſouvent on vous fronde.

Vous dites vrai, mais on ne vous croit pas.
Tirons enfin mon Lecteur d'embarras.
L'Eſpiégle voit qu'une troupe barbare,
Fagots en main, vaſte bûcher prépare.
Il ſe ſouvient que jadis dans Loudun,
Pour cas moins grave, on en brûla plus d'un.
Il craint les ſots; mais ce qui le raſſure
Contre leur rage & contre la brûlure,
C'eſt ſon ſecret, qu'il ne révélera
Que lorſqu'au Juge on le préſentera.
Il y paroît enfin devant ce Juge:
J'ai fait, dit-il, quelque peu de grabuge;
J'irritai l'âne & ne puis le nier;
Mais pour cela je ne ſuis pas Sorcier.
A quatorze ans peut-il être croyable
Que quelqu'un faſſe un pacte avec le Diable?
Il cherche gens plus expérimentés
Qui puiſſent mieux remplir ſes volontés.
De jeux, de ruſe à mon âge on ſe pique;
Je n'agis point par puiſſance magique.
J'ai voulu faire un tour de ma façon
A la Donzelle ainſi qu'à ſon griſon.
Voici le fait qui paſſe pour merveille:
Quand j'approchai du trou de ſon oreille,
J'introduiſis un amadou brûlant
Qui l'irrita d'abord cruellement.

Il fit des bonds, des sauts, des pétarades,
Sur les passans il lâcha des ruades,
Et je m'en fus : mais, daignez me parler,
Est-ce là crime à me faire brûler ?
L'âne n'a pas souffert une minute ;
Car en faisant culbute sur culbute,
Branlant l'oreille & remuant le cou,
Il dut fort loin renvoyer l'amadou.
Il est là-bas qui mange à votre porte,
Environné d'une brillante escorte
Qui contre moi lui promet son appui.
Plus d'un Savant est moins heureux que lui.
Un seul objet tourmente ma pensée,
C'est la pudeur de la Belle offensée.
Les œufs cassés sont un petit malheur,
Je les paierai quatre fois leur valeur.
Voilà comment il sut plaider sa cause.
Le Juge ayant examiné la chose,
N'y vit qu'un trait de malice avéré
Qu'un pere seul peut punir à son gré.
Il le fit donc conduire chez son pere,
Qui, bien instruit de toute cette affaire,
Payant les œufs au dessus de leur prix,
Fit mettre bas la culotte à son fils.
On le fessa d'une étrange maniere ;
Tant d'œufs cassés, tant de coups d'étriviere.

Il ſe gratta pendant plus de vingt jours ;
Ce fut auſſi le dernier de ſes tours.

ENVOI
A M. LE COMTE DE **.

DIGNE Eleve de Mars, ami de Calliope,
Vous qui voyez plus loin & bien plus clairement,
Sans le ſecours d'un inſtrument,
Qu'un autre avec le téleſcope ;
Daignez applaudir à mon choix.
Prouvez, en liſant mon Eſpiégle,
Qu'un moucheron peut quelquefois
Attirer les regards de l'Aigle.

NATILE
ET
NUGOLIN.

CONTE.

A certains cœurs ſoumis à ſon empire,
L'Amour ſouvent cauſe un rude martyre.
Natile à peine avoit atteint onze ans,
Qu'un feu ſecret ſe gliſſa dans ſes veines.
Demangeaiſons, déſirs, rêves charmans,
Des feux d'amour ſont des marques certaines.
Hé bien, Natile éprouvoit tout cela.
Ce qui montra ſa candeur innocente
C'eſt qu'à ſa mere un jour elle en parla,
Sans croire dire une choſe indécente.
En pareil cas, il faut en convenir,
Une maman eſt fort embarraſſée.

Elle traita ſa fille d'inſenſée,
Lui défendit de plus l'entretenir
Sur des objets qui bleſſoient la décence.
A mon avis, ce fut une imprudence :
Il falloit rire, & diſtraire à l'inſtant,
Par mille jeux, l'eſprit de cet enfant ;
Lui préſenter bijoux, pompons, dentelles,
Fine cornette, oiſeaux, bouquets, rubans,
Et tous ces riens que jeunes Demoiſelles
Priſent beaucoup à l'âge de dix ans.
On n'en fit rien. Natile étoit trop ſage
Pour tranſgreſſer l'ordre de ſa maman,
Et déſormais ſur l'amoureux tourment
Ne parla plus, mais penſa davantage.
Un an s'écoule, un autre ſuit de près ;
Déjà la belle examine ſes traits,
Connoît leur charme & ſes graces piquantes.
Voit-on Beautés ſur ce point ignorantes ?
Oh ! non, le fait paroîtroit merveilleux ;
Fille eſt toujours belle à ſes propres yeux.
Deux ou trois mots prononcés par ſa mere,
Pudeur, décence, & courtoiſes façons
La mirent plus avant dans le myſtere
Que n'auroient fait quatre mois de leçons ;
Tant ſon eſprit rêva ſur la défenſe
Qui lui fut faite aſſez amérement ;

Lorſqu'elle eut dit le doux chatouillement
Qui de Nature indiquoit la puiſſance !
Depuis ſix mois elle aimoit Nugolin,
Garçon charmant, port noble, & beau viſage,
Dont on vouloit faire un Bénédictin,
Mais dans le fond né pour le mariage.
Pour ſa Natile il eût ſacrifié
Non ſeulement la plus riche Abbaye,
Le Turban même il eût pris en Turquie,
Pourvu qu'Hymen en eût fait ſa moitié.
Quand on eſt ſûr d'être aimé comme on aime,
Pour un Amant c'eſt le bonheur ſuprême :
Il ſait qu'il plaît à l'objet de ſes feux,
C'eſt en cela qu'il ſe croit très-heureux.
Mais falloit-il que ſa main indiſcrette,
Par un écrit à Natile adreſſé,
Mît au grand jour une flamme ſecrete ?
Oh ! trop d'amour rend l'Amant inſenſé.
Que maudit ſoit le porteur de la lettre !
Plein d'un faux zele, il dit que promptement
A ſon Amante il s'en va la remettre,
Et le coquin la donne à la maman :
Le tout pourquoi ? pour avoir récompenſe
De tous les deux ; ce qui ne manqua pas.
La bonne Dame, exaltant ſa prudence,
Tôt dans la main lui gliſſa deux ducats,

Et Nugolin l'avoit payé d'avance.
De pareils tours méritent la potence.
La maman lit : en regardant le ſeing,
Quelle pâleur ſe répand ſur ſon teint !
Je n'en puis plus ; ah ! tout mon ſang ſe glace.
Voyez un peu ce petit libertin ;
A ma Natile il vient avec audace
Parler d'amour & promettre ſa main ;
Je l'avouerai, c'eſt un trait qui me paſſe ;
Eût-on penſé cela de Nugolin,
Lui qui doit être encloîtré l'an prochain ?
Mais j'entrevois, pour ſurcroît de diſgrace,
Que la friponne eſt amoureuſe auſſi.
Oh ! les enfans donnent bien du ſouci.
Vîte elle court chez Nugolin le pere,
Pour lui montrer la lettre de ſon fils ;
Et devant lui prenant un ton ſévere :
Quel Lucifer au monde avez-vous mis ?
Tenez, liſez, cela peut-il ſe faire ?
Eſt-ce de vous qu'il a ſi bien appris
L'art d'enlever une fille à ſa mere ?
Vous le voyez, les moyens étoient pris ;
Tout eſt décrit en très-beau caractere.
Oui, c'eſt ſans doute un Ange tutélaire
Qui m'adreſſa le porteur du billet
Où votre fils a tracé ſon forfait.

Lors Nugolin : Çà, calmez-vous, Madame ?
A mon fils ſeul n'appartient tout le blâme.
Pour un billet que vous venez m'offrir,
En voici douze, il faut les parcourir....
Hé bien ! ce ſeing, cette belle écriture,
Ce brûlant ſtyle où ſe peint la Nature,
Qu'en penſez-vous ? ſont-ce ſignes menteurs ?
Elle ſavoit mieux choiſir ſes porteurs,
Votre Natile ; & même je parie
Que plus qu'une autre elle aima les Garçons.
Etoit-ce ainſi que votre prud'hommie
De la vertu lui traçoit des leçons ?
Bientôt entre eux s'éleve une querelle.
Chacun vouloit diſculper ſon enfant :
Tout débattu, l'on reconnut pourtant
Que la fillette étoit plus criminelle ;
Car la premiere elle agaça l'Amant ;
En lui jurant une amour éternelle.
Il répondit à cet empreſſement ;
Et quel mortel n'en eût pas fait autant ?
Son feu d'abord ne fut qu'un étincelle,
Puis il devint un grand embraſement.
Voici comment les lettres de Natile
Aux mains du pere arriverent ce jour :
Ce pere avoit une Servante habile
Qui des Amans favoriſoit l'amour ;

Pâques arrive, il faut ſe faire abſoudre,
A ſe damner on ne peut ſe réſoudre :
Le Prêtre veut que le tout ſoit connu.
Voilà comment Nugolin fut vendu.
Dans ſon ſommeil ſon pere ſut lui prendre
Ces doux billets, le charme de ſes yeux ;
A ſon réveil il vouloit s'aller pendre,
Tant ce larcin le rendit furieux.
La Dame alors ne voit d'autre remede
A ſa douleur, que le moyen ſuivant.
Elle s'adreſſe au pere de l'Amant,
Et lui dépeint le malheur qui l'obſede
D'un air piteux & d'un œil larmoyant.
Vous ſeul pouvez adoucir mon tourment,
Hâtez-vous donc de venir à mon aide,
Que votre fils parte pour ſon Couvent !
C'eſt pour Natile un rude châtiment.
Je donnerois tout ce que je poſſede,
Pour la punir de ſon égarement.
Si vous ſaviez ce qu'on ſouffre en aimant,
Lorſqu'on eſt loin de l'objet de ſa flamme ;
Le noir chagrin ſuccede à l'enjouement,
Tout n'eſt que trouble, engoiſſe, emportement :
Oh ! les Enfers bourrellent moins une ame.
Comme Madame en parle ſavamment !

On

On s'apperçoit, à ce courroux terrible,
Que votre cœur fut autrefois ſenſible,
Et la fillette a dû, tenant de vous,
Trouver l'amour un paſſe-temps bien doux.
Mais après tout la choſe eſt naturelle,
Et ne le dis pour vous faire rougir.
Vous m'implorez, je dois vous ſecourir;
Bientôt mon fils ſera ſéparé d'elle.
Je viens d'écrire au Prieur du Couvent,
Et je prétends l'y conduire moi-même.
Dans ce lieu d'ordre & de recueillement,
Il faudra bien qu'il change de ſyſtême.
Regle du Cloître, abſtinence, oraiſon,
Travail, étude, & ſur-tout long carême,
Ramèneront ſon cœur à la raiſon;
Il oubliera que votre fille l'aime.
Comme à la Dame il parloit ſur ce ton,
A ſes genoux vient tomber la Servante;
Elle lui dit d'une voix ſanglotante:
Je viens vous faire autre confeſſion;
Car je n'aurai mon abſolution
Qu'en dévoilant le reſte du myſtere;
Ainſi le veut mon Directeur auſtere.
J'encours du Ciel la malédiction,
Si plus long-temps je m'obſtine à me taire,
Quand je devrois ſortir de la maiſon,

Perdre l'honneur & dix ans de ſalaire,
A l'homme, au Ciel je prétends ſatisfaire ;
Je veux tout dire & fuir damnation.
Rien n'eſt plus cher que le ſalut de l'ame.
Ecoutez bien, & vous auſſi, Madame :
Natile, un jour, vint nous voir au logis ;
Madame étoit dans ce moment malade,
Et vous, Monſieur, avec pluſieurs amis,
Dans le jardin mangiez une ſalade.
Elle me gliſſe un ducat dans la main ;
Je la conduis là-haut chez Nugolin,
Qui s'occupoit de ſes devoirs de claſſe.
Les laiſſer ſeuls n'étoit pas mon deſſein ;
Mais il fallut bientôt quitter la place.
Vous m'appelez pour vous verſer du vin ;
Je viens à vous, je vous ſers, le temps paſſe ;
Voilà comment Natile & Nugolin
Demeurent ſeuls pendant un long eſpace.
J'en enrageois. Quand je ſuis libre enfin,
Je cours vers eux : que vois-je ? oh ! cette
Hiſtoire,
Je la voudrois bannir de ma mémoire !
Sur leur viſage... ô Ciel ! quel changement !
Le vermillon n'eſt pas plus éclatant
Que la couleur dont brille la fillette ;
Ses blonds cheveux ſortent de ſa cornette,

Plus de fichu... le jupon tout froiſſé...
Et Nugolin, honteux, embarraſſé,
Prenant en main une vieille écriture,
Feint à mes yeux du goût pour la lecture.
Alors je jette un regard ſur le lit,
Que le matin j'avois pris ſoin de faire ;
Il étoit tout... Je n'en ai que trop dit ;
Vous pénétrez de reſte le myſtere.
S'il arrivoit quelque accident fâcheux ;
Hé ! que ſait-on ? accuſez-en tous deux,
Vous, le Démon qui vous rendit malade ;
Et vous, Monſieur, le vin & la ſalade.
A ce diſcours, la Dame, avec raiſon,
Change à la fois de projet & de ton.
On ſoupçonna, d'après cette aventure
Certains effets des jeux de la Nature :
On n'eut pas tort ; la Donzelle ſentoit
De jour en jour rétrécir ſon corſet.
Sans la gronder ni tarder davantage,
On conclut tout pour un prompt mariage.
L'Hymen arrive au ſecours de l'Amour,
Et dans ſix mois, à dater de ce jour,
Un beau poupon paroît ſur l'hémiſphere ;
Chacun le fête, & ſur-tout la grand'mere.

LE CURÉ PRUDENT.

CONTE.

Tête de mort en tout ſens ſe mouvoir !
Cela paroît un Conte ridicule.
On le croira, ſans être trop crédule,
Quand on ſaura tout ce qu'il faut ſavoir.
Maître Gillot, Sonneur de la Paroiſſe,
Vit, en montant tout au haut du clocher,
Dans le charnier une tête marcher.
Seroit-ce pas quelque ame dans l'angoiſſe ?
Non, c'eſt le Diable, il s'eſt introduit là
Pour me jouer quelque tour de ſa ſorte.
Chez le Curé je vais chercher main-forte,
Sur cette tête eau-bénite pleuvra ;
Il faudra bien que Belzébut en ſorte.
Chut, ſauvons-nous, de peur qu'il ne m'emporte.

Pluſieurs manans il rencontre en chemin,
Leur dit le fait; eux de courir ſoudain
Au cimetiere, où la tête ambulante,
Roulant, ſautant, les frappe d'épouvante.
Un trouble affreux s'empare de leur cœur;
Chacun recule & crie à l'exorciſme.
A ce grand bruit, quittant le Cathéchiſme,
Le Curé vient ſuivi de ſon Sonneur
Qui s'écria : Belzébut nous viſite;
Dans cette tête il a choiſi ſon gîte;
Voyez ces bonds, ces ſubits mouvemens!
Habillez-vous, ne perdez point de temps;
Prenez l'étole, uſez de l'eau-bénite :
Je le répete, un Diable eſt là-dedans,
Exorciſez, & qu'il fuie au plus vîte;
Ou redoutez ſes griffes & ſes dents.
Le Curé rit de ſon erreur groſſiere.
Tais-toi, dit-il, & treve de priere.
Ce démon-ci ne craint point l'aſperſoir,
Pour le chaſſer, uſons d'autre pouvoir.
Il ſe ſaiſit d'une pelle tranchante,
Et d'un ſeul coup fend la tête branlante.
Qu'en ſortit-il? Un rat. Pauvre Gillot,
Conviendras-tu que tu n'es qu'un vrai ſot?
Puis regardant la troupe fanatique
Qui revenoit de ſa terreur panique:

Quoi ! pour un rat faire tant de fracas !
Apprenez donc, peuple ignare & frivole,
Qu'un bon Curé ne doit, en aucun cas,
Légérement arborer son étole.

ODES
DANS LE GRAND GENRE.

LA VALEUR.

ODE PREMIERE.

CHANTRE des Guerriers magnanimes,
Que Mars combla de ſes faveurs,
Pindare, dont les Vers ſublimes
Des ans ont bravé les rigueurs,
Embraſe mon ſein de tes flammes !
Viens, verſe avec moi dans les ames
L'ardeur de l'immortalité.
Que ma lyre ſonore & fiere
Exalte la vertu guerriere,
Sans offenſer l'humanité.

» Quels feux à mes yeux étincellent !
» Fuis loin de moi, ſombre Sommeil !
» Vingt Rois à leur ſecours m'appellent ;
» La Gloire éclaire mon réveil :
» Sa trompette en tous lieux réſonne ;
» Sa main préſente une couronne
» Dont mon front voudroit s'embellir ;
» Méritons cet honneur ſuprême,
» En arroſant de mon ſang même
» Les lauriers qu'il faudra cueillir «.

Tel, devant la Grece aſſemblée,
Brûlant d'éterniſer ſon nom,
S'exprimoit le fils de Pélée
Pour la ruine d'Ilion :
» Partons, s'écrioit-il encore,
» Volons par-delà le Boſphore,
» Franchiſſons les monts & les mers ;
» Le trépas n'a rien d'effroyable ;
» Pour rendre ma gloire durable,
» J'irois dans un autre Univers «.

Valeur ! à ces marques certaines
On reconnoît tes favoris ;
C'eſt toi qui répands dans leurs veines
Le beau feu dont ils ſont épris.

A la voix du Dieu de la Thrace,
Un Héros, dans sa noble audace,
Affronte tous les coups du sort :
Il demande au Ciel qu'il implore,
Le pouvoir de hâter l'Aurore
Qui doit voir sa gloire ou sa mort.

L'enclume de Vulcain résonne
Dans ses souterrains enflammés ;
Je vois, par l'ordre de Bellone,
Les métaux en feu transformés.
Mille bras s'arment de la foudre ;
Les Mortels vont réduire en poudre
Les monumens de leurs travaux.
La Mort, livide, ensanglantée,
Vient sur la terre épouvantée
Ouvrir les portes des tombeaux.

Par quelles blessures profondes
L'acier dépeuple l'Univers ?
Des fleuves les rapides ondes
Portent les morts au sein des mers.
Déjà, dans un horrible gouffre,
L'ardeur du salpêtre & du soufre
Engloutit mille monumens ;
La terre, de sang engraissée,

Par la bombe aux cieux élancée,
Sent ébranler ſes fondemens.

Dieux ! où fuir ?... Quel ſpectacle horrible !
Quels cris lugubres & confus !
Touchons-nous à ce jour terrible
Où l'Univers doit n'être plus ?
L'airain retentit, l'air s'embraſe,
La chute des remparts écraſe
Epouſes, enfans & vieillards.
Vœux impuiſſans, cris inutiles !
La terre n'offre plus d'aſiles
Contre la flamme & les poignards.

Guerriers avides de conquêtes,
Périſſent les coupables mains
Qui veulent couronner vos têtes
Quand vous égorgez les humains !
Feux dévorans, haches tranchantes,
Membres épars, ondes ſanglantes,
Débris de trônes & d'autels,
Les Dieux, à votre aſpect funeſte,
Rougiſſent au ſéjour céleſte,
D'avoir fait naître les Mortels.

O terre ! ton immenſe eſpace
Ne ſuffit point à nos fureurs ;

Sur les flots, la guerriere audace
De la mort brave les horreurs :
Juſqu'ici des Cieux deſcendue,
La foudre trouve un autre iſſue,
Ses feux ſortent du ſein des eaux.
Victimes de l'airain qui gronde,
Je vois dans les gouffres de l'onde
S'engloutir mortels & vaiſſeaux.

Ces horreurs qu'entraîne la guerre,
Dont l'aſpect fait frémir nos cœurs,
Naiſſent des crimes de la terre,
Plutôt que du fer des Vainqueurs.
La Patrie en pleurs les appelle ;
Croyant ne s'armer que pour elle,
Du Ciel ils ſervent le courroux.
Des Rois la méſintelligence
Eſt l'inſtrument de la vengeance
Que les Dieux exercent ſur nous.

Les feux, le ſang & le ravage
N'épouvantent point un grand cœur ;
L'eſpoir de vivre d'âge en âge
Sert d'aliment à ſa valeur.
En vain le péril eſt extrême,
Il ne voit que le Diadême

Dont la Gloire ornera ſon front ;
Malgré les charmes de la vie,
Son courage la ſacrifie
A l'éclat d'un illuſtre nom.

Thémis eſt la Déeſſe auguſte
Dont ſon bras reſpecte les loix ;
Il ſait que d'un Vainqueur injuſte
Le Ciel condamne les exploits :
Mais dans le feu de ſa vengeance,
Du fier agreſſeur qui l'offenſe
S'il répand le ſang odieux,
Il n'en eſt pas moins magnanime ;
Son glaive, en puniſſant le crime,
Imite la foudre des Dieux.

Loin de nous la Valeur brutale
De ces guerriers ſans équité,
Qui, des deſcendans de Tantale,
Font revivre la cruauté.
Gladiateurs, de ſang avides,
Vous n'armez vos bras homicides
Que pour détruire les Mortels !
Jamais votre rage implacable,
Avec le courage équitable,
Ne partagera nos autels.

Blâme

Blâmons ces Chefs puſillanimes
Que glace l'aſpect d'Atropos ;
Chantons ces Soldats magnanimes
Que la Valeur nomme Héros.
On ne les voit point, par l'intrigue,
Par la faveur, ni par la brigue,
Marcher à la célébrité :
Ils doivent tout à leur épée ;
A leurs yeux, la gloire uſurpée
N'eſt qu'un excès de lâcheté.

D'une gloire durable & pure
La juſtice eſt toujours l'appui :
Un Héros barbare & parjure
Souleve les cœurs contre lui.
Vantons à jamais la vaillance
De ce Vainqueur, dont la clémence
Vit ſon peuple à ſes loix ſoumis ;
Qui, dans une ville aſſiégée,
Que la faim avoit ravagée,
Nourrit juſqu'à ſes ennemis.

La Valeur ſeule obtient l'hommage
Que l'avenir rend aux Guerriers ;
La naiſſance, ſans le courage,
Ne doit point prétendre aux lauriers ;

De leurs dons les Rois ſont les maîtres ;
Mais ſur le nombre des Ancêtres
Doivent-ils régler les honneurs ?
Non, la Gloire eſt plus équitable ;
Ce n'eſt qu'au Héros véritable
Qu'elle diſpenſe ſes faveurs.

Liberté ! jouis de ta gloire,
Vois tes intrépides enfans
Marcher de victoire en victoire,
Malgré l'effort de leurs tyrans.
Mais c'eſt la Valeur qui les guide,
Qui briſe la chaîne homicide
Que forgea l'inflexible orgueil.
Ah ! bien loin de vivre en eſclave,
Un peuple auſſi juſte que brave
Veut le triomphe ou le cercueil.

Vengeurs des droits du Nouveau Monde,
Qui ſervez leur noble courroux,
Recouvrez l'empire de l'onde
Qu'on uſurpa long-temps ſur vous !
Que les combats, les funérailles,
Le ſang, les débris des murailles,
Atteſtent vos nombreux travaux !
Ici le Ciel doit vous abſoudre ;
Vos mains n'ont dirigé la foudre
Que ſur vos injuſtes Rivaux.

SUR LA PRISE DE LA GRENADE,

Et sur le combat donné devant cette Isle, le 6 Juillet 1779.

ODE II*.

LYRE dont les accens ont chanté la Valeur,
Du Pindare ** François exerce l'art suprême !
L'Amérique respire, & Destaing est vainqueur,

* Notre Auteur n'a pu s'occuper de ce sujet que depuis peu ; une maladie l'empêcha de le traiter dans le temps.

** Le Grand Rousseau.

Des exploits d'un mortel entretiens les Dieux même.

Quoi ! tu crains de ternir l'éclat de ſes lauriers ?
Dépouille un vain reſpect ; & que rien ne t'arrête !
Prouve que la Nature, en formant les Guerriers
Pour célébrer leur gloire enfanta le Poëte.

Si l'on a vu la Grece élever des autels
A ces Chefs dont la terre honore encor la cendre,
Ils durent la ſplendeur de leurs noms immortels
Aux accords du Thébain qui charmoit Alexandre.

Toi, qui fus trop long-temps le jouet de l'erreur,
Que guida ſur les flots le flambeau d'Uranie ;
Vois, célebre Colomb, le glaive & la fureur
Enſanglanter un monde enfant de ton Génie !

Hélas ! dans ta douleur, tu dis à l'Océan :
» Que n'as-tu ſous mes pas entr'ouvert tes abîmes !"

» Il eſt vrai, l'Univers auroit paru moins
» grand,
» Mais la barbare Europe eût commis moins
» de crimes *.

---

* Que de crimes de moins, ſi ceux qui firent des découvertes en Amérique après Chriſtophe Colomb, avoient eu ſes vertus ! Il n'exerça aucune violence envers ces nouveaux humains, qu'il apperçut en abordant les Lucayes ; au contraire, il ſut les gagner par ſa douceur & ſon humanité. Les Sauvages, effrayés à la vue de ſes vaiſſeaux, coururent ſe réfugier ſur les montagnes. Chriſtophe Colomb ne put retenir qu'une femme, à laquelle il fit donner ſur le champ du pain, du vin, des confitures, & des bijoux. Ce bon traitement ramena les autres : ſon caractere humain lui faiſoit déteſter le deſpotiſme. Ce qui le prouve, c'eſt que dans les trois voyages qu'il fit dans le Nouveau Monde, il n'amena aucun Eſclave en Europe. On ne peut pas en dire autant d'Amérique Veſpuce, qui, dans ſa premiere expédition, revint en Europe avec cent cinquante priſonniers.

» Tranquille dans ma tombe, on ne m'eût
» point appris
» Qu'Albion, de ſes mains, déchiroit ſes
» entrailles.
» Le ſang Américain, qui m'adreſſe ſes cris,
» N'eût point troublé mon ombre après mes
» funérailles.

» On n'eût point cherché l'or dans ces
» climats nouveaux,
» Pour augmenter les maux & les crimes du
» monde;
» Et Neptune, accablé du poids de nos
» vaiſſeaux,
» N'eût point vu leur tonnerre ouvrir le ſein
» de l'onde «.

Ceſſe de t'imputer nos excès monſtrueux!
Abjure un repentir dont la Gloire s'offenſe!
C'eſt la main des Mortels & non celle des
Dieux,
Qui corrompt les préſens que nous fait leur
puiſſance.

Vois ces braves Colons, trop long-temps
outragés,

Entre eux & leurs Tyrans mettre un juſte
équilibre ;
Par le fer des François leurs affronts ſont
vengés ;
Tu découvris un Monde, & Louis le rend
libre.

Vois Deſtaing : ce Héros, volant dans les
combats,
Semble Achille ſanglant ſur les rives du Xante.
La Mort même, ſur lui prête à lever ſon bras,
Reſpecte en frémiſſant ſa fierté menaçante.

Effroi de nos Rivaux, défenſeur de l'Etat,
O Bayard ! tes exploits s'offrent à ſa mémoire.
Deſtaing ſait, comme toi, qu'en un jour de
combat
La place du danger eſt celle de la gloire.

Dieux ! quel nombreux eſſaim de François
aguerris
Seconde les tranſports de ſa bouillante audace ?
Bourbon ! tourne les yeux vers tes enfans chéris ;
Leur ſang va cimenter la gloire de ta Race.

Du ſein de l'Océan, mon œil voit s'élever
Sur des rochers affreux des tours inacceſſibles ;

Là regne le péril, Deſtaing court le braver;
Son amour pour ſon Roi rend ſes mains
invincibles.

A ſes braves Soldats * il tranſmet ſon ardeur.
Tremblez, remparts fumans qui menacez
ſa tête!

---

* Il faut avouer, à l'honneur de la Nation, que tous nos Guerriers, Chefs, Soldats & Matelots, ont ſoutenu dans cette occaſion la haute idée que l'on a généralement de la valeur Françoiſe. Il faudroit un Poëme à part pour chacun d'eux; mais l'Hiſtoire, en retraçant les ſuccès de M. le Comte Deſtaing, ſe fera un devoir de tranſmettre à la Poſtérité les noms de tous ceux qui ont expoſé courageuſement leur vie pour la gloire de la France. De ce nombre ſeront ſans doute Meſſieurs de la Motte-Piquet, de Dilon, de Noailles, de Vence, le brave Grenadier dit Languedoc, & tant d'autres. Qu'il me ſoit permis ici de me livrer à un ſentiment bien naturel & bien doux; il a ſa ſource dans l'amour de la Patrie.

Lorſque M. le Comte Deſtaing devoit partir de Toulon pour ſon expédition, j'étois

Ah ! ſi vous réſiſtez long-temps à ſa valeur,
Vos débris teints de ſang deviendront ſa conquête.

à Cannes, lieu de ma naiſſance, petite ville de Provence, ſituée ſur les bords de la mer, vis-à-vis l'Iſle Sainte-Marguerite; j'eus un plaiſir bien pur de voir une foule de Matelots, tous mes concitoyens, témoigner par leurs tranſports la joie qu'ils avoient d'aller ſervir ſur les vaiſſeaux de Sa Majeſté, ſous les ordres de M. le Comte Deſtaing. C'étoit un ſpectacle attendriſſant de les voir s'arracher des bras de leurs meres, de leurs femmes & de leurs enfans, pour obéir aux ordres du Souverain. Ils étoient tous enflammés du déſir de venger les affronts faits au Pavillon François. Ces ſentimens de patriotiſme & d'amour pour nos Rois, ſont héréditaires dans le cœur de ces braves gens. Feu mon pere * qui, par état, pouvoit plus particuliérement connoître leur caractere,

---

* François Méro, élu pluſieurs fois Maire par la Communauté de Cannes, & Médecin breveté du Roi, pour la garniſon de l'Iſle Sainte-Marguerite. *Note de l'Editeur.*

Vence * ſous mille bras!.. arrêtez, inhumains!
Vainement contre lui la fureur vous anime.
L'intrépide Ouradoux l'arrache de vos mains,
Et défend à la Mort de frapper ſa victime.

Tout cede à mon Héros : d'un triomphe trop prompt
Son cœur infatigable oſe accuſer Bellone.
La gloire le raſſure, & bientôt ſur ſon front
L'Anglois verra briller une double couronne.

---

m'a ſouvent dit dans mon enfance, que les peres & grands-peres de ceux-ci étoient auſſi pleins de zele pour le ſervice du Roi. Il n'eſt point ſurprenant que ce zele paroiſſe aujourd'hui dans toute ſa force ſous le regne d'un jeune Monarque dont la bienfaiſance s'étend ſur toutes les claſſes des Citoyens.

* Un Sergent qui étoit à l'avant-garde, après avoir montré, pendant l'action, la plus grande intrépidité ſauta dans la derniere batterie du Morne, &, s'élançant à travers les ſoldats ennemis, ſauva la vie à M. de Vence, qui le précédoit. *Voyez la Relation imprimée au Fort de la Grenade.*

Quels énormes vaiſſeaux, fendant le ſein des mers,
Offrent d'autres dangers dignes de ſon courage !
Neptune voit déjà l'image des Enfers,
L'airain retentiſſant ébranle ſon rivage.

Que d'horreurs ! quel carnage ! ah ! la Mort ſur les eaux
Frappe des mêmes coups les vertus & les crimes ;
Et le bras de ce monſtre aux gouffres infernaux,
A travers l'onde émue entraîne ſes victimes.

Le ſalpêtre & l'airain, qui ſervent ſa fureur,
Emportent les Mortels loin des pouppes briſées ;
Le Ciel tonne, s'ébranle, & frémit de terreur
De les voir s'engloutir dans les mers embraſées.

Pour reprendre des murs par Deſtaing ſoudroyés,
Biron, Eole en vain te protege & te guide ;
Sa valeur te repouſſe, & tes yeux effrayés
Le laiſſent couronné ſur la plaine liquide.

Triompher ſur la terre & vaincre ſur les flots,
C'eſt l'effort d'un grand cœur que rien ne peut abattre.

A la valeur du Grec * qui foudroya Lemnos,
L'un & l'autre élément a ſervi de théatre.

François, qu'on immola dans ce combat ſanglant,
La Gloire vous prépare une éternelle vie !
Sa voix, chere à vos cœurs, vous apprit en naiſſant,
Que votre ſang étoit un bien de la Patrie.

Vos yeux vont contempler les manes radieux
Du Mortel dont le nom flatte l'orgueil de Gêne.
Quelle joie !... il apprend qu'un peuple valeureux
S'arrache aux cruautés d'une mere inhumaine.

Il voit la liberté, dans un autre Univers
Jeter les fondemens d'un empire célebre,
Et, pour mieux accabler les fiers Tyrans des mers,
Armer les Potentats de la Seine & de l'Ebre.

De toute leur ſplendeur ſes yeux ſont éblouis.
Les ſoucis dévorans n'aſſiégent plus ſon ombre,
Et ſa voix, dévouée au bonheur de LOUIS,
Demande aux Dieux pour lui des triomphes ſans nombre.

* Miltiade.

PIECES
DÉTACHÉES.

ÉPITRE
A MADEMOISELLE
DE CONDÉ,
*Qui demandoit à lire les Ouvrages de l'Auteur *.*

JEUNE CONDÉ, quelle ſeroit ma gloire,
Si MÉDICIS, dont j'ai peint les malheurs,
Vous attachant à ſa fatale Hiſtoire,
De vos beaux yeux obtenoit quelques pleurs!

* L'Auteur n'avoit encore donné au Public que *Côme de Médicis* & *l'Ode ſur la Valeur*, lorſqu'il eut l'honneur d'adreſſer cette Epître à Mademoiſelle de Condé.

Si juſqu'à moi Votre Grandeur s'abaiſſe ;
Je me croirai l'Auteur le plus heureux :
Rien ne ſauroit exprimer l'alégreſſe
Qu'ont les Mortels favoriſés des Dieux.
Vous condamnez l'humeur impitoyable
De ces Cenſeurs à nuire décidés ;
Un cœur ſenſible eſt un Juge équitable,
Sur ſes plaiſirs nos ſuccès ſont fondés.
En me liſant, de votre plume auguſte
Marquez les traits qui vous auront déplu :
BOURBON, l'arrêt pourroit-il être injuſte ?
Il ſortiroit des mains de la Vertu.
Le châtiment que ſubiront mes rimes
Peut enfanter des efforts plus heureux ;
Souvent les Dieux ne puniſſent nos crimes
Que pour nous rendre encor plus dignes d'eux.
Mon Apollon a tracé l'aventure
D'un fils coupable & d'un pere en fureur :
S'il fit du crime une affreuſe peinture,
Ce fut pour mieux en inſpirer l'horreur.
Cinq ans après, quand l'orgueil Britannique,
A nos François diſputa les lauriers,
Dans un Eſſai *, qu'on nomma Pindarique,
J'oſai chanter la vertu des Guerriers.

* L'Ode ſur la Valeur.

Je l'avouerai, dans ce ſecond Ouvrage,
A vos Aïeux mon eſprit eut recours ;
Et du Héros quand je peignois l'image,
Je ne penſois qu'à l'Auteur de vos jours.
Ah ! ſi le Dieu dont Latone eſt la mere,
Me départoit ce talent précieux
Par qui la Grece a vu briller Homere,
Lorſqu'il oſoit parler avec les Dieux ;
On m'entendroit, m'engageant ſur ſes traces,
Chanter les Ris, la Beauté, la Candeur,
L'Humanité, la Décence, les Graces,
Et la Vertu, mere du vrai Bonheur ;
J'ajouterois, eſprit juſte & modeſte,
Démarche noble, & ſourire charmant ;
Sûr du ſuccès, à la troupe céleſte
J'irois offrir mon ſuperbe préſent.
Les Dieux, frappés du divin aſſemblage,
Se ſouviendroient & du rang & du nom ;
Ils diroient tous, en admirant l'Ouvrage,
C'eſt le portrait de l'aimable BOURBON.

VERS
A MADAME
LA COMTESSE D***,

LA charmante NAUSICAA
Eut jadis un Chantre ſublime ;
Parmi nous Racine excella
A peindre la belle MONIME ;
Pétrarque auſſi ſe ſignala,
Quand des fleurs de la double Cime
Sa tendre Amante il couronna.
Chacun, d'une voix unanime,
Dit qu'il faudroit pour ***,
Trois Poëtes tels que ceux-là.
L'un peindroit ſon cœur magnanime
Digne des Ancêtres qu'elle a,
L'autre, la vertu qui l'anime,
Sa douce ſenſibilité,

Son goût pour la proſe & la rime,
Et ſur-tout ſa ſagacité.
Le troiſieme auroit la beauté ;
Son lot ne ſeroit pas le moindre,
Car il faudroit qu'il ſût y joindre
Grace, enjouement, & dignité.
Les qualités ſont toutes prêtes ;
Le point de la difficulté,
C'eſt de trouver les trois Poëtes.
Et l'on dit que, de ce côté,
La France eſt en grande diſette *.
Pour les graces & la beauté,
Plus de Lyre moëlleuſe & nette ;

---

* Depuis que la mort nous a enlevé preſque en même temps, Piron, Colardeau, du Belloi, Greſſet, Voltaire, & Dorat, on crie que notre Poéſie n'a plus de ſoutiens ; malgré cette voix injurieuſe, nous oſons avancer qu'il eſt encore pluſieurs hommes de mérite qui cultivent avec ſuccès un Art auſſi pénible que ſéduiſant. Il faut du temps avant que les réputations mûriſſent : plus d'un grand homme eſt arrivé ſouvent au terme de ſa carriere, ſans avoir joui de la gloire qui lui étoit due.

Pour la grandeur, plus de trompette;
Pour la tendreſſe & la gaieté,
Où trouvera-t-on la muſette ?
* * *, quel ſort rigoureux !
Il eſt des époques ſiniſtres,
Où les Amours, les demi-Dieux,
Les Belles & les grands Miniſtres
N'ont plus de Chantres dignes d'eux.
Mais je ne perds point eſpérance,
Et j'aime à penſer que les Cieux
Faiſant ceſſer leur inclémence,
Permettront bientôt la naiſſance
De plus d'un Poëte fameux,
Tant pour la gloire de la France,
Que pour celle de vos beaux yeux.

VERS
ADRESSÉS
A MADAME D***.

Pour laquelle on demandoit un Im-promptu à l'Auteur.

DE l'Im-promptu je ne fais point uſage,
Lorſqu'il s'agit de chanter D***.
Un grand Sujet mérite un grand Ouvrage;
A la Vertu l'Art doit être aſſorti.
En ſe preſſant * on perd ſouvent ſa peine,
Le bon ſens ſouffre, & la rime s'enfuit.
Quand on médite, on ſurmonte la gêne,
Et la clarté dans les Vers s'introduit.

* On ſent que ces Vers déſignent quelqu'un qui ne fut point heureux dans ſon Im-promptu.

On peut alors, aidé de Calliope,
Subjuguer tout par le charme des Vers;
Suivre les pas du Chantre du Rhodope,
Qui ſut fléchir le Tyran des Enfers.
On peut montrer juſqu'où va l'harmonie;
Quand la Beauté dirige ſes accens;
On peut forcer même la jalouſie
A nous donner des applaudiſſemens.
On fait alors, en dépeignant les Graces,
De D***, le portrait reſſemblant.
L'Amour ſe plaît à marcher ſur ſes traces,
Et qui la fixe eſt bleſſé vivement.
Oui, ſon beau teint & de lis & de roſe
Lui ſoumettra mille fois plus de cœurs,
Qu'aux bords charmans que le Permeſſe arroſe
Tous les printemps on ne cueille de fleurs.
Ah! ſi ſes yeux, qui par-tout ſavent plaire,
Me permettoient une réflexion....
Mais non, l'aveu ſeroit trop téméraire;
Souvenons-nous des tourmens d'Ixion.

COUPLETS

ADRESSÉS

A M. LE COMTE

FRANÇOIS DE JAUCOURT;

Lorſqu'il fut nommé Colonel en ſecond des Dragons de Condé.

CHANTONS ce brave Colonel
A qui mon cœur dreſſe un autel.
Comme j'appris à le connoître,
Je dis, ſans craindre un démenti,
Qu'on vit heureux, lorſqu'on peut être
Ou ſon ſoldat, ou ſon ami.

Je vois pluſieurs lauriers fleurir,
JAUCOURT eſt né pour en cueillir :
Il vient de placer ſon armure
Sous la banniere de CONDÉ ;
C'eſt pour le laurier, je vous jure,
Montrer un goût bien décidé.

Je ſais que mes foibles talens
Ne rendent point ce que je ſens.
Souvent le Héros n'eſt illuſtre
Que par la plume de l'Auteur :
Ici je tire tout mon luſtre
Du Colonel cher à mon cœur.

Si Riccé * l'a pris pour ami,
C'eſt qu'il n'aime point à demi.
J'ai prédit (car dès leur enfance
L'un & l'autre me ſont connus),
Qu'ils auroient égale influence
Auprès de Mars & de Vénus.

---

* M. le Vicomte de Riccé.

QUATRAIN

Sur les Ouvrages d'Eſprit.

QUELQUES beautés que renferme un Ouvrage,
Il n'eſt jamais exempt de tout défaut ;
L'erreur ſéduit l'eſprit même du Sage ;
C'eſt des Dieux ſeuls que nous vient le vrai beau.

CÔME

CÔME
DE
MÉDICIS.

POËME ÉPIQUE.

. . . . . Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

ATHENES enrichit Rome de ſes découvertes; Rome à ſon tour cultiva, avec un ſuccès égal à ſon Empire, les beaux Arts qu'elle avoit reçus dans ſon ſein. Depuis Plaute juſqu'à Pline le jeune, les Lettres fleurirent avec un éclat digne d'elles; mais lorſque la Maîtreſſe du monde eut reconnu des Princes barbares pour Maîtres, que le farouche Atila eut achevé de détruire ſa grandeur, la ruine des Arts ſuivit de près celle du Capitole.

L'Italie, par une fatalité déplorable,

ne jouit jamais long-temps de ce repos conſtant que les Muſes ſemblent devoir établir chez les Nations dont elles adouciſſent les mœurs. Ses avantages firent ſes malheurs ; célebre par la gloire des Lettres, elle ne le fut pas moins par le ſang répandu de ſes infortunés habitans.

Ainſi cette contrée, que la Nature ſembloit avoir formée pour être l'aſile des plaiſirs, des talens & du bonheur, fut preſque toujours, depuis la fondation de Rome juſqu'à Annibal, & depuis Annibal juſqu'à François premier, le théatre ſanglant des diſcordes & des attentats.

Mais les Arts triompherent enfin de la barbarie des humains acharnés à les détruire. Ils revendiquerent leur empire ; on les vit reparoître au com-

mencement du quinzieme ſiecle dans ces mêmes Régions d'où l'ignorance & la cruauté avoient voulu les bannir ; Florence devint leur berceau, & c'eſt aux Médicis qu'ils durent leur renaiſſance.

Après Côme le Grand, celui de cette illuſtre Maiſon qui contribua le plus à leur ſplendeur, fut ſans contredit Côme, le Héros de ce Poëme, premier Grand Duc de Toſcane, de la branche de Laurent. Il fut fils de Jean de Médicis, & aïeul de l'épouſe de notre Roi Henri le Grand.

L'accueil favorable qu'il fit aux Savans de ſon ſiecle, les récompenſes qu'il prodigua, les recherches qu'il fit faire des anciens Manuſcrits, monumens précieux trop long-temps

enfouis & méconnus, l'Académie de Piſe qu'il fonda, prouvent aſſez que les Lettres eurent dans lui un Protecteur qui ſut connoître & apprécier leur utilité.

Ses talens politiques lui attirerent l'eſtime & l'admiration de tous les Princes de l'Europe. Rome, Madrid, la France, rechercherent tour à tour ſon alliance. Son regne fut long & illuſtre ; il eût été heureux ſans la terrible & funeſte aventure de deux de ſes fils ; aventure dont on ne voit aucun exemple dans les faſtes de l'Hiſtoire du Monde. Jean, l'aîné de ces deux Princes, étoit d'un caractere doux & bienfaiſant ; Garcias, le cadet, avoit l'ame barbare ; les vertus de ſon frere excitèrent ſa jalouſie. Un jour qu'ils étoient enſemble à la chaſſe, ils ſe trouverent par haſard

ſéparés de leurs gens : Garcias ne laiſſa pas échapper l'occaſion d'aſſouvir ſa rage ; il s'élança ſur Jean, le tua d'un coup de poignard, & rejoignit ceux de ſa ſuite, ſans paroître ému de ſon forfait.

On trouva le cadavre ſanglant : le meurtrier diſſimula comme auroit pu faire un ſcélérat nourri depuis longtemps dans le crime ; mais le pere, ſe doutant de la vérité, renferma ſa douleur, & fit publier que ſon fils étoit mort ſubitement. Le jour d'après, il ordonna à Garcias de le ſuivre dans le lieu où étoit étendu le corps du Prince aſſaſſiné. Là, le déſeſpoir & la douleur s'emparent de l'ame de Côme. » Voilà (dit alors ce pere » infortuné), voilà le ſang de votre » frere qui vous accuſe, & qui de» mande vengeance à Dieu & à moi-

» même «. Garcias fit l'aveu de ſon forfait, mais il accuſa Jean d'avoir voulu attenter à ſes jours. Le pere, loin de recevoir ſes excuſes, le tua du même poignard dont Jean avoit été aſſaſſiné.

Quoique cette action ſemblât appartenir de droit à la Tragédie, j'ai oſé cependant en faire le ſujet d'un Poëme Héroïque *. Si l'on me croit

* Voltaire, dans ſon Eſſai ſur la Poéſie épique, dit : Le mot *Epique* vient du Grec επος, qui ſignifie *Diſcours*. L'uſage a attaché ce nom particuliérement à des récits en Vers d'aventures héroïques. Quelques lignes plus bas, il ajoute : Le Poëme Epique, regardé en lui-même, eſt donc un récit, en Vers, d'aventures héroïques ; que l'action ſoit ſimple, ou complexe ; qu'elle s'acheve dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus long-temps ; que la Scène ſoit fixée dans un ſeul endroit, comme dans l'Iliade ; que

digne de blâme de ce que je ſuis peut-être le premier François qui ait tenté cette entrepriſe ; qu'il me ſoit permis de faire obſerver que j'ai été devancé dans l'exécution de ce projet par des perſonages célebres chez les les Nations étrangeres. Stace nous a laiſſé ſa Thébaïde ; le Cavalier Marin, le Maſſacre des Innocens ; Geſner,

---

le Héros voyage de mers en mers, comme dans l'Odyſſée ; qu'il ſoit heureux ou infortuné, furieux comme Achille, ou pieux comme Enée ; qu'il y ait un principal perſonnage, ou pluſieurs ; que l'action ſe paſſe ſur la terre ou ſur mer ; ſur le rivage d'Afrique, comme dans la Luziada ; dans l'Amérique, comme dans l'Araucana ; dans le Ciel, dans l'Enfer, hors des limites de notre Monde, comme dans le Paradis de Milton : il n'importe, le Poëme ſera toujours un Poëme épique, un Poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à ſon mérite.

ſon Poëme de la Mort d'Abel. Ces Ouvrages ont tous pour but une action funeſte ; ils ne ſont ni dialogués, ni conduits à leur fin par des Interlocuteurs, ni faits pour être repréſentés aux yeux d'un peuple aſſemblé. En un mot, ce ne ſont point des Drames ; ils n'ont pas laiſſé néanmoins de faire fleurir quelques lauriers ſur le front de leurs Auteurs.

Il eſt donc à préſumer que ſi un Poëme nouveau, dans le même genre, venoit à échouer, ſon mauvais ſuccès auroit une autre cauſe. Ne rétréciſſons point la carriere des Arts, elle n'eſt que trop ſemée d'épines ; tel auroit pu y courir, qui peut à peine s'y traîner, par les obſtacles ſans nombre qu'il trouve à chaque pas : ôter à un Artiſte la liberté d'employer à ſon gré les talens qu'il a

reçus de la Nature, c'eſt arrêter les progrès des Arts ; nous ſommes trop prompts à condamner ceux qui s'écartent quelquefois des ſentiers battus ; cela n'eſt pas juſte : le principal objet, dans la Poéſie comme dans tous les autres Arts, eſt de plaire ; quiconque y eſt parvenu, a ſans contredit ſuivi la meilleure route, toutes les Poétiques du monde duſſent-elles s'élever contre lui.

Le Héros de ce Poëme ne voyage ni aux Enfers ni dans les Cieux ; cette ſorte de fiction, d'ailleurs ſublime, ne convenoit point à mon ſujet ; j'oſe dire, que quand même elle auroit pu y trouver place, je ne l'aurois pas employée ; j'aurois craint qu'on ne ſe fût écrié : » Quoi ! toujours des » deſcentes aux Enfers, des prophé- » ties, des apparitions céleſtes « !

J'avoue que cette idée eſt poétique, que de là peuvent naître des beautés qui donnent à un Ouvrage de ce genre plus de majeſté & de grandeur. En effet, faire prédire à un Héros, par ſon pere ou par quelque aïeul célebre, les grands hommes qui naîtront de lui & la gloire de ſa poſtérité, eſt une idée belle & grande ; mais je crois qu'il faut en être l'inventeur, pour la mettre en œuvre, ou du moins être ſûr d'y mieux réuſſir que ceux qui l'ont trouvée ; & je penſe que cela doit paroître impoſſible à tout Poëte qui a lu le ſixieme Livre de l'Enéïde, & ſur tout ce beau morceau, *tu Marcellus eris.*

Homere & Virgile, que perſonne n'a encore atteint dans la noble carriere qu'ils ont ouverte, méritent ſans doute d'être imités : mais voici, ce

me

me ſemble, en quoi conſiſte cette imitation ; c'eſt d'inventer comme eux, & de perfectionner les fruits de nos veilles, comme ils ont perfectionné leurs Ouvrages.

On me dira que ce rare partage n'eſt point du tout le mien ; je répondrai que je le ſais bien, ſur-tout quant à la perfection, & que je n'ai pas beſoin qu'on m'en avertiſſe ; mais au moins on conviendra que l'eſpece d'imitation que je propoſe eſt la ſeule glorieuſe. Qu'on ne penſe pas cependant que je veuille adopter ici le ſentiment de M. de la Motte, je ſuis trop convaincu de la fauſſeté de ſa penſée & de la vérité de ce que diſoit le ſavant Evêque de Rocheſter : *Celui qui n'imite point, ne ſera point imité.* Par exemple, le Taſſe a imité de Virgile beaucoup de beaux endroits,

des comparaiſons, des beautés de détails, &c. mais, malgré cela, on voit que ſon Poëme eſt un fonds nouveau, créé par ſon ſeul génie, &, quand on a achevé de le lire, le Lecteur eſt obligé de convenir qu'il n'avoit encore rien vu de ſemblable dans ce genre. Peut-on en dire autant de pluſieurs autres Poëmes ?

Ce n'eſt que l'imitation ſervile qui me paroît condamnable, ainſi que cet Art adroit & plus funeſte encore, à l'aide duquel on décompoſe pluſieurs Poëmes, &, de leurs lambeaux couſus à la moderne, on en forme un nouveau. On éblouit d'abord un Lecteur frivole & peu inſtruit ; mais l'homme de goût, le vrai Savant découvre le larcin, apprécie l'Ouvrage à ſa juſte valeur, & le nouveau Poëte ne lui préſente que l'idée d'un adroit

Compilateur, qui n'eût jamais exiſté ſi d'autres ne l'avoient précédé. Point de Poéſie ſans imagination. A-t-on le droit de prétendre à la gloire de grand Poëte, pour avoir mis dans un Ouvrage, en Vers pompeux & ſublimes, la plupart des idées de ceux qui nous ont devancés. Non, il faut créer pour être digne de ce beau titre. Tel eſt mon ſentiment ſur cet objet, je l'expoſe librement, ſans cependant prétendre y ſoumettre perſonne. Il ne faut être ni l'eſclave ni le tyran des goûts d'autrui. Dût-on n'inventer que peu, cela vaut encore mieux que de mettre au jour de longs Ouvrages, dont preſque toutes les parties ſont calquées ſur ceux qui ont déjà paru. Un Architecte qui aura conſtruit un édifice peu ſpacieux, à la vérité, mais ſolide, mais agréable, ſelon toutes les proportions de ſon Art, & dans

un goût tout nouveau, me ſemble mériter la préférence ſur celui qui aura élevé un Palais immenſe & ſuperbe, dont il a vu déja pluſieurs modeles dans plus d'un pays.

L'Art de faire de beaux Vers eſt un don précieux dont la Nature eſt rarement prodigue ; heureux celui que les Muſes ont doué de ce talent ineſtimable ! Ces meſures cadencées qui naiſſent ſous la plume d'un rare génie, ces retours des mêmes ſons que la contrainte n'a point amenés, ce choix de mots dont les déſinences douces & flexibles produiſent un ſi bel effet, ajoutent ſans doute un nouveau prix aux penſées. C'eſt ce bel Art qui, flattant d'abord notre organe, nous préſente comme grandes & nobles, des choſes qui, en proſe, paroiſſent très-ordinaires. Cet Art eſt

ſans doute eſſentiel pour la perfection d'un Poëme, mais lui ſeul ne ſuffit pas. Il eſt reconnu que l'Auteur de Britannicus & celui de l'Ode (*) à la Fortune ont porté ce charme ſéduiſant de l'harmonie auſſi loin qu'il étoit poſſible à des mortels ; mais ce n'eſt pas cela ſeul qui leur a mérité le nom de Grands Poëtes. Dans l'un, c'eſt l'invention, l'ordre, le conflit des paſſions, tous les mouvemens du cœur humain, dont perſonne ne connut jamais mieux la marche. Dans l'autre, c'eſt la grandeur des idées jointe à la noble hardieſſe de les rendre, c'eſt cette chaleur qui regne d'un bout à l'autre dans ſes Œuvres ſublimes, cette fougue impétueuſe toujours accompagnée de la plus douce des mélodies ; en un mot, cet

* Le Grand Rouſſeau.

enthouſiaſme divin que ſon ame vivement pénétrée porte dans celle de ſes Lecteurs. C'étoit ici le cas de faire l'éloge du Maître & du Légiſlateur de notre Poéſie : mais eſt-il en France quelque homme de goût qui lui refuſe ſon ſuffrage ? Malheur à qui entreprendroit de le dénigrer ! celui-là prouveroit ou ſa jalouſie, ou ſon peu de jugement. Boileau eſt ſublime, exact, & élégant; ſon Lutrin lui a mérité une place diſtinguée parmi les Poëtes créateurs.

Une des parties du Poëme qui eſt faite pour y répandre des agrémens, de la variété, & ſouvent de très-grandes beautés, eſt l'épiſode, lorſqu'il eſt adroitement amené & parfaitement bien lié au ſujet. Je le compare aux perſonnages ſubalternes d'un beau tableau ; ceux-ci doivent plaire, mais

ne point effacer le premier perſonnage, qui eſt l'objet principal, à la perfection duquel tous les autres concourent, comme lui étant ſubordonnés.

De même, dans le Poëme, l'épiſode doit embellir le ſujet, lui donner plus de conſiſtance & de variété, ajouter à l'intérêt, mais ne pas le conſtituer en entier, parce qu'il n'eſt que partie, & que par-là il deviendroit le tout; ce qu'on ne peut faire ſans violer les loix, je ne dis pas de l'Art, mais de la raiſon même.

Je crois m'être conformé au précepte que j'établis ici, dans l'épiſode d'Herzilie; j'avoue cependant qu'il occupe beaucoup de place; mais qu'on faſſe attention qu'à quelques circonſtances près, ce Poëme eſt tout d'invention, & qu'il

eſt rare que l'imagination ſe détache ſubitement des objets qu'elle a créés; c'eſt une mere tendre qui ſe complaît à la vue des enfans qu'elle chérit. D'ailleurs, dans le plus beau peut-être des Poëmes modernes, dans la Jéruſalem délivrée du ſublime Taſſe, Armide & Renaud font quelquefois oublier Godefroi.

J'aurois pu inſpirer à Garcias une paſſion égale à celle de ſon frere pour Herzilie; cela auroit produit entre Jean & lui une rivalité qui auroit motivé ſa vengeance & ſon attentat; mais je m'en ſuis bien gardé: quoique l'amour ſoit connu des ſcélérats, il eſt plus ſouvent le partage des ames ſenſibles & vertueuſes, & j'aurois cru déshonorer cette tendre paſſion, en la plaçant dans le cœur de ce Prince barbare; auſſi je me ſuis borné

à le peindre comme un ambitieux forcené & comme un fourbe qu'il étoit.

Je n'écrivois point une Hiſtoire, mais un Poëme : j'ai donc pu, ſans crainte, uſer des droits que me donnoit mon Art, c'eſt-à-dire, n'être point un ſcrupuleux Chronologiſte, &, d'un Cardinal de dix-ſept ans, faire un jeune Guerrier avide de gloire, jaloux de combattre pour la défenſe du Chriſtianiſme, marchant ſous les étendards des Chevaliers de Saint Jean de Jéruſalem, dont il adopte les maximes, ſans pourtant prononcer des vœux qui l'attachent à cet Ordre reſpectable.

Pour peu qu'on ſoit verſé dans la lecture des Poëtes, on doit connoître quels ſont leurs priviléges ; employer

la fiction, renverſer l'ordre des temps, faire ſouvent dire à des Héros ce qu'ils n'ont pas dit en effet, mais ne s'écarter jamais du vraiſemblable, connoître la Nature, & prendre la raiſon pour guide, fut preſque toujours le partage des Maîtres de l'Art. Un Poëte ne doit pas être un Hiſtorien ; Geſner, en parlant de la Cataſtrophe de ſon Poëme, qu'il n'a pas rendue conformément à l'Ecriture Sainte, s'exprime à peu près en ces mots : » Homere & Virgile ont parlé » des Grecs & des Romains ; mais » quel eſt le Lecteur ſenſé, qui, pour » apprendre l'Hiſtoire de ces deux » Peuples, s'eſt jamais aviſé d'aller » feuilleter Virgile & Homere « ?

Profitons du précepte établi par le doux & ſublime Chantre d'Auguſte ; mais n'en abuſons pas.

Pictoribus atque Poëtis.
Quid libet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.

Certains noms bleſſent la délicateſſe de certaines oreilles : il y en a dans ce Poëme qui ne plairont pas à tout le monde ; celui de Jean, par exemple, on ne le trouvera ni aſſez noble, ni aſſez ſonore. Mais ſi un Poëte habile entreprenoit de chanter le Héros de la Pologne, Jean Sobieski, faudroit-il que, pour plaire à ces perſonages auſſi délicats, il le débatiſât & le décorât d'un nom qui ne ſeroit pas le ſien, mais qui pourtant ſeroit plus harmonieux ? Il faut convenir que ce ſont-là de ces puérilités ſur leſquelles des pédans s'appeſantiſſent, mais que l'homme de goût ne connut jamais.

Je n'intitule point cet Ouvrage, Poëme épique ; ce n'eſt pas à moi à décider s'il mérite ce titre ou non ; je laiſſe la queſtion à ceux à qui l'expérience, l'âge & les lumieres ont acquis le droit flatteur de prononcer avec une eſpece d'infaillibilité. J'entre dans la carriere : heureux ſi mes premiers pas n'y ſont point marqués par une chute ! Loin de faire la loi, c'eſt à moi à m'y ſoumettre.

C'eſt ainſi que je parlai ſur Côme de Médicis, il y a huit ans. Aujourd'hui, j'intitule mon Ouvrage *Poëme épique*, parce que c'eſt en effet le ſeul titre qui lui convienne. Lorſqu'il parut pour la premiere fois, je ſentois bien, quoique jeune encore, qu'il méritoit ce titre ; mais j'aimai mieux attendre qu'on le lui donnât, que de l'en décorer moi-même. Le ſentiment

ſentiment de pluſieurs Journaliſtes * eſtimables, de nouvelles études &

* Le Journal des Beaux-Arts & des Sciences de 1774, mois de Mars, en rendant compte de Côme de Médicis, dit : » Voilà le trait » hiſtorique qui ſembloit tout au plus » pouvoir fournir à quelques Scènes de » Tragédies. M. Méro, aidé d'une imagi- » nation féconde, a trouvé le moyen d'en » faire un Poëme Epique d'un genre nou- » veau, ſans rien emprunter du plan ni de » l'Iliade, ni de l'Enéïde, ni de la Jéruſalem. » C'eſt un Poëme preſque tout d'invention. » Voici le plan de cet Ouvrage qui mérite » des encouragemens, & qui annonce du » talent dans l'Auteur encore jeune «. Après avoir rendu compte du Poëme, Chant par Chant, MM. Caſtilhon ajoutent : » La » marche de ce Poëme nous a paru ſimple, & » quelques fictions ingénieuſes & nouvelles ; » l'apparition de Caïn eſt de ce genre. La » jeuneſſe de l'Auteur doit faire excuſer » quelques négligences dans la verſification, » & les morceaux que nous avons rapportés

plus d'expérience m'ont affermi dans mon opinion.

» doivent faire eſpérer qu'il acquerra toute » la vigueur que les grands genres exigent «.

Le Journal imprimé aux Deux Ponts, intitulé *Gazette Univerſelle de Littérature*, après avoir expoſé le ſujet, s'exprime en ces termes : » Voila le fond de cette action qui » ſembloit ne devoir faire qu'un ſujet de » Tragédie ; mais le Poëte lui a donné le » caractere & la marche de l'Epopée, par » ſes fictions & par ſes épiſodes. C'eſt le » premier eſſai de l'Auteur ; il annonce des » talens qui méritent d'être encouragés «.

On lit auſſi dans le Journal Encyclopédique de la même année & dans celui de Verdun, pluſieurs citations de ce Poëme qui font honneur à ſon Auteur. Nous déſirons que ſa mauvaiſe ſanté lui permette bientôt de mettre la derniere main à un autre Poëme dans le grand genre, qui a pour titre *la Nouvelle Alceſte*. *Note des Editeurs*.

CÔME DE MÉDICIS.

POËME ÉPIQUE.

CHANT PREMIER.

Jean de Médicis apprenoit l'art de la guerre parmi les Chevaliers de Malthe ; il a vu à Nice, Herzilie, jeune Juive ; il a été ſéduit par ſa beauté : ils s'aimoient. Côme découvre leurs amours, il fait enlever Jean, qui eſt conduit à Malthe.

O vous, qui jouiſſez d'une gloire ſolide ;
Chantres harmonieux de Didon & d'Armide ;

L'Amour ne fut pas ſeul l'objet de vos Concerts ;
Vous avez illuſtré dans vos ſublimes Vers
Des Guerriers triomphans au champ de la victoire :
Apollon vous nomma pour célébrer leur gloire.
Senſible, comme vous, aux malheurs des Amans,
J'oſe peindre l'Amour & ſes égaremens.
Je connois de votre art & la force & les charmes ;
Armide courroucée, & Didon dans les larmes,
Devroient faire tomber le pinceau de mes mains.
Mes chants cedent la palme à vos accords divins.
A vous ſuivre de loin puis-je à peine prétendre !
Je ne décrirai point des remparts mis en cendre,
Des trônes renverſés, des Tyrans odieux,
Des ſiéges, des aſſauts, ni le Maître des Dieux
Ecraſant les Titans de ſa main foudroyante,
Ni les combats ſanglans livrés aux bords du Xante.

Je chante ce Mortel, qui, pere de deux fils
(L'un né cruel, & l'autre à la vertu ſoumis),
Se rendit juge integre en commettant un crime,
Et devint à la fois barbare & magnanime.
Epris de ſes vertus, mais pénétré d'horreur,
Mon cœur, en l'admirant, déteſte ſa fureur.

Côme vivoit en paix : Souverain dans Florence,
Le ſeul titre de Roi manquoit à ſa puiſſance;
Mais il ſut préférer à ce titre pompeux,
L'honneur de gouverner des Citoyens heureux.
Les Florentins ſous lui furent ſoumis & braves :
Il demandoit un Peuple, & non pas des Eſclaves.
Du titre de Grand Duc il ſe vit revêtu.
De Laurent ſon aïeul imitant la vertu,
Il fut le Protecteur des Arts & du Génie.
Ce qu'enfanta de grand la Grece & l'Auſonie,
Reparut par ſes ſoins ſur les bords de l'Arno.
Des Beaux-Arts renaiſſans Florence eſt le berceau.

Qu'il vous eſt glorieux d'avoir redonné l'être
Aux talens que l'Europe avoit vu diſparoître,
Illuſtres Médicis, Héros chers aux neuf Sœurs!
Votre éloge eſt gravé preſque dans tous les cœurs.
Du culte de Minerve obſervateurs fideles,
Vous fûtes de cent Rois la honte & les modeles;
Votre grandeur s'accrut par l'emploi glorieux
D'éclairer l'Univers & de le rendre heureux.
Les Mortels que Clio vantera dans l'Hiſtoire,
Vous devront déſormais leurs plaiſirs & leur gloire;
On les verra, malgré les caprices du ſort,
Pénétrer dans ce Temple où l'on brave la mort.

De ces Monts où jadis le Héros de Carthage
Applanit les rochers & s'ouvrit un paſſage,
Sort un fougueux torrent, dont le cours tortueux
Trompe, engloutit ſouvent les paſſans malheureux.
Non loin de ce torrent, une plaine fertile,
Sur les bords de la mer, offre aux yeux une ville;
Nice, où des murs détruits par un pouvoir vainqueur,

Signalent d'un François l'audace & la valeur.
Ce fut là que naquit une Amante fidelle,
Que l'amour désola tant qu'il fut maître d'elle.
HERZILIE est son nom : ce Peuple industrieux,
Qui met le grand Moïse au rang de ses aïeux,
Que Dieu même éprouva plus d'une fois coupable,
Ce Peuple mit au jour cette Mortelle aimable.
Le temps de son enfance eut un paisible cours ;
Mais lorsqu'elle eut atteint cet âge des beaux jours
Que redemande en vain la tremblante vieillesse,
Et dont tous les Mortels accusent la vîtesse,
A la joie, aux plaisirs succéderent les pleurs ;
Ses charmes & l'Amour firent tous ses malheurs.
Tout ce qui peut former une aimable Mortelle,
Vertu, beauté, candeur, se rassembloit en elle.
L'Amante dont le Tasse a vanté les appas,
Qui vit tomber Renaud sans force entre ses bras ;
Armide, que l'Amour avoit même embellie,
Armide eût redouté les charmes d'HERZILIE.
Ne connoissant encor ni l'Amour, ni ses feux,
Uniquement livrée à l'innocence, aux jeux,

Elle ignora long-temps ſes heureux avantages,
Et repouſſa les vœux, l'encens, & les hommages
Qu'offroit à ſes appas une foule d'Amans.
Mais un jour, jour funeſte ! époque des tourmens !
Avec les yeux de JEAN les ſiens ſe rencontrerent ;
Elle pâlit, trembla, tous ſes ſens ſe troublerent.
Quels déſirs, quels tranſports entrerent dans ſon cœur !
Enivrée à l'inſtant d'une douce langueur,
Elle ne put former aucune réſiſtance.
L'Amour, de ce Héros avoit pris la défenſe ;
A peine elle le vit, que ſon cœur ſut aimer.
Et quel autre que JEAN auroit pu l'enflammer !
C'étoit le ſeul Mortel digne de ſa tendreſſe.
Son port majeſtueux, ſa taille, ſa jeuneſſe,
Son maintien ; en un mot, ces dons chers & charmans
Que recherchent en vain tant d'orgueilleux Amans,
Mais qu'on tient ſeulement des mains de la Nature ;
Les charmes de l'eſprit, & ceux de la figure,
Forcerent HERZILIE à lui céder ſon cœur.

Elle n'obligea pas un perfide Vainqueur.
Jamais Amans heureux n'ont montré plus de flamme ;
La Conſtance & l'Amour habitoient dans leur ame.
Tous les deux, en ſecret, ils approuvoient leur choix ;
Ils aimoient tous les deux pour la premiere fois.
Ces délices ces feux, qu'en nous l'Amour fait naître,
Dans leurs cœurs embraſés ſe hâterent de croître.
Des premieres ardeurs ſentant tous les plaiſirs,
Ils ſuffiſoient à peine à leurs brûlans déſirs.
Ciel ! auroit-on penſé que des feux ſi louables,
Fondés ſur leurs vertus, fuſſent ſi peu durables ?
Jeunes, ſans défiance, & pleins de leur amour,
Ils ne prévirent pas ce lamentable jour,
Où la Religion, vengeant ſa loi bleſſée,
Condamna des liens qui l'avoient offenſée ;
Devoient-ils ſe livrer à cette vive ardeur,
Sans ſavoir ſi leur culte approuvoit leur bonheur ?
Hélas ! que de Mortels, dans leur tendreſſe extrême,

Aveuglés par l'Amour, ont oublié Dieu même!
JEAN étoit né Chrétien ; ſa loi lui refuſoit
D'épouſer la Beauté que ſon cœur adoroit.
Premier fruit de l'hymen du déplorable CÔME,
Son courage à ſon ſiecle eût fait voir un grand homme,
Si ſon frere inhumain... Muſe, retiens tes pleurs !
Il n'eſt pas encor temps de tracer ces malheurs.
Trop curieux, hélas ! il quitta ſa Patrie,
Pour connoître les mœurs, les loix de Ligurie.
Nice fixa ſes pas. O funeſte ſéjour !
Il y vit HERZILIE, il y connut l'Amour.
Il finiſſoit le cours de ſon cinquieme luſtre :
Les noms de ſes aïeux, leur origine illuſtre,
Lui donnerent un rang parmi ces Chevaliers,
Ennemis du Croiſſant, vertueux & guerriers,
Grands par leur piété, fameux par leur vaillance,
Qui, malgré les fureurs de l'altiere Bizance,
Sur un roc que Neptune entoure de ſes flots,
De l'Africain farouche arrêtent les complots.
Du Dieu de l'Univers ils annoncent la gloire;
Ils cherchent aux combats, la mort ou la victoire.

Leurs vaiſſeaux, que conduit un rocher rédouté,
Portent la rage au cœur du Maure épouvanté.
L'injuſtice jamais ne les rend formidables;
Magnanimes, humains, d'autant plus reſpectables,
Qu'ils répandent leur ſang en défendant des loix
Pour leſquelles Dieu même expira ſur la Croix.

C'EST parmi ces Guerriers que l'Amant d'HERZILIE,
Imitant les grands cœurs dont il reçut la vie,
Chercha plus d'une fois la gloire & les travaux.
Jamais l'oiſiveté n'a produit les Héros.
Il ne prononça point cette auguſte promeſſe
Qui dérobe à l'hymen une aimable jeuneſſe;
Mais, libre, il ne ſuivit ces braves Chevaliers,
Que pour apprendre à vaincre, & cueillir des lauriers.
Veilles, marches, combats, rien n'ébranloit ſon ame;
Il étoit embraſé de cette ardente flamme,
Aliment du Héros, qui rend les noms fameux.
Du culte du Très-Haut défenſeur généreux,

Dès ſes plus jeunes ans, ſa main vengea l'offenſe
Que firent aux Chrétiens les Maîtres de
Bizance.
Contre les Muſulmans par la Gloire appelé,
Dans les plaines de Mars il s'étoit ſignalé.
Sa flamme commençoit à n'être plus ſecrete ;
Les funeſtes avis d'une bouche indiſcrette
A ſon pere en courroux annoncerent ſes feux.
Déſeſpéré, confus, à ce récit affreux,
Ce pere pour ſon fils vouloit le méconnoître,
Et le priver du rang où le Ciel le fit naître.
La perte de ſes droits, l'opprobre, le mépris,
De ſa flamme inſenſée alloient être le prix ;
Il vouloit qu'il traînât une vie importune
Parmi de vils Mortels, rebuts de la fortune.
Cependant, ſon amour rappelant ſa raiſon,
Le déſeſpoir fit place à la réflexion.
Des cœurs dénaturés abhorrant la maxime,
Il pardonne à ſon fils en condamnant ſon
crime :
Mais au milieu des ſoins dont ſon cœur eſt
preſſé,
Sur les flots, par ſon ordre, un navire lancé,
Emporte loin de Nice & des yeux d'HER-
ZILIE,
Ce fils dont dépendoit le bonheur de ſa vie.
POUR

POUR pouvoir dérober aux eſprits curieux
Le motif flétriſſant de cet exil honteux,
L'Amant fut enlevé pendant que les ténebres
Couvroient encor les mers de leurs voiles funebres.
Cependant Alcimon, vertueux Chevalier,
Le plus fidele ami de ce jeune Guerrier,
Suit ſes pas juſqu'aux lieux où s'arrête Neptune;
Le voit, gémit, l'embraſſe, & plaint ſon infortune.

QUI peindroit les horreurs & les tourmens affreux
Qu'éprouva, cette nuit, cet Amant malheureux,
Quand les vents ennemis l'éloignoient du rivage?
Tranſporté de courroux, de déſeſpoir, de rage,
Il vouloit s'immoler dans ce fatal inſtant:
Son bras étoit levé ſur ſon ſein frémiſſant,
Quand les généreux ſoins du Nocher ſecourable
Arrêterent l'effort du glaive redoutable.
Quoi! dit alors l'Amant, tu déſarmes ma main?

Rends-moi ce fer, barbare, ou perce-m'en le ſein !
Fais couler tout mon ſang ; ton cœur impitoyable
Voudroit-il prolonger les maux d'un miſérable ?
Si ta tremblante main frémit de m'égorger,
Dans l'abîme des flots laiſſe-moi me plonger.
Cruel, tu me retiens ! que les Cieux te puniſſent !
Dans des gouffres affreux que les vents t'engloutiſſent !
Que le Soleil deſcende & tariſſe les mers !
Que la terre s'entr'ouve & m'offre les enfers !
Mais ni le Ciel en feu, ni le courroux des ondes,
Rien ne vient m'arracher à mes douleurs profondes.
O vengeance ! ô fureur ! mes cris ſont ſuperflus....
Mon Amante !... HERZILIE !... Ah ! je ne te vois plus....
O funeſte pitié ! Pilote que j'abhorre,
C'eſt en vain que tu veux que je reſpire encore !
Si le fatal acier n'a pu trancher mon ſort,

Ma douleur ſuffira pour me donner la mort.

D'UNE ſecrete horreur tous ſes membres frémiſſent :
Mais tandis que ſes cris, dont les airs retentiſſent,
Répandent la terreur aux cœurs des Matelots,
Le vaiſſeau, que les vents font voler ſur les flots,
Précipitant ſa courſe & bravant le naufrage,
De la ſuperbe Malthe aborde le rivage.

Fin du premier Chant.

CHANT II.

Déſeſpoir, ſoupçons d'Herzilie, qui tantôt fait des imprécations contre Jean qu'elle croit infidele, & tantôt croit que ſon pere l'a fait enlever à cauſe de ſon amour pour une Juive. Elle imagine quelquefois que ſon Amant la ſacrifie à ſon ambition; mais elle apprend par un Chevalier, que Jean l'aime toujours, & qu'il a été enlevé.

ENFIN, à la raiſon par l'eſpoir ramené,
JEAN à ſes noirs tranſports n'eſt plus abandonné;
L'ardeur de recouvrer celle que ſon cœur aime,
Etouffe ſa colere & le rend à lui-même.
Le calme en lui ſuccede au deſſein de mourir;
L'Amour, qui l'égara, ſut auſſi l'adoucir.

OBSERVÉ cependant par d'ardens Satellites

Qui marquoient de ſes pas l'eſpace & les limites,
Il ne peut ſe ſouſtraire à leurs cruels regards,
Et Malthe le retient dans ſes vaſtes remparts.
La fuite ne peut plus flatter ſon eſpérance.
Son cœur à tant de maux oppoſe la conſtance;
Reſſource qu'un Héros trouve dans ſon malheur,
Sans qui l'infortuné périt de ſa douleur.

MAIS quel trouble agitoit ſa malheureuſe Amante!
Aſſiſe ſur les bords de la mer mugiſſante,
Ses regards parcouroient l'immenſité des flots;
Les échos d'alentour répondoient aux ſanglots
Qu'elle pouſſoit en vain dans ſa douleur profonde;
Sa voix, du nom de JEAN faiſoit retentir l'onde.
Du céleſte flambeau les rayons éclatans,
N'offrant aucun navire à ſes regards tremblans,
Le déſeſpoir entra dans ſon ame agitée.
Ariane, jadis, de courroux tranſportée,
Sur des rochers affreux, qu'elle arroſoit de pleurs,

En des cris moins perçans exhala ſes fureurs.

PARJURE, diſoit-elle, eſt-ce ainſi que ta flamme
Répond aux feux ardens qui dévorent mon ame ?
Les plus grands Conquérans de ce vaſte Univers
Auroient en vain tenté de gémir dans mes fers ;
J'aurois mépriſé tout, titres, grandeurs, couronne ;
MÉDICIS, à mes yeux, l'emportoit ſur un trône.
Cependant le perfide abjure ſes ſermens ;
Il fuit, il m'abandonne à mes gémiſſemens,
Et, goûtant une joie à ma douleur égale,
Peut-être de mes pleurs il flatte une rivale !
Redoute les tranſports de mon amour trahi ;
Ton crime eſt trop affreux pour reſter impuni !
Tu penſes par la fuite éviter ma vengeance :
Vaine erreur ! pour te rendre offenſe pour offenſe,
On me verra, cruel, parcourant l'Univers,
Te chercher, te pouſuivre au centre des Enfers.

Rien n'égale en fureur une Amante offenſée.
Tu ne pourras fléchir mon ame courroucée,
Qu'en tombant ſous le fer dont j'armerai mon bras:
Ma haine finira, perfide, à ton trépas.

JE veux, m'abandonnant au tranſport qui m'entraîne,
Etouffant ma pitié, pour n'être qu'inhumaine,
Nuit & jour acharnée à te faire périr,
Te voir, te poignarder, me venger, & mourir.
Où ſuis-je ?... quel tranſport !... ou plutôt quelle rage
De mes ſens tout à coup me dérobe l'uſage !
Quoi ! le jour s'obſcurcit !... quelle effroyable nuit !
J'entends la voix de JEAN... Ah ! c'eſt lui qui me ſuit.
Viens, approche, parjure ! il faut que je t'immole....
Ne crains rien, dans tes bras c'eſt moi-même qui vole.
Hâte-toi de répondre à mes empreſſemens ;
Viens, eſſuyons nos pleurs dans nos embraſſemens.
Que ta fuite en mon cœur a fait naître d'alarmes !

Que j'ai ſouffert de maux ! que j'ai verſé de
larmes !
Ton aſpect rend le calme à mes eſprits
troublés ;
Je te vois, je t'embraſſe, & mes vœux ſont
comblés.
Que dis-je ? quel délire égare ma penſée !
O déſirs ſuperflus d'une Amante inſenſée !
Je découvre un fantôme, & non pas mon
Amant.
Ah ! combien cette erreur ajoute à mon
tourment !
Peut-être injuſtement je parois irritée.
Si j'en crois les ſoupçons dont je ſuis tour-
mentée,
Tu ne me trahis point ; c'eſt ton pere cruel ;
Qui, mortel ennemi des enfans d'Iſraël,
De ſa ſecte écoutant le zele trop barbare,
Déſapprouve nos feux, t'opprime, & nous
ſépare.
C'eſt ainſi, cher Amant, qu'on traverſe
l'amour ;
Dans moi ſeule on punit ceux dont je tiens
le jour.
Si parmi mes aïeux il en fut d'aſſez traîtres
Pour outrager le Dieu qu'ont ſuivi tes
ancêtres ;

Si leur rage effrénée osa verser son sang,
Je n'armai point mon bras pour déchirer son flanc.
Le récit de ses maux & de sa mort sanglante
A pénétré d'horreur mon ame frémissante.
J'abhorre les forfaits de mes cruels aïeux;
Ton Amante n'est pas criminelle comme eux.
La vertu réunit nos flammes innocentes:
Eh! qu'importent à Dieu nos sectes différentes?
Maître de tout, peut-être un jour il eût permis
Que sous la même loi l'hymen nous eût unis.
Par lui tout s'accomplit, par lui tout se dispose:
Tu m'aimes, je t'adore, & lui seul en est cause.
Que ne puis-je savoir où l'on guide tes pas?
Mais, pour comble d'horreur, j'ignore en quels climats
Les ordres inhumains de ton barbare pere,
Auront prescrit l'exil d'une tête si chere.
Peut-être, loin de moi, termines-tu ton sort!
Je ne te verrai plus, je dois chercher la mort.

ELLE parloit ainſi, quand l'aſpect des ténebres
Interrompit le cours de ſes clameurs funebres :
Loin des flots en courroux elle écarta ſes pas ;
Le Sommeil à l'inſtant la reçut dans ſes bras ;
Ses yeux appeſantis arrêterent leurs larmes.
Mais, hélas ! au reveil que de trouble & d'alarmes !

A peine de la nuit les voiles ténébreux
Faiſoient place aux rayons de l'Aſtre lumineux
Qui répand ſa clarté ſur la Nature entiere,
Qu'HERZILIE, entr'ouvrant ſa tremblante paupiere,
Du jour qu'elle abhorroit accuſant le retour,
Sentit renaître en elle & la haine & l'amour.
Dans l'excès des douleurs dont ſon ame eſt atteinte,
Ses ſeuls ſoulagemens ſont les pleurs & la plainte.

» PERFIDE MÉDICIS ! tu ne m'écoutes plus ;
Je t'appelle, & mes cris deviennent ſuperflus.
J'ai déguiſé ton crime à mon ame offenſée ;
Contre ton pere ſeul je parus courroucée ;
Je crus que ſon pouvoit t'écartoit loin de moi.
Où m'égarai-je ? ingrat, le crime n'eſt qu'à toi !

Peut-on à cet excès porter la perfidie ?
Tu pars ſans recevoir les adieux d'HERZILIE,
Sans l'entendre gémir, ſans voir couler ſes pleurs !
Faut-il que j'aime encore après tant de noirceurs ?
Ton image, en mon cœur profondément tracée,
A peine par la mort peut en être effacée.
Que n'ai-je pas tenté, cruel, pour t'en bannir ?
L'Amour, qui t'y plaça, cherche à t'y retenir.
Malheureuſe ! à quels maux les deſtins m'ont livrée !
J'adore le Mortel dont je ſuis abhorrée «.

AINSI, dans ſon exil, JEAN gémiſſoit en vain:
C'eſt peu d'être opprimé par un pere inhumain,
Il ſe voit condamné par l'Amante qu'il aime,
Lui qui n'eſt malheureux que par ſon amour même;
Lui qui, dans les tranſports de ſon cœur déſolé,
Eût béni le poignard qui l'auroit immolé,
Lorſqu'arraché des bras de la belle HERZILIE,

On

On l'entraîna mourant loin des bords d'Italie.
Conſtant dans ſon amour, plus il eſt malheureux,
Plus il ſent dans ſon cœur naître de nouveaux feux.
Non ſemblable au Troyen dont Junon offenſée
Foudroya les vaiſſeaux ſur la mer courroucée,
Qu'une Reine, ſenſible aux malheurs des Humains,
Accueillit par pitié ſur les bords Africains;
A l'oubli des bienfaits oſant joindre l'outrage,
L'ingrat abandonna ſon Amante à Carthage,
Et, volant ſous ſes yeux en de nouveaux climats,
La livra, ſans frémir, aux horreurs du trépas.
Toi qui connois les maux que MÉDICIS endure,
Amour, peux-tu ſouffrir qu'on le nomme parjure?
De l'injuſte HERZILIE arrête la fureur:
Barbare, tes plaiſirs naiſſent de ſon erreur.

ZOMIRE, en qui ſon cœur mettoit ſa confiance,

Sa compagne fidelle, & ſa ſeule eſpérance ;
Eſſayoit de calmer l'excès de ſon tourment,
Pour pouvoir à ſes yeux diſculper ſon Amant.
» Ce Héros, diſoit-elle, entraîné par la gloire,
Va s'orner des lauriers que donne la victoire ;
Sachant que votre amour arrêteroit ſes pas,
Il voulut vous cacher qu'il voloit aux combats :
Attendez ſon retour ; ſes mains victorieuſes
Soumettront à vos pieds leurs palmes glorieuſes.
Qu'il eſt beau de revoir un jeune Conquérant,
Epris de nos appas, lorſqu'il eſt triomphant « !

ALORS avec tranſport elle s'écrie encore :
» Ceſſe de me vanter un Mortel qui m'abhorre ;
Ne le mets point au rang des généreux Vainqueurs ;
Il ne fut que ſoldat, je connois ſes fureurs,
Aux douceurs de l'amour il préfere la guerre ;
La foudre eſt dans ſes mains pour ravager la terre :
En ſecret, dévoré du déſir des grandeurs,
Pareil à ces Mortels, fourbes, adulateurs,
Elevés par l'intrigue auprès des diadêmes,
Sa vaſte ambition tend aux honneurs ſuprêmes.

Pourtant la foi gardée à l'objet de ſes vœux,
Eſt le premier devoir d'un Guerrier généreux;
Il ſe rend digne alors des faveurs de Bellone;
C'eſt des mains de l'Amour qu'il reçoit la couronne :
Cet hommage eſt pour lui le plus grand des honneurs.
Mais l'ingrat n'eſt pas fait pour goûter ces douceurs !
Puiſſe-t-il rencontrer, au milieu des batailles,
Le déſordre, l'effroi, le ſang, les funérailles !
Que ces tigres fumans, qui ſuivent ſes drapeaux,
Loin d'y voir leur triomphe, y trouvent leurs tombeaux !
Que ces globes d'airain, où ſéjourne la foudre,
Frappent ſa tête altiere, & la mettent en poudre !
Que ſes membres épars, meurtris & palpitans,
Soient jetés loin des bords de ſes vaiſſeaux brûlans,
Et, vomis par les flots ſur de lointains rivages,
Qu'ils ſervent de pâture à des monſtres ſauvages « !

ELLE s'abandonnoit aux plus affreux transports ;
La vengeance, l'amour, la haine, les remords,
Agitoient tour à tour ſon ame irréſolue ;
Et l'eſpérance enfin pour elle étoit perdue,
Quand le jeune Alcimon, conduit par la pitié,
Servant également l'amour & l'amitié,
Conſola cette Amante à mourir décidée.
Il la voit, & les pleurs dont elle eſt inondée
Atteſtent à ſes yeux ſa perte & ſes malheurs.

» MORTELLE, que l'amour abandonne aux douleurs,
Dit-il, loin de rougir de paroître à ma vue,
Calmez plutôt l'effroi dont vous êtes émue.
Alcimon ne vient point aigrir vos déplaiſirs,
Condamner votre flamme, & blâmer vos ſoupirs.
L'Amour, ce cher Tyran des ames qu'il ſurmonte,
Doit-il couvrir nos fronts des marques de la honte ?
Ami de la tendreſſe & de l'humanité,
Il ſuppoſe dans nous la ſenſibilité ;

Il eſt au rang des dons que le Ciel nous diſpenſe,
Il émane de lui, peut-il être une offenſe ?
Que votre cœur banniſſe un déſeſpoir mortel ;
Ce Tyran trop long-temps l'abreuva de ſon fiel ;
Qu'HERZILIE, aujourd'hui par ma voix raſſurée,
Apprenne que l'Amant dont elle eſt ſéparée,
Victime du courroux d'un pere furieux,
Au milieu des tourmens d'un eſclavage affreux,
Chérit encor pour elle un feu qui le dévore,
Et qu'il n'eſt malheureux que parce qu'il l'adore.
Je l'ai vu ſur le ſable où ſe briſent les flots,
En butte à la fureur des cruels Matelots ;
J'ai vu par quels efforts ſon courage héroïque
Eſſaya d'éluder un ordre tyrannique.
Enfin ſur le navire obligé de monter,
Il prononça ces mots avant de me quitter :
» On me punit d'aimer l'adorable HERZILIE ;
» Malte eſt le lieu fatal où m'attendent les fers,
» Apprends-lui que, malgré l'intervalle des mers,
» On ne verra finir mes feux qu'avec ma vie «.

» C'EST ainſi qu'Alcimon a reçu ſes adieux ;
Des pleurs, en l'embraſſant, coulerent de mes yeux.
Madame, en vous peignant ſes maux & ſa tendreſſe,
Je m'acquitte envers lui d'une triſte promeſſe « !

TELLE une tendre fleur qu'un ſoleil trop ardent
Surprend, fane, ternit de ſon ſouffle brûlant ;
Mais qui, pendant la nuit, redevenant plus belle,
Paroît, & brille au jour d'une autore nouvelle:
Telle, prêtant l'oreille à ce touchant diſcours,
L'Amante, en apprenant qu'on la chérit toujours,
Bannit le déſeſpoir dont elle fut troublée,
Et du ſein de la mort ſemble être rappelée.

» QUOI ! dit-elle, nos feux nous rendent criminels !
Cher Amant, mes ſoupçons n'étoient que trop réels :
Plus généreux que moi dans tes malheurs extrêmes,

Ton mal vient de m'aimer, & cependant
tu m'aimes.
Hélas ! ce vif amour dont on blâme l'excès,
Rallume en moi des feux qu'on n'éteindra
jamais ;
Mon ame ne peut plus ſupporter ton abſence :
Des lieux de ton exil je brave la diſtance ;
Je vais me préparer à traverſer les mers.
Ah ! j'irois te chercher dans un autre
Univers «.

Fin du deuxieme Chant.

CHANT III.

Garcias, qui aſpiroit aux grandeurs de ſon pere, charmé de l'exil de Jean, avoit lui-même découvert les amours de ſon frere à Côme : indigné de ſa délation, Côme le mépriſe, & ne voit qu'avec horreur la férocité de ſon caractere ; il lui reproche la baſſeſſe & le motif de ſa trahiſon. Garcias diſſimule, témoigne des remords ; Côme lui pardonne, lui propoſe ſon exemple, & l'exhorte à la modération. Côme va oublier ſes chagrins dans le ſein des Arts, qu'il protege & qu'il aime.

LORSQUE, pour célébrer ſa gloire & ſa puiſſance,
L'Eternel aux Humains eut donné l'exiſtence,
On vit l'Ambition, du centre du chaos,
S'élever, & former de barbares Héros.

Par elle, Agamemnon, portant par-tout la foudre,
Arma contre Ilion qu'il réduisit en poudre.
Ce fut pour mériter le nom de Conquérant,
Qu'au redoutable Hector Achille ouvrit le flanc.
Pour usurper l'encens du Maître du tonnerre,
Alexandre embrasa la moitié de la terre.
Quelle honte! on a vu les coupables Mortels
Aux destructeurs du monde élever des Autels.
Funeste Ambition, le crime est ton partage!
Le malheur des humains fut souvent ton ouvrage;
A tes Autels affreux, dès ses plus jeunes ans,
Un autre fils de CÔME apporta son encens.
GARCIAS fut charmé de l'exil de son frere,
Il vouloit être Duc à la mort de son pere.
Avide de grandeurs, son ame, avec transport,
Dévoroit ce haut rang dont le privoit le sort.
La Nature le fit traître, cruel, sauvage;
De haine, de fureur, monstrueux assemblage,
Il méconnut toujours jusqu'au nom de vertu;
Jamais d'aucun remords il ne fut combattu.
Le tendre nom de frere irritoit ses alarmes;
De l'amitié jamais il ne goûta les charmes;
Son ame du forfait faisoit son aliment.

Vengeance, trahiſon, rudeſſe, emportement,
Audace, jalouſie, & barbarie atroce,
S'emparoient tour à tour de ce tigre féroce :
Enfin, vers aucun bien n'élevant ſes déſirs,
C'eſt dans le crime ſeul qu'il trouva ſes plaiſirs.
D'un voile de candeur ſa haine étoit couverte ;
Il flattoit JEAN, tandis qu'il méditoit ſa perte.
Il ſurprit ſon ſecret par de honteux détours ;
C'eſt lui qui le premier publia ſes amours,
Eſpérant jouir ſeul des tendreſſes de CÔME.
Mais un traître eſt toujours déteſté du grand homme.
Ce fut en exerçant l'emploi de délateur,
Qu'il mit dans tout leur jour ſa haine & ſa noirceur.
CÔME ayant puni JEAN de ſa coupable flamme,
Accabla GARCIAS de mépris & de blâme.
Il vit, quand de ſon cœur il ſonda les replis,
Qu'il étoit frere ingrat autant que mauvais fils.
Qu'il eut moins pour objet le deſſein de bien faire,
Que le plaiſir de voir accabler par ſon pere,
Celui qui devoit être un jour ſon Souverain.
Abel fut moins haï du barbare Caïn.

Sa rage contre JEAN ſe déchaîna ſans ceſſe.
Jaloux de ſes vertus & de ſon droit d'aîneſſe,
Plus il voit que le ſort l'éloigne de ce rang,
Plus ſon cœur s'effarouche & s'altere de ſang;
Et pour poſſéder ſeul la puiſſance ſuprême,
Il eût immolé tout, juſqu'à ſon pere même.
Le Duc, déſeſpéré de trouver dans ce fils
Des ſentimens honteux au ſang des MÉDICIS,
L'effraye en employant un langage ſévere.
Il veut par la terreur dompter ce caractere;
Il le fait appeler, & lui tient ce diſcours :

» VOUS m'avez le premier annoncé les amours
D'un frere qu'emportoit une fougueuſe ivreſſe :
J'ai puni par l'exil cet excès de foibleſſe;
Mais vous aviez promis de ne point publier
Ce ſecret que ſon cœur daigna vous confier.
Eſt-ce pour l'empêcher de tomber dans l'abîme,
Que vous êtes venu me déclarer ſon crime ?
Si ce fut ce motif qui vous le fit trahir,
Je dois vous eſtimer, & non pas vous haïr;
Mais n'eſt-ce pas plutôt la haine, la vengeance,

Et

Et l'eſpoir d'être un jour ſeul maître de Florence,
Qui vous firent tramer la ruine de JEAN «?
A ces mots, GARCIAS paroît morne & tremblant;
Il ne ſait que répondre, il ne peut rien réſoudre.
Ce diſcours le frappa plus que n'eût fait la foudre;
Mais le traître bien-tôt feint, gémit, ſe repent,
Il déteſte ſa haine & l'avoue en pleurant,
Se jette aux pieds du Duc, & lui demande grace.

IL n'eſt point de forfait qu'un vrai remords n'efface,
Dit CÔME, dont le cœur cherchoit à ſe flatter.
Que je ſerois heureux de ne point ſuſpecter
Ces larmes que vos yeux verſent en ma préſence!
Ah! faites que mon cœur conçoive l'eſpérance
Que la vertu ſur vous va montrer ſon pouvoir.
Qu'il eſt beau de rentrer au ſentier du devoir!

Malheur à ces Mortels dont l'ame eſt aſſervie
A cette ambition que rien ne raſſaſie !
Vouloir & rechercher ce qu'on peut obtenir,
C'eſt-là le but du Sage, il faut y parvenir.
Mais approuvons, mon fils, ce que le Ciel ordonne.
Les vrais honneurs ſont ceux que le mérite donne.
L'homme juſte croiroit outrager la vertu,
S'il poſſédoit un bien qui ne lui fût pas dû.
Indépendant du ſort, des rangs, du diadême,
Il eſt d'autant plus grand, qu'il doit tout à lui-même.
Au joug des paſſions n'être plus enchaîné,
C'eſt régner, GARCIAS, ſans être couronné.
La raiſon aux déſirs a tracé des limites;
Celui qui veut franchir les loix qu'elle a preſcrites,
Arrive rarement au terme de ſes vœux:
Il meurt preſque toujours coupable ou malheureux.
Ah ! que l'ambition ne ſoit pas votre guide !
Plus on la ſatisfait, plus elle rend avide:
Que mon exemple ici vous ſerve de leçon:
Je ne fus pas toujours exempt de ſon poiſon;
Je voulus être Roi: ſans trop d'orgueil peut-être,

CÔME, par ſes talens, pouvoit prétendre
à l'être.
Rien ne parut d'abord traverſer mes deſſeins;
Le zele des Toſcans, les vœux des Florentins,
L'appui toujours puiſſant du Pontiſe de
Rome,
Tout ſembloit préparer la Royauté de CÔME:
Le turbulent Philippe arrêta mes progrès;
Sa fureur m'attira mille ennemis ſecrets;
Il oſa de Céſar * m'enlever le ſuffrage.
Que fis-je? j'oppoſai ma conſtance à leur rage.
Ne pouvant empêcher ce qu'ordonnoit le ſort,
Avec ſa volonté la mienne fut d'accord;
Et je dis à mon cœur, lorſque j'en fus le
maître:
Ne ſoyons jamais Roi, mais méritons de
l'être.
Philippe s'applaudit de m'avoir abaiſſé,
Et mon dépit flatta ſon orgueil inſenſé.
De régner en grand Roi c'eſt en vain qu'il
ſe pique;
De Charle il n'eut jamais la vaſte politique:
Auſſi fourbe, moins ſouple, & plus audacieux,
Plus cruel, moins adroit, & moins victorieux,

* Maximilien, alors Empereur.

Il voulut en tyran régner ſur des eſclaves.
Il opprima le Belge, irrita les Bataves;
Il répandit le ſang de ſon fils ſans horreur.
Me préſerve le Ciel d'imiter ſa fureur!
Mais ſi j'avois en vous une cauſe plus juſte,
Si vous déshonoriez une famille auguſte
Par quelque trahiſon ou d'autres attentats;
Quoique pere.... ma main.... frémiſſez, GARCIAS!
J'aime un fils vertueux; coupable, je l'abhorre.
Vous eûtes ma tendreſſe, & vous l'avez encore;
Mais apprenez, malgré ſa faute & ma rigueur,
Que JEAN ſera toujours un fils cher à mon cœur.

CES avis paternels ne purent faire naître
L'amour de la vertu dans l'ame de ce traître.
Quand le Duc eut fini d'entretenir ſon fils,
Minerve ſur ſon front voyant les noirs ſoucis,
L'arrache à ſa triſteſſe, & réveille en ſon ame
Cet amour des talens dont le Héros s'enflamme.

Il ſort, vole à l'inſtant vers ces lieux de plaiſirs,
Où les Arts l'attendoient pour charmer ſes loiſirs.
Là ne s'éleve point un faſtueux portique ;
Tout eſt beau, tout eſt grand, ſans être magnifique.
On n'y voit point de Mars les étendards ſanglans ;
L'olivier offre aux yeux ſes rameaux verdoyans.
C'eſt là que l'on apprend à déteſter la guerre ;
A la charmer plutôt qu'à ravager la terre.
Il entre.... ; chaque objet enchante ſes regards ;
Son cœur s'ouvre à la joie en contemplant les Arts.
Pour leur perfection le Deſtin le fit naître ;
Il fut leur Protecteur, & mérita de l'être.
Combien de monumens ſouillés ou mutilés,
Par ſes ſoins dans ce Temple ont été raſſemblés!
Que de doctes Mortels exercent leur génie !
Que d'Ecrits retrouvés en Grece, en Auſonie,
A l'outrage des ans ſont arrachés par eux !
L'Ignorance frémit de leurs travaux heureux.
Ce monſtre, qui ſe plaît au milieu des ténebres,

A l'aſpect du Héros pouſſe des cris funebres ;
Il voudroit l'étouffer dans ſes bras meurtriers,
Pour ne plus voir renaître & fleurir les lauriers.
Cet Art qui fit briller Sophocle dans Athene,
Virgile aux bords du Tibre, & Racan ſur la Seine,
Voit revivre en ces lieux ſon antique ſplendeur ;
Le Taſſe en fait par-tout admirer la grandeur.
Celui qui ravit l'ame en charmant les oreilles,
Par qui Linus, Orphée, opéroient des merveilles,
Enfante des accords & des charmes nouveaux.
Ici la gloire marche à côté des travaux.
Oh ! combien de Zeuxis, combien de Praxiteles,
Y font revivre encor les Héros & les Belles !
La préſence du Duc redouble leurs efforts ;
Un ſeul de ſes regards échauffe leurs tranſports ;
Chaque Artiſte dans lui voit ſon ſoutien, ſon pere.
On l'aime, on le reſpecte, on s'attache à lui plaire.
Sa voix les encourage & les loue à propos.
Qu'il eſt doux d'obtenir l'éloge d'un Héros !

Quel ſublime tranſport s'empare alors des ames !
De là ces beaux écarts, & ces torrens de flammes
Qu'un méthodique eſprit s'efforce à décrier,
Mais qu'un grand homme admire & fait apprécier.
C'eſt dans ces lieux charmans où les Muſes s'empreſſent
De hâter les progrès des beaux Arts qui renaiſſent,
Que le Héros venoit occuper ſes loiſirs ;
La Gloire l'y ſuivoit ainſi que les Plaiſirs.

FALLOIT-IL que la Parque, injuſte, inexorable,
D'un Mortel auſſi grand fît un pere coupable !
Il naquit bienfaiſant, ſenſible, généreux,
Et devint, malgré lui, barbare & malheureux.

Fin du troiſieme Chant.

CHANT IV.

Deſcription des bords de l'Arno ; non loin eſt un bocage, où Eléonor, épouſe de Côme, jeune encore, venoit ſe déſennuyer du faſte de ſa grandeur. Eléonor faiſoit les délices de ſon époux : elle s'endort ſous un berceau de verdure ; l'Amour l'embellit de tous ſes charmes. Côme arrive, & la trouve endormie ; mais il voit couler ſes pleurs, il l'éveille. Un ſonge lui peignoit Jean ſon fils, victime d'un monſtre que Côme a poignardé. Il la conſole, & lui fait ſentir la néceſſité de l'exil de Jean, dont elle demandoit le rappel. Portrait du Grand-Maître la Valette.

PRÈS des champs où l'Arno roule ſon onde pure,
Où l'œil ne voit par-tout que fleurs & que verdure ;

Retraite du bonheur, ſemblable aux lieux charmans
Que cultiva jadis le pere des vivans;
Où le flambeau du jour vivifie & colore
Mille fruits humectés par les pleurs de l'aurore;
Où la terre ſe plaît, de ſa prodigue main,
D'offrir au Laboureur les tréſors de ſon ſein;
A la droite du fleuve, eſt un côteau fertile;
Le pampre le couronne, & l'olivier utile
Y prodigue ſes dons: on voit croître à l'entour
L'arbriſſeau que chérit la mere de l'Amour.
C'eſt du pied de ce mont qu'une onde vive & pure
S'écoule dans la plaine avec un doux murmure;
On cueille ſur ſes bords mille brillantes fleurs;
L'haleine du Zéphire anime leurs couleurs.
Là, les tendres agneaux, & les béliers ſuperbes,
Ne craignent point le ſuc des dangereuſes herbes;
Ils bondiſſent en paix ſur des gazons fleuris.
Tytire prend la flûte, & charme ſon Iris:
Comme il ſent bien l'amour, ſes chants ſavent le rendre;

Un baiſer eſt le prix des ſons qu'il fait entendre.
Leurs ſermens mutuels ſont durables & ſûrs ;
Ils ſuivent la Nature, & leurs plaiſirs ſont purs.
Dédaignant les préſens de l'aveugle Fortune,
Leur ame méconnoît la triſteſſe importune.
De crainte, de ſoucis, loin d'être dévorés,
Le bonheur ſuit toujours leurs déſirs modérés.
Chaque jour, le Soleil ſous les mers ſe replonge,
Sans qu'ils aient des remords, ou que l'ennui les ronge ;
Leur cœur eſt le ſéjour de la tranquillité,
Et leur front le portrait de la ſérénité.
Non loin de la prairie, on découvre un bocage,
Que l'aimable Printemps orne d'un vert feuillage :
Zéphire y tient ſa Cour ; les airs ſont embaumés
Par la roſe & l'œillet que Flore a parfumés.
C'eſt là que ſur l'ormeau la tendre tourterelle
Reçoit les doux baiſers de ſon époux fidele ;
Philomele, appelant l'objet de ſes déſirs,
Le trouve, aime, eſt heureuſe, & chante ſes plaiſirs ;

Echo répéte au loin ſon amoureux langage.
Pour le bonheur des ſens le Ciel fit ce bocage;
On s'y ſent attirer par le chant des oiſeaux,
Par le parfum des fleurs, par le criſtal des eaux.
On entre, & tout à coup la vue eſt enchantée,
L'odorat ſatisfait, & l'oreille flattée.
Le Plaiſir, nuit & jour, regne en ces lieux charmans;
On y reſpire un air ſalutaire aux Amans.
On y voit un berceau tapiſſé de verdure
Que l'Art n'orna jamais de ſa vaine parure.
Une vigne, étendant ſes flexibles rameaux,
Y joint ſon verd feuillage aux branches des ormeaux;
Enſemble entrelacés, ils forment un ombrage
Où l'ardeur du ſoleil ne trouve aucun paſſage.
La Nature a meublé ce champêtre ſéjour
De deux bancs de gazon, où croiſſent tout autour
Le muguet, le jaſmin, la tendre violette.
C'eſt là qu'Eléonor choiſiſſoit ſa retraite,
Lorſque ſon cœur, trop plein du faſte de ſa Cour,
Se fermoit aux grandeurs, pour s'ouvrir à l'amour.

Quoiqu'elle

Quoiqu'elle eût pluſieurs fils, doux fruit de ſa tendreſſe,
Son front brilloit encor des fleurs de la jeuneſſe:
Rien n'avoit altéré l'éclat de ſes appas;
L'Amour & ſon cortege accompagnoient ſes pas.
Telle on voyoit alors, dans une Cour illuſtre,
La célebre POITIERS, à ſon ſeptieme luſtre,
Effacer les attraits des plus jeunes Beautés,
Et maîtriſer des Rois par ſes charmes domptés.
ELÉONOR, brûlant d'un feu plus légitime,
Des ſiecles à venir mérita mieux l'eſtime:
Elle éclaira l'Hymen du flambeau de l'Honneur;
Nul autre qu'un époux ne poſſéda ſon cœur.
CÔME, qui connoiſſoit la candeur de ſon ame,
Mettoit tout ſon bonheur à répondre à ſa flamme.
Que l'époux ſent le prix de la félicité,
Quand l'épouſe aux vertus ajoute la beauté!
Alors un amour pur maîtriſe tout ſon être;
Tout lui fait adorer celle qui le fit naître:
Elle eſt l'unique objet de ſes tendres déſirs,

Et ſes jours ſont tiſſus par la main des Plaiſirs.
Sans ſuite, la Ducheſſe entra dans le bocage;
Le berceau la reçut ſous ſon épais feuillage.
Aſſiſe mollement ſur un tapis de fleurs,
Ses yeux du doux ſommeil éprouvoient les faveurs.
L'Amour, qui l'obſervoit, la voyant immobile,
Sort du milieu d'un myrte & vole en cet aſile;
Il ſavoit que le Duc s'y rendroit à ſon tour.
Et quels ſont les ſecrets inconnus à l'Amour!
Il baiſe ſes beaux yeux, la flatte, l'examine,
Verſe les doux ſouris ſur ſa bouche divine;
Il anime ſon teint des plus vives couleurs,
Orne ſes blonds cheveux de parfums & de fleurs.
Promenant ſur ſon ſein une main ingénue,
Il l'enflamme, & fait voir ſa gorge demi-nue.
Le voile détaché flotte au gré des Zéphyrs;
Sous ſes plis ondoyans voltigent les Plaiſirs.
L'Amour, alors ſurpris de la trouver ſi belle,
Croit admirer ſa mere, au lieu d'une Mortelle.
CÔME arrive, & la voit dans les bras du ſommeil;
En ſilence, il attend l'inſtant de ſon réveil.

Il contemple à loisir sa beauté qui l'enflamme.
» Songes affreux, dit-il, respectez sa belle
ame,
N'offrez point à ses sens de fantôme
imposteur ;
Que son sommeil soit pur, ainsi que l'est
son cœur !
Chere épouse, je veux, tandis que tu
sommeilles,
Cueillir mille baisers sur tes levres vermeilles ;
Oui, l'Hymen me donna ce droit sur ta
beauté.
O que je suis heureux ! momens de volupté !
Quels feux font naître en moi tes charmes
que j'adore !
Que l'Amour est puissant quand la Vertu
l'honore !
Mon cœur plus que jamais s'applaudit de
son choix ;
Je crois aimer encor pour la premiere fois.
Mais, que vois-je ? tout change.... elle verse
des larmes !
O funeste réveil, que tu flétris de charmes !
J'ai senti frissonner & palpiter son sein !
Les soucis ont terni les roses de son teint !
D'où vient cette pâleur, & quel sombre nuage

Funeſte à tes appas, obſcurcit ton viſage ?
Chere épouſe « ! » Ah ! Seigneur, laiſſez couler mes pleurs,
Dit-elle, j'entrevois le plus grand des malheurs.
Je goûtois les douceurs d'un ſommeil agréable ;
Je vous ai vu d'abord, auſſi tendre qu'aimable,
Toujours plus occupé du ſoin de mon bonheur,
Des Lettres & des Arts, heureux Reſtaurateur,
Ami des plus grands Rois, reſpecté dans Florence,
Faiſant régner les mœurs, réprimant la licence,
Uniſſant votre ſang à celui des Céſars,
Et de l'Europe entiere attirant les regards :
Mais le charme a ceſſé ; ſoudain de la pouſſiere
Un monſtre s'élevant, a frappé ma paupiere.
La Vengeance & la Mort marchoient à ſes côtés,
D'affreux poignards armoient ſes bras enſanglantés ;
Il a vu mon fils JEAN, & l'a pris pour victime.

Vous même en ce moment, indigné de son crime,
Vous vous êtes jeté sur ce monstre inhumain;
Et son sang odieux a souillé votre main.
Jugez de ma douleur à cet objet funeste ! «

» CESSE de t'alarmer, Beauté pure & céleste !
La source de tes maux est l'exil de ton fils :
La crainte de le perdre, occupant tes esprits,
Te l'a fait voir couvert de sang & de poussiere,
Expirant sous les coups d'une main meurtriere ;
Mais ce fils est encor l'objet de tous mes vœux.
Je sais que tu blâmas mes ordres rigoureux ;
Quand les vents l'emportoient loin des mers de Toscane,
Vers cette isle fatale à la secte Ottomane :
Tu m'implorais en vain, tu pleuras, tu gémis ;
Je t'ôtois à toi-même en t'enlevant ton fils.
O combien ta douleur honora ta tendresse !
Mais je ne devois point imiter ta foiblesse.
Il falloit réprimer des excès dangereux,
Et je ne l'exilai que pour le rendre heureux.

Loin d'attendre de lui le reproche ou le blâme,
Un jour il me louera d'avoir puni ſa flamme.
De leurs vaines erreurs les enfans détrompés,
Baiſent ſouvent la main dont ils furent frappés.
La jeuneſſe, chez eux, eſt l'inſtant du délire;
Mais lorſque la raiſon les tient ſous ſon empire,
L'honneur reprend ſes droits, l'ivreſſe n'agit plus.
Les fautes quelquefois ſont meres des vertus.
Attendons que mon fils ait expié la ſienne:
Qu'elle ſoit à jamais un frein qui le retienne «!
» Ah! preſſe ſon retour, dit-elle avec tranſport;
Mon œil ne le voit plus, & mon cœur le croit mort!
Sa préſence peut ſeule adoucir ma miſere;
Termine ſon exil, ſi ma flamme t'eſt chere:
Hâte-toi de l'offrir à mes empreſſemens,
Et rends-moi la douceur de ſes embraſſemens.
Puis-je ne pas gémir de ſon dur eſclavage?
Je ſuis mere, & ce fils eſt ta vivante image.
Hélas! combien de fois il m'a rendu plus doux
Nos nœuds, ces nœuds ſacrés qui t'ont fait mon époux.

Je l'aime dans toi-même, & dans lui je t'adore:
C'eſt autant la douleur que l'amour qui t'implore ;
Ecoute ma priere & laiſſe-toi fléchir «.
CÔME, à ces mots, ſoupire & ſe ſent attendrir ;
Il ne peut réſiſter au pouvoir de ſes charmes ;
Malgré lui de ſes yeux on voit couler des larmes.
Mais, reprenant bientôt toute ſa fermeté,
Il réſout d'accomplir ſon deſſein projeté ;
Et forcé de déplaire à la Beauté qu'il aime,
Un refus annonça ſa volonté ſuprême.

DANS cette iſle où ſon fils ſe trouvoit retenu ;
Retraite des Héros, ſéjour de la Vertu,
Un Guerrier immortel, trop peu vanté peut-être,
LA VALETTE occupoit le trône de Grand-Maître.
Redoutable ennemi de l'Empire Ottoman,
Sa valeur abaiſſa l'orgueil de Soliman.
Grand par ſa piété, comme par ſon courage,
On admiroit dans lui le Héros & le Sage ;
Humble dans ſes ſuccès, ferme dans ſes revers,
Et digne de venger le Dieu de l'Univers.

A vanter ſes exploits ſi ma Muſe s'empreſſe ;
Je le puis aujourd'hui ſans crainte & ſans baſſeſſe ;
Sa vertu ſeule en moi fait naître ce tranſport :
L'encens n'eſt plus ſuſpect quand le Héros eſt mort.
CÔME, qui connoiſſoit ſa valeur & ſon zele,
Lui voua de tout temps une amitié fidelle.
Il ſavoit que ſon fils, témoin de ſes travaux,
Trouveroit dans lui ſeul l'école des Héros ;
Qu'il feroit ſous ſes yeux la noble expérience
De ces vertus qu'inſpire une haute naiſſance ;
Ce fut un des motifs de ſa ſévérité.
Le cœur d'ELÉONOR paroît moins agité,
En pénétrant enfin la cauſe ſalutaire
Qui rendoit de ſon fils l'exil plus néceſſaire.
Elle attend que le temps termine ſes douleurs ;
Et CÔME ſe prépare à lui ſemer de fleurs
Ces jours, ces triſtes jours que ſon ame inquiete
Doit paſſer ſans revoir un fils qu'elle regrette.

Fin du quatrieme Chant.

CHANT V.

Herzilie, entraînée par ſon amour, abandonne ſa mere, & vole vers ſon Amant : elle traverſe les Alpes ; peinture de ces montagnes. Herzilie arrive à Gene, elle y eſt reçue par Aximane, fille du Doge ; elle lui raconte ſes malheurs. Aximane, qui avoit brûlé de feux inutiles pour Jean, trouve ſa Rivale dans la perſonne d'Herzilie ; elle frémit, & ſe dérobe à ſa vue.

L'HIVER d'âpres frimats couronnoit les montagnes,
Les fougueux Aquilons ravageoient nos campagnes,
Les fleuves, les torrens, retenus dans les fers,
Ne rouloient plus leurs flots au ſein des vaſtes mers :
Le Soleil abrégeoit le cours de ſa carriere ;
Tout peignoit la douleur dans la Nature entiere ;

Quand à l'aſpect des feux qui précedent le jour,
Conduite ſeulement par le fatal Amour,
Sans trembler d'accomplir un projet téméraire,
L'Amante abandonna ſa Patrie & ſa mere;
Elle ſe déroba par des ſentiers obſcurs.
De Nice cependant voyant encor les murs,
De chagrins, de remords ſon ame eſt agitée;
La Nature arrêta ſa marche trop hâtée.
Ce qu'inſpire une mere aux cœurs nés vertueux,
Fut reſſenti par elle en ces momens affreux.
Ingrate envers l'auteur de ſa triſte naiſſance,
Elle pleuroit déjà ſa fatale imprudence;
Mais l'image de JEAN, ſur ſon cœur incertain,
Exerça ſon empire, & triompha ſoudain.
Dans ce cruel combat, trop funeſte à ſa gloire,
L'Amour fut plus puiſſant, il obtint la victoire.
Quels regrets ont ſuivi ces coupables tranſports!
L'Amour mene aux forfaits, les forfaits aux remords.
Pour voler vers l'objet de ſa tendreſſe extrême,

Elle vouloit partir du port de Nice même,
Et confier aux flots sa fuite & son destin.
La peur d'être surprise arrêta ce dessein.
Tremblante, fugitive, hors des routes tracées,
Gravissant des rochers les cimes hérissées,
Dans des gouffres ses yeux erroient épouvantés.
La frayeur égaroit ses pas précipités.
Les glaçons, dont les monts enveloppoient leurs têtes,
Ebranlés, soulevés par l'effort des tempêtes,
Roulant leur masse énorme avec un bruit affreux,
Menaçoient d'entraîner HERZILIE avec eux.
Les antres souterrains de ces tristes rivages,
Retentissant des cris de leurs hôtes sauvages,
Faisoient frémir la terre en ces vastes déserts.
L'Amante croyoit voir la fin de l'Univers.
Sur des cailloux aigus, sur des ronces piquantes
Ses pieds meurtris laissoient leurs empreintes sanglantes.
De tous les maux qu'Amour fait souffrir aux Mortels,
L'infortunée, hélas! sentoit les plus cruels,

La faim la conduisit dans une grotte obscure;
Où, fuyant des hivers les rigueurs & l'injure,
Des rustiques Mortels enfermoient leurs troupeaux,
Attendant que le Ciel offrît des jours plus beaux.
Au milieu de la nuit, chancelante, craintive,
Vers l'antre avec effroi portant sa voix plaintive,
Des Pâtres à l'instant sortent épouvantés.
Par des brigands cruels croyant être insultés,
Ils s'arment pour punir leur audace insolente.
Qu'elle fut leur surprise à l'aspect de l'Amante!
Jamais rien de si beau ne s'offrit à leurs yeux.
D'un pas timide & lent elle avance vers eux;
La plainte & les soupirs deviennent son partage.
Elle tombe à leurs pieds, & leur tient ce langage:
» O vous, qu'un Dieu sensible aux maux des malheureux,
Présente à mes regards dans ces bois ténébreux,
Par pitié soulagez une femme égarée,
Par la faim, par la soif, tour à tour dévorée!

Mon

Mon ſang, dans ſes canaux coulant avec lenteur,
A mes membres tremblans tranſmet la peſanteur ;
Mon cœur glacé d'effroi cede à la défaillance ;
De grace, que vos ſoins me rendent l'exiſtence « !
A peine entendent-ils ſes lamentables cris,
Que la pitié s'éveille en leurs cœurs attendris.
Leurs bienfaiſantes mains ſoulevent cette Amante,
Au ſein de leur caverne ils l'emportent mourante.
Déjà l'air de ce lieu, qui paſſe dans ſon cœur,
La rappelle à la vie & calme ſa douleur :
Dés légumes, des fruits, préſens de la Nature,
Dont ces Humains faiſoient leur ſeule nourriture,
Sont pour ſa ſubſiſtance apprêtés à l'inſtant.
» Mangez, lui diſoient-ils d'un air compatiſſant,
Nous ne connoiſſons point quelle eſt votre Patrie,
Votre nom, ni le rang où vous fûtes nourrie ;
De ces détails trop vains nous ſommes peu jaloux ;

Vous êtes malheureuſe, & c'eſt aſſez pour nous :
Nous n'exigeons de vous point de reconnoiſſance,
Le bienfait avec lui porte ſa récompenſe «.

O nobles ſentimens de généroſité !
On a vu plus ſouvent briller l'humanité
A côté du Berger, dans des antres ruſtiques,
Qu'à la ſuite des Rois, ſous des toits magnifiques.
Malheureux le Mortel dont l'or fait le bonheur !
L'intérêt eſt ſon Dieu, le faſte ſa grandeur.
Nous naiſſons tous égaux, inſenſés que nous ſommes !
La vertu ſeule a droit de diſtinguer les hommes !
Monarque ou Citoyen, Eſclave ou Conquérant,
C'eſt au plus vertueux qu'on doit le nom de Grand.

LA lumiere & la nuit, dans une paix profonde,
Marchoient d'un pas égal ſur le globe du Monde ;

On goûtoit les faveurs de ce temps ſouhaité,
Ennemi des frimats & des feux de l'été;
Lorſque loin des Bergers qui l'avoient ſecourue,
Senſible à leur vertu, de leurs bienfaits pourvue,
HERZILIE affronta de plus cruels dangers,
Pour rejoindre un Amant ſous des cieux étrangers.
Errante au gré des temps, ſans ſecours, ſans Patrie,
A travers les forêts des monts de Ligurie,
Sous ces pins éternels, dont les troncs orgueilleux
Du centre de la terre aboutiſſent aux cieux,
La Mort, que devançoit ou la foudre ou l'orage,
Sur elle à chaque inſtant ſembloit fondre avec rage.
Après trois mois d'ennuis, de périls, de haſards,
Elle apperçut enfin ces ſuperbes rempatts,
Où jadis DORIA, jaloux d'un nom illuſtre,
Rendit à la nobleſſe & ſes droits & ſon luſtre;
Où l'opulent Génois, au faîte du bonheur,
Sur le marbre & l'airain étale ſa grandeur.

Amateur des Beaux-Arts, dans cette ville immenſe
JEAN avoit autrefois fixé ſa réſidence.
Dans le palais du Doge il fut conduit un jour;
AXIMANE le vit, elle connut l'amour.
Du Sénateur puiſſant c'étoit la fille unique;
Ses vertus, ſes tréſors, ſon origine antique,
Ses beaux yeux, dont tout autre eût ſenti tout le prix,
Rien d'elle enfin ne put attirer MÉDICIS.
Vainement ſur lui ſeul ſes regards s'arrêterent;
Il repouſſa les traits que ſes yeux lui lancerent.
De plus tendres liens le tenoient enchaîné,
A la ſeule HERZILIE il étoit deſtiné.
De ſa fierté cruelle AXIMANE offenſée,
La vengeance auſſi-tôt occupa ſa penſée.
La haine qu'inſpira le mépris des attraits,
Dans ſon cœur ulcéré ne s'éteignit jamais;
Et le Sort, ſecondant ſa colere fatale,
A ſes coups ſe hâta de livrer ſa Rivale,
Qui, le regard tremblant & l'air humilié,
Portant dans tous les cœurs le cri de la pitié,
Exempte de forfait, comme de défiance,
De ſa fiere ennemie implora l'aſſiſtance.

AXIMANE lui parle, & ſon cœur généreux
Lui rend tous les ſecours qu'on doit aux malheureux.
Ses timides regards, ſa candeur, ſon langage,
Les traits de la Vertu gravés ſur ſon viſage,
L'éclat de ſes appas, de ſes pleurs reſpectés,
Tout enfin d'AXIMANE attira les bontés.

» PAR quel ſort, lui dit elle, aimable infortunée,
Aux mépris, à l'opprobre êtes-vous condamnée ?
Si mes preſſentimens ſont des oracles ſûrs,
Vous ne devez pas l'être à des parens obſcurs.
La pauvreté dans vous me paroît étrangere ;
Vous n'avez pas toujours vécu dans la miſere.
Faut-il que tant d'attraits de vos larmes noyés,
Au ſein de la douleur languiſſent oubliés ?
Mais d'où naît cet état de trouble & de contrainte ?
O Ciel ! ſur votre front la rougeur eſt empreinte !
A ce nom de parens, vos larmes, vos ſanglots....
Parlez, ne craignez pas de m'annoncer des maux.

Du ſort des malheureux je veux être informée,
Mon oreille à leurs cris ne fut jamais fermée ».

» C'EST aux cœurs bienfaiſans, nés pour l'humanité,
Qu'il eſt doux d'annoncer ſa triſte adverſité,
Répondit HERZILIE. A ce titre, Madame,
Apprenez des malheurs dont frémira votre ame,
Que ma bouche jamais n'eût pu vous raconter,
Si la Mort dans mes vœux eût daigné m'écouter.
Pour agraver mes maux, ce monſtre inexorable
Reſpecta de mes jours la durée exécrable.
Le temps de mon enfance avoit fini ſon cours,
Je marchois à grands pas vers l'âge des beaux jours,
Quand les yeux d'un Mortel, auſſi tendre qu'aimable,
Allumerent des feux dans mon ame coupable.
Pour repouſſer l'Amour je combattis en vain;
Je fixai mon Amant, il triompha ſoudain.
Triomphe criminel! par nos loix oppoſées,
Nous vîmes à l'inſtant nos flammes traverſées.

O Dieu de mon Amant, que n'étiez-vous
le mien !
Que n'ai-je pu ſans crime adorer un Chrétien ?
Le Judaïſme fut le culte de mes peres,
Mon enfance adopta leurs maximes auſteres ;
Et malgré les tranſports dont il fut combattu,
Mon cœur, rempli de Dieu, conſerva ſa vertu.
J'eſpérois que ce Dieu, tendre pere des
hommes,
Dont l'amour ici-bas nous fait ce que nous
ſommes,
Rameneroit un jour, ſous une même loi,
Ou moi vers mon Amant, ou mon Amant
vers moi.
Mais à notre bonheur un démon trop con-
traire,
Détruiſit nos liens en perçant le myſtere ;
Et le pere inhumain de l'objet de mes vœux
N'écouta que ſa rage au récit de nos feux.
Il exila ſon fils.... O jour tiſſu d'alarmes,
Que ton ſoleil affreux a vu couler de larmes !
Ah ! le même moment qui me mit au berceau,
Auroit dû m'engloutir dans la nuit du
tombeau !
Pour retrouver l'Amant dont j'étois adorée,
De déſerts en déſerts j'errai déſeſpérée ;

Des plus ſombres forêts j'ai pénétré l'horreur;
Les rochers frémiſſoient aux cris de ma douleur;
De mes pieds tout ſanglans les veines entr'ouvertes
Ont tracé des ſentiers dans ces plaines déſertes;
Dans l'ombre de la nuit, mes lugubres accens
Me rendoient des échos encor plus effrayans.
Mon guide étoit la mort, la terreur mon partage,
Le fiel ma nourriture, & les pleurs mon breuvage.
C'eſt pour livrer mon ame aux remords éternels,
Que le Ciel m'arrachoit à des périls réels.
Sa vengeance, à ſon gré, ſur moi s'eſt étendue;
Je n'en murmure point, elle m'étoit bien due;
Le plus noir des forfaits doit la juſtifier;
Il n'eſt point de tourment qui le puiſſe expier.
Mes yeux avoient pleuré le trépas de mon pere;
Je trouvois mon bonheur dans l'amour d'une mere,

Lorſqu'infectée, hélas! du plus mortel poiſon,
J'oubliai le devoir & perdis la raiſon.
La fureur par l'Amour fut tranſmiſe en mon ame;
J'oſai, ſans friſſonner, le croiriez-vous, Madame?
O honte! ah! fille indigne.... ô tranſports criminels!
Arracher ma jeuneſſe aux regards maternels!
Mere, dont mes forfaits ont trahi l'eſpérance,
Toi, qui dans les vertus as nourri mon enfance,
Attendois-tu de moi cet outrage ſanglant?
J'ai porté le poignard dans ton cœur frémiſſant.
Fleuves, torrens de feux, abîmes redoutables,
Foudres qu'un Ciel vengeur lance ſur les coupables,
Glaives affreux ſous qui coule un ſang criminel,
Atteſtez par ma mort mon repentir réel!
Je dois ceſſer de vivre après un ſi grand crime.
Que votre main, Madame, égorge la victime!
Si le Dieu que je ſers ne retenoit mon bras,
Je n'aurois pas beſoin d'implorer le trépas.

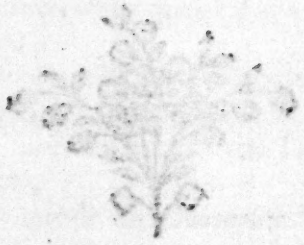
Les larmes que répand ma mere désolée,
Couleroient dans le sang de sa fille immolée «.

C'EST ainsi qu'HERZILIE exprimoit sa douleur,
Son ame, du remords passoit à la fureur.
» Arrêtez, c'en est trop, dit alors AXIMANE,
Vos accès sont affreux, la raison les condamne.
Il est un terme à tout, aux vertus, aux forfaits;
Par d'autres sentimens prouvez-moi vos regrets.
Un vrai remords suffit; quand l'ame en est atteinte,
Du crime, quel qu'il soit, il efface l'empreinte.
Puissiez-vous près de moi, dans la tranquillité,
Perdre le souvenir de votre adversité!
Vos yeux pourront revoir une mere adorée,
Et votre faute encor peut être réparée «.

APRÈS avoir calmé l'excès de son tourment,
Elle voulut savoir le nom de son Amant.

Mais lorſqu'elle eut appris d'HERZILIE elle-même
Que JEAN étoit l'objet de ſa tendreſſe extrême,
Elle frémit d'horreur à ce funeſte nom;
La honte, la fureur, parurent ſur ſon front.
Pour cacher ſes tranſports, tremblante, confondue,
Soudain de ſa Rivale elle évita la vue.

Fin du cinquieme Chant.



CHANT

CHANT VI.

Description du Palais de la Vengeance. Discours que cette infernale Divinité tient à la Jalousie, à la Mort & à l'Amour. Elle s'empare d'Aximane. Herzilie, dévorée de remords d'avoir quitté sa mere, veut revoler vers elle ; elle apprend que le désespoir a terminé ses jours : Herzilie croit voir son cadavre sanglant ; elle veut se donner la mort. Aximane arrête son bras, feint de la plaindre, & lui prépare une mort plus affreuse.

DANS un antre voisin du séjour des ténebres,
Au delà d'un portique où des cyprès funebres
Couvrent un vieux Palais de leurs sombres rameaux,
Est un trône sanglant placé sur des tombeaux ;

Là, fiere d'exercer ſes droits & ſa puiſſance,
En Souveraine altiere habite la Vengeance.
Le déſeſpoir, la rage, animent ſes regards ;
Au milieu des poiſons, des flambeaux, des poignards,
Des monſtrueux ſerpens dont elle eſt entourée,
Elle dicte ſes loix à ſa Cour abhorrée.
Sous un aſpect ſiniſtre on voit deux Déités,
Non moins farouches qu'elle errer à ſes côtés;
Monſtres qu'à ſes forfaits la barbare aſſocie ;
L'une eſt l'affreuſe Mort, l'autre la Jalouſie.
Par le crime attiré dans cet obſcur ſéjour,
Loin des bois d'Idalie étoit venu l'Amour.
La Vengeance, envers lui prodigue de careſſes,
L'accabloit dans ſes bras de ſes feintes tendreſſes.
A ces tyrans cruels, miniſtres de ſes loix,
Cet horrible diſcours fut dicté par ſa voix.

» C'EST aſſez obſerver la paix & le ſilence,
On jouit trop long-temps d'un repos qui m'offenſe ;
Arrêtons-en le cours ; qu'aujourd'hui nos fureurs
Rempliſſent l'Univers de carnage & d'horreurs !

Si jadis aux tourmens, à la rage livrée,
Didon ſur un bûcher mourut déſeſpérée,
Nos mains, vous le ſavez, ſur un autel affreux,
Autour de la victime allumerent les feux.
Si l'Amante d'Antoine, au gré de ſa furie,
D'Octave, par ſa mort, trompa la perfidie,
Nous avons alaité de notre propre ſang
L'inſecte qui porta le trépas dans ſon flanc.
La Terre eſt le Théatre, où, chargés de leurs crimes,
Les Mortels tour à tour expirent nos victimes.
C'eſt-là qu'à la lueur de nos ſombres flambeaux,
Nos yeux avec plaiſir découvrent des tombeaux,
Des trônes renverſés, des villes foudroyées,
Dans les pleurs, dans le ſang des Provinces noyées,
Des Monarques tremblans aux pieds de leurs Vainqueurs,
Ou préſentant la tête aux glaives deſtructeurs.
Combien de fois par nous la Nature outragée,
Dans l'opprobre & le deuil pleura-t-elle plongée !

C'eſt par nous qu'elle a vu des enfans inhu-
mains,
Du ſang dont ils ſortoient rougir leurs
propres mains ;
Des époux égorger leurs épouſes tremblantes,
Aux yeux épouvantés de leurs filles ſan-
glantes ;
Des infames bourreaux, de carnage altérés ;
Ouvrir l'auguſte flanc des Pontifes ſacrés.
Pourſuivons nos projets : nos fureurs una-
nimes
Enchaîneront bientôt AXIMANE à nos
crimes.
Du venin de la Haine il faut noircir ſon
cœur ;
Il faut que notre haleine infecte ſa candeur ;
Que de ce ſouffle impur ſon ame empoi-
ſonnée,
Rejette les vertus dont elle fut ornée.
Gênes eſt ſon ſéjour ; nous devons y voler ;
C'eſt là que nos forfaits doivent nous ſi-
gnaler.
Elle dit : à l'inſtant ſes compagnes fatales
De la caverne ouvrant les portes infernales,
La placent ſur un char que des dragons ailés
Emportent avec bruit, par ſon ordre attelés.

Le Ciel, à leur aſpect, treſſaillit ſur ſes voûtes;
Les Aſtres effrayés s'égarent dans leurs routes;
La foudre qui les ſuit éclate dans les airs,
Et leur marche rapide ébranle l'Univers.

CEPENDANT aux regrets l'Amante abandonnée,
Tout lui repréſentoit ſa mere conſternée,
Fatigant de ſes cris le Ciel qu'elle imploroit,
Et préférant la mort au jour qu'elle abhorroit,
Pour expier ſon crime & finir ſa miſere,
Elle vouloit voler vers cette tendre mere,
Armer ſon bras vengeur du glaive du trépas,
Lui préſenter ſa tête, & mourir dans ſes bras,
Mais ſon ame, aux chagrins, aux terreurs réſervée,
Au terme des tourmens n'étoit pas arrivée;
A tant de maux ſoufferts il manquoit le plus grand.
En vain ſe livra-t-elle au remords dévorant;
Le Ciel voulut punir une fille coupable.
Elle apprit.... quelle horreur! nouvelle épouvantable!
Que ſa mere en fureur avoit tranché ſes jours,
Lorſqu'elle fut ſa fuite & ſes lâches amours.

Comme, au bruit du tonnerre, une brebis tremblante,
Qu'éloigna du Paſteur une marche trop lente,
Fait pour le retrouver un inutile effort,
Erre, tombe, ſoupire, & n'attend que la mort :
Telle parut l'Amante à ce récit terrible ;
L'excès de la douleur la rendit inſenſible.
La chaleur s'exhalant de ſon cœur oppreſſé,
Son ſang ne coula plus par la frayeur glacé.
Le flambeau de ſes jours étinceloit à peine,
Et ſes ſens engourdis par ſa terreur ſoudaine,
La livrent au ſommeil. Au milieu de la nuit,
Un fantôme cruel l'obſede & la pourſuit ;
Les manes irrités de ſa mere immolée
Frappent de leurs clameurs ſon oreille troublée.
Elle ſe leve.... fuit.... ſon œil épouvanté
Tremble de rencontrer ce corps enſanglanté ;
Mais le Spectre en courroux, à travers les ténebres,
Profere ſur ſes pas ces paroles funebres :
» Fille barbare, arrête !... il faut qu'avec terreur
Tu regardes un ſang qu'a verſé ta fureur,

Dont mon ame jamais n'eût dû former ton être,
Et que j'ai répandu parce qu'il te fit naître «.
Cette ombre menaçante, après des cris affreux,
Se replonge avec rage au séjour ténébreux.
HERZILIE, à ce bruit, plaintive & désolée,
Déchire les tissus dont elle étoit voilée;
Son désespoir accuse & la terre & les cieux;
Ses pleurs mêlés de sang inondent ses beaux yeux;
Son sein, frappé, meurtri par ses mains frémissantes,
Offre un spectacle horrible aux Graces gémissantes.
Elle cherche un poignard pour abréger le cours
Des maux où sont livrés ses lamentables jours:
Mais AXIMANE vient; la Vengeance cruelle
Exerçoit pleinement son empire sur elle.
S'abreuvant à longs traits de son fatal poison,
La fureur dans son ame étouffoit la raison;
Elle sentoit l'excès de ce plaisir funeste
Que tout Tyran, bravant la colere céleste,
Éprouve en immolant, au gré de sa fureur,
Un Rival dont la gloire excitoit sa terreur.

Elle aborde HERZILIE. » Arrêtez, inhumaine,
Lui dit cette perfide en déguisant sa haine
(Car il falloit, pour mieux remplir ses noirs desseins,
Que ce trépas devînt l'ouvrage de ses mains),
Pourquoi, faisant au Ciel une nouvelle offense,
Vouloir anéantir sa fatale existence ?
Pensez-vous, en suivant ce transport criminel,
Paroître moins coupable aux yeux de l'Eternel ?
Non, le sang répandu d'une fille égorgée
Ne venge point la mort de sa mere outragée:
Le souffle de la vie est un dépôt sacré
Que tout Mortel reçoit de l'Etre révéré ;
Mais lui seul en dispose, & nous devons attendre
Que son bras tout-puissant daigne nous le reprendre.
Loin de les terminer, prolongez vos regrets ;
C'est en vivant qu'on peut expier ses forfaits.
Quand un cœur, de remords est devenu victime,
Il trouve dans ses jours le châtiment du crime «.

Admirable discours ! faut-il que les Vertus
Dans celle qui le tient n'habitent déjà plus ?
Impitoyable Amour ! détestable Vengeance !
Toi, qui de ces Tyrans cimentes la puissance,
Jalousie effrénée ! avec quel art trompeur,
D'une aimable Mortelle as-tu séduit le cœur ?
Celle qu'en ses bontés la Divinité même
Sembloit avoir orné de sa candeur suprême,
En qui brilloient les mœurs, la foi, l'humanité,
S'abreuve du venin de ton souffle empesté,
Et des cœurs corrompus adoptant les maximes,
Etale des vertus en méditant des crimes.
Ainsi lorsqu'un torrent, des rochers de l'Athos,
Vers les champs de Pella précipite ses flots,
La fange & le limon qu'il traîne dans sa course,
Des ruisseaux qu'il rencontre empoisonnent la source.
Axiмane ose même affecter des douleurs ;
De ses perfides yeux on voit couler des pleurs,
Tandis qu'abandonnée à sa haine fatale,
Elle ne pense plus qu'à perdre sa Rivale,

Ses femmes qu'elle appelle, inſtruites à ſa voix,
Se rangent autour d'elle & reçoivent ſes loix.
Elle veut qu'HERZILIE, avec ſoin conſervée,
Par leurs yeux vigilans ſoit ſans ceſſe obſervée;
Que ſi le déſeſpoir ſe réveille en ſon cœur,
Le ſecours de leurs bras arrête ſa fureur.
Elle la quitte, & ſort toujours plus implacable.
Un Nocher qui ſervoit ſa rage déteſtable
(Mépriſable mortel dont le cœur corrompu
Aux forfaits des Puiſſans étoit toujours vendu),
Lui dit que ſon vaiſſeau, ſans craindre le naufrage,
Leve l'ancre & s'apprête à quitter le rivage;
Que Neptune & les vents ſecondent ſon courroux;
Qu'il eſt temps de livrer la victime à ſes coups.

« Vos ſecours me ſont chers, repartit AXIMANE,
Il eſt vrai, la Vertu dans mon cœur les condamne;
Mais elle veut en vain détourner mes projets,
La rage la ſurmonte, & m'entraîne aux forfaits.

Je ne ſais quel Démon, dans mon ame éperdue,
Excite les tranſports dont je la ſens émue ;
Pour la premiere fois ardente à me venger,
Dans le ſang innocent je cherche à me plonger.
MÉDICIS, que l'on vit jadis briller dans Gênes,
Et que j'y vis auſſi pour augmenter mes peines,
Brûle pour HERZILIE, elle fait ſon eſpoir ;
L'ingrat de mes regards mépriſa le pouvoir :
L'objet de ſon amour ſe trouve en ma puiſſance,
C'eſt ſur lui que je dois exercer ma vengeance :
Il faut qu'un glaive ſûr & conduit par ton bras,
Livre cette Rivale aux horreurs du trépas.
A ce fier MÉDICIS, qu'un long exil tourmente,
Tu remettras, au nom d'HERZILIE expirante,
Cet Ecrit qui contient ſa mort & ſon malheur.
Il apprendra par-là, que, livrée à l'erreur,

Ses femmes qu'elle appelle, inſtruites à ſa voix,
Se rangent autour d'elle & reçoivent ſes loix.
Elle veut qu'HERZILIE, avec ſoin conſervée,
Par leurs yeux vigilans ſoit ſans ceſſe obſervée;
Que ſi le déſeſpoir ſe réveille en ſon cœur,
Le ſecours de leurs bras arrête ſa fureur.
Elle la quitte, & ſort toujours plus implacable.
Un Nocher qui ſervoit ſa rage déteſtable
(Mépriſable mortel dont le cœur corrompu
Aux forfaits des Puiſſans étoit toujours vendu),
Lui dit que ſon vaiſſeau, ſans craindre le naufrage,
Leve l'ancre & s'apprête à quitter le rivage;
Que Neptune & les vents ſecondent ſon courroux;
Qu'il eſt temps de livrer la victime à ſes coups.

» Vos ſecours me ſont chers, repartit AXIMANE,
Il eſt vrai, la Vertu dans mon cœur les condamne;
Mais elle veut en vain détourner mes projets,
La rage la ſurmonte, & m'entraîne aux forfaits.

Je ne ſais quel Démon, dans mon ame éperdue,
Excite les tranſports dont je la ſens émue ;
Pour la premiere fois ardente à me venger ;
Dans le ſang innocent je cherche à me plonger.
MÉDICIS, que l'on vit jadis briller dans Gênes,
Et que j'y vis auſſi pour augmenter mes peines,
Brûle pour HERZILIE, elle fait ſon eſpoir ;
L'ingrat de mes regards mépriſa le pouvoir :
L'objet de ſon amour ſe trouve en ma puiſſance,
C'eſt ſur lui que je dois exercer ma vengeance :
Il faut qu'un glaive ſûr & conduit par ton bras,
Livre cette Rivale aux horreurs du trépas.
A ce fier MÉDICIS, qu'un long exil tourmente,
Tu remettras, au nom d'HERZILIE expirante,
Cet Ecrit qui contient ſa mort & ſon malheur.
Il apprendra par-là, que, livrée à l'erreur,

Ses mains par le poiſon éteignirent la flamme
Qu'un Amant criminel alluma dans ſon ame.
C'eſt peu que ce trépas réveille ſa douleur,
Je veux qu'il s'en reproche & la honte & l'horreur :
Voilà le coup mortel que ma main lui prépare ;
Du poids de mes forfaits j'accable le barbare &c.
Le Pilote, approuvant ce projet odieux,
Promet tout & ſuſpend ſon départ de ces lieux.
AXIMANE auſſi-tôt lui vante ſes largeſſes,
Elle étale à ſes yeux des tréſors, des richeſſes ;
L'éclat de l'or, du traître émeut la cruauté,
Cet appât le diſpoſe à toute indignité.
O Terre ! falloit-il que les humains avares
Déchiraſſent ton ſein pour devenir barbares !
Que ne leur cachois-tu tes funeſtes bienfaits !
Celui qui trouva l'or, trouva mille forfaits.

Fin du ſixieme Chant.

CHANT

CHANT VII.

Guerre entre Philippe & la France. Côme menace Philippe de s'allier avec ses ennemis, s'il lui refuse le Siennois que son pere lui avoit promis. Le Roi d'Espagne le rend souverain de Sienne ; son entrée, son discours aux Siennois qui le bénissent & se félicitent. Portraits d'Antoine de Noailles & de Charles de Cossé de Brissac.

LE Monarque opulent des lieux qu'arrose l'Ebre,
Philippe, que nos maux ont rendu trop célebre,
Quand les François, jouets des brigues des Lorrains,
Dans le sang des François trempoient leurs propres mains,
Fut, malgré sa puissance, humilié par CÔME,

La grandeur des Etats ne fait point le grand homme.
Cet Art, qui de l'esprit exige la vigueur,
Où la prudence agit bien mieux que la valeur,
Qu'on n'admira jamais dans une ame vulgaire,
La Politique enfin, aux Rois si nécessaire,
Fut le talent de CÔME; il savoit s'en servir
Pour repousser l'injure & pour la prévenir.
Plus d'une fois l'Espagne, attentive à lui plaire,
Trouva dans ce Héros un appui salutaire.
Charles, qui connoissoit ses rares qualités,
Voulut se l'attacher par la foi des Traités.
Il savoit qu'il étoit digne du rang suprême:
Quoiqu'il fût par le sort privé d'un diadême,
Dans ses Etats bornés habitoit le repos;
L'ordre y montroit par-tout les talens d'un Héros;
Tandis que l'on voyoit, dans d'immenses Provinces,
La discorde régner par la faute des Princes.
Il vivoit dans des temps à jamais détestés,
Marqués par les forfaits & les calamités,
Où la France, livrée aux guerres intestines,
N'offroit par-tout que meurtre, incendie & rapines.

Mais ce ſiecle, fléau des Vertus & des Loix,
Vit portant des Guerriers faits pour venger les Rois.
Noailles * ſe montra digne de ſa naiſſance,
La Gloire le nomma pour défendre la France,
Quand les fils de Calvin, arborant leurs drapeaux,
Inſultoient à leur Roi, des remparts de Bordeaux.

---

* Antoine de Noailles, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de ſa Chambre, Gouverneur de Bordeaux, d'une illuſtre & ancienne Maiſon du Limoſin, qui poſſede depuis un temps immémorial la Terre & Château de Noailles, ſitués près de Brives. Il naquit en 1504. Son mérite l'éleva aux places d'Ambaſſadeur d'Angleterre, de Chambellan des Enfans de France, & d'Amiral ſous Henri II. En 1547, il chaſſa les Huguenots de la ville de Bordeaux, dont ils s'étoient emparés, & mourut en 1562, à cinquante-huit ans, regardé comme un homme également propre aux négociations & aux armes.

Ce Héros, indigné de leur coupable joie,
S'arme, part, vole, arrive, & ſon bras les foudroie.
Les Citoyens charmés admirent ſa valeur;
Tout retentit du nom de Noailles vainqueur.
Leur délivrance fut le fruit de ſa victoire;
A l'envi juſqu'aux Cieux ils exaltent ſa gloire,
Ils l'appellent leur pere, & ſon nom déſormais
Eſt l'effroi du Rebelle & l'amour des François.

Deux peuples ennemis dévaſtoient l'Italie;
Leur flambeau de diſcorde étoit la Lombardie.
Pays où la Nature enfante les beaux jours,
Et que Flore & Pomone embelliſſent toujours,
Ces tigres te livroient aux flammes, aux ravages!
De leur ſang criminel ils ſouilloient tes rivages!
Ils embraſoient ton ſein! Leur aveugle fureur
Fit revivre ces temps de carnage & d'horreur,
Où, dans le déſeſpoir, tremblante & malheureuſe,
Rome vit triompher ſa Rivale orgueilleuſe.

Cette funeſte guerre, où ces fiers combattans
Moiſſonnoient tour à tour des lauriers trop ſanglans,
S'éteignit pour un temps. L'Eſpagne eut l'avantage;
La France vit ſon Roi gémir dans l'eſclavage.
De Charles triomphant Sienne reçut la loi,
Et Reine, on la força de reconnoître un Roi.
Ses droits, ſes Magiſtrats, & ſon Sénat antique,
Tout, chez elle, obéit au pouvoir monarchique.
Côme, dont le ſecours fut utile au Vainqueur,
Voulut de cet Etat devenir poſſeſſeur.
Ses armes, ſes ſoldats, ſa politique habile,
Rendirent des Siennois la défenſe inutile,
Et les victorieux durent plus leur bonheur
A ſes ſoins vigilans, qu'à leur propre valeur.
C'étoit un don que Charle avoit promis de faire;
Mais le fils éluda la promeſſe du pere.
Lorſqu'arriva le temps d'accomplir les Traités,
Le Duc vit ſa demande & ſes vœux rejetés.
Plus un Mortel eſt grand, plus il reſſent l'offenſe;

Mais il ſe garde bien de hâter ſa vengeance;
Pour la mieux aſſouvir, il ſait la méditer,
Et ſaiſir le moment de la faire éclater.
L'inconſtante Déeſſe, à qui tout rend hommage,
Qui regle & change tout, hormis le cœur du Sage,
Qui ſans diſtiction prodigue ſes bienfaits
Aux plus rares vertus comme aux plus grands forfaits,
La Fortune ceſſa d'accompagner Philippe;
Comme un ſonge ſouvent ſa faveur ſe diſſipe.
Les François courroucés, rappelant leur fureur,
Aux bords de l'Eridan répandoient la terreur.
BRISSAC * les conduiſit dans ces plaines ſanglantes;
Sa valeur ranimoit nos forces défaillantes.
On voyoit chaque jour cet illuſtre Guerrier,
Attacher ſur ſon front quelque nouveau laurier.

---

* Charles de Coſſé de Briſſac, Maréchal de France. Mais pourquoi étendre la Note? il ſuffit de le nommer.

Plus d'une fois du myrte il orna ſa couronne;
Mais ce ne fut jamais aux dépens de Bellone.
Né d'inſignes aïeux, fideles à leurs Rois,
Il ſe rendit, comme eux, digne des grands emplois;
Il tranſmit ſes vertus, & l'on vit ſa vaillance
Paſſer dans tout ſon ſang, pour l'honneur de la France.
Philippe frémiſſoit au bruit de ſes exploits.
Le Pontife de Rome & le Roi des François
S'uniſſoient pour pouvoir affoiblir ſa puiſſance;
Ils vouloient attirer CÔME dans l'alliance;
Des plus grands Potentats il étoit recherché.
Quoiqu'il fût dès long-temps à Philippe attaché,
Irrité du refus qu'il lui faiſoit de Sienne,
Il fait craindre à ce Roi les effets de ſa haine,
Le preſſe de nouveau d'accomplir le Traité,
Et redemande Sienne avec plus de fierté.
Il fait croire qu'il va s'unir avec la France,
Que Rome lui ménage une utile alliance;
Il veut que dans Madrid l'Ibere en ſoit inſtruit.
Bientôt la Renommée en a ſemé le bruit.

Quel fut l'étonnement du Monarque du
Tage !
Il paſſe tour à tour de la crainte à la rage.
Il ſavoit que dans CÔME il perdoit un appui ;
Mais ſon orgueil ſouffroit d'être abaiſſé par
lui.
Il trouve ſa demande indiſcrette, inſolente ;
S'il l'accorde, il croit voir ſa gloire chan-
celante.
L'intérêt & l'orgueil tiennent ſon cœur
flottant ;
Mais l'intérêt l'emporte, il cede en frémiſſant ;
Et pour rompre à jamais l'union projetée,
Au Héros auſſi-tôt la nouvelle eſt portée,
Que Philippe le rend Souverain des Siennois,
Et qu'ils vont déſormais reconnoître ſes loix.
En abaiſſant l'orgueil du puiſſant Roi de
l'Ebre,
CÔME étonna l'Europe & ſe rendit célebre.

CES Citoyens, foulés ſous un ſceptre d'airain,
Se félicitent tous du choix du Souverain.
Réduits à ſupporter le joug d'un autre
Empire,
Celui d'un Roi puiſſant leur paroiſſoit le pire.

Côme entre dans leurs murs, de ſes troupes ſuivi,
Moins comme leur vainqueur, que comme leur ami.
Tout ce faſte impoſant qui diſtingue le Maître,
Son cœur le dédaignoit, ſe contentant de l'être.
Ils viennent l'aſſurer de leur fidélité;
Il reçoit leur ſerment ſans hauteur, ſans fierté.
Le Peuple eſt enchanté de ſon abord facile.
» C'eſt vous, leur diſoit-il, & non pas votre ville
Que je veux conquérir; que m'importe un Etat,
Si je ſuis déteſté du Peuple & du Soldat?
Votre amour à mes yeux vaut plus qu'une couronne;
Oui, c'eſt dans votre cœur que j'ai choiſi mon trône;
C'eſt de votre bonheur que ma gloire dépend;
Plus vous ſerez heureux, plus je ſerai puiſſant.

Rome n'eut autrefois qu'un Tyran dans Tibere,
Je veux que Sienne en moi trouve toujours un pere,
Qu'elle faſſe fleurir les mœurs & les vertus.
Car, que peuvent les Loix où les mœurs ne ſont plus ?
Elles veulent en vain réprimer la licence ;
Quand tout eſt corrompu, les Loix ſont ſans puiſſance ;
Le Crime ſeul triomphe, & ſa férocité,
Pour noircir l'Innocence, enchaîne l'Equité.
Ne craignez pas que CÔME ait formé l'entrepriſe
De vous rendre Sujets de Florence ou de Piſe ;
Non : déſormais Piſans, Florentins & Siennois,
Unis ſous même Chef, obtiendront mêmes droits.
Je n'établirai point entr'eux de préférence ;
La ſeule égalité fixera la balance ;
Votre union fera votre félicité.
Le déſordre eſt le fruit de l'inégalité.
Lorſque des Citoyens, égaux dans leur fortune,
Trouvent dans la Patrie une mere commune,

La Discorde chez eux éteint ses noirs flambeaux ;
Ils bravent la fureur de leurs plus fiers rivaux.
D'autant plus empressés à chercher la victoire,
Que chacun d'eux est sûr d'avoir part à la gloire.
Je promets aux Siennois de faire leur bonheur ;
Si je les opprimois.... puisse le Ciel vengeur,
Dont j'atteste à leurs yeux la puissance suprême,
Faire tomber sur moi la foudre & l'anathême !
Que mon sang, répandu par mes propres Sujets,
Venge les droits du Peuple, & lave mes forfaits « !
Il dit, & les Siennois, poussant des cris de joie,
Bénissent le Héros que le Ciel leur envoie ;
A chanter son triomphe ils sont tous empressés,
Et mille vœux au Ciel pour lui sont adressés.
Mais en vain il voyoit accroître sa puissance ;
Au milieu de sa gloire & de son opulence,

Son cœur ne goûtoit point les douceurs du repos.
Dans lui les noirs ſoucis triomphoient du Héros.
Que ſervent les honneurs, les biens, la renommée,
Quand ſous le poids des maux notre ame eſt abîmée ?
Rarement la grandeur ſatisfait pleinement.
CÔME étoit pere, hélas ! c'étoit-là ſon tourment !
Un fils né vertueux, objet de ſa tendreſſe,
S'abandonne à l'amour, & cauſe ſa triſteſſe.
Nuit & jour on l'entend, plongé dans la douleur,
S'accuſer d'injuſtice & de trop de rigueur.
Des ſouffrances du fils le pere eſt la victime ;
Il penſe au châtiment, & ne voit plus le crime.
Ce ſouvenir le livre à des maux infinis.
Punit-on ſans ſouffrir, quand on punit un fils ?
De ſes yeux paternels on voit couler des larmes.
Hymen ! que tes liens cauſent ſouvent d'alarmes !

Si par toi deux époux, l'un de l'autre charmés,
Goûtent des plaisirs purs, par l'amour animés;
Si, flatté de les voir adorer ta puissance,
Tu sais récompenser leur flamme & leur constance,
Par des enfans soumis & nés pour la vertu;
A combien de tourmens souvent les livres-tu?
On a vu mille fois tes caprices bizarres,
A des peres humains donner des fils barbares,
La Nature mourir dans leurs cœurs pervertis,
Et du sang le plus pur des monstres sont sortis.
Tel étoit GARCIAS, dès sa plus tendre enfance,
Il n'eut point de vertu digne de sa naissance.
Le traître savoit feindre & voiler sa noirceur:
Mais le Duc, pénétrant dans le fond de son cœur,
Y lisoit ses projets de fureur & de haine.
Cette lumiere horrible ajoutoit à sa peine;
Sa sensibilité le rendoit malheureux;
Nul pere n'éprouva des destins plus affreux.

Qui pourra de ſon cœur adoucir la bleſſure ?
Qui viendra l'arracher aux tourmens qu'il endure ?
C'eſt la Religion. Son ſouverain pouvoir
Rend à lui-même un cœur ſoumis au déſeſpoir.
La joie & les plaiſirs, dont la molle opulence
Enivre les Mortels au ſein de l'abondance,
N'ont rien de comparable à ſes douces faveurs ;
Elle porte dans nous l'oubli de nos malheurs.
On goûte dans ſon ſein des délices réelles,
Qui flattent d'autant plus qu'elles ſont éternelles.
C'eſt elle qui nous guide au céleſte ſéjour ;
Qui vit ſans la connoître eſt indigne du jour ;
Quiconque ſuit ſes loix, goûte une paix profonde.
C'eſt d'elle que dépend le vrai bonheur du monde ;
Sans ſon culte, à l'opprobre, au déſordre livré,
Tout Mortel vit coupable, & meurt déſeſpéré.
Cependant, de tout temps les humains trop féroces
Ont voilé ſous ſon nom leurs attentats atroces,

Ravageant tour à tour par le fer & les feux,
Cet immenſe Univers que Dieu créa pour eux,
Et pour mieux aſſouvir leurs fureurs ſacriléges,
Ils feignoient de venger ſes ſacrés priviléges;
Mais le Duc n'adoptoit ſon dogme reſpecté,
Que parce qu'il croyoit à ſa réalité.
Fidele obſervateur de ſon culte ſuprême,
Dans elle il adoroit l'ouvrage de Dieu même.
Soumis & convaincu, ſon cœur n'en fit jamais
Le prétexte odieux du trouble & des forfaits;
Au coucher du Soleil, au lever de l'Aurore,
Aux autels du Très-Haut c'eſt elle qu'il implore;
Toujours triſte, & cédant aux horreurs de ſon ſort,
Sans elle il eût hâté le moment de ſa mort:
Mais ſes divins ſecours lui rendoient moins amere
La douleur que ſon cœur reſſentoit d'être pere.

Fin du ſeptieme Chant.

Ravageant tout à tour par le fer & les feux,
Cet immense Univers que Dieu créa pour

Il pour [illegible] ouvrir leurs fureurs facri-

Ils tenteront de venger les Dieux privilégiés ;
Mais le [illegible] adoptoit son dogme insensé.
Que parce qu'il croyoit à la raison
Inhabile observateur de l'ordre suprême,
Dans elle il adoroit l'ouvrage de Dieu
même.

Soumis & contraint, l'œil cour n'ôs fr
plaintes

Le précieux objet du trouble de ses destins ;
Au courroux du Soleil, au fayer de l'Aurore,
Aux autels de Très-Haut elle [illegible] qu'il
implore ;

Tendoux tuft, & cédant aux bourreaux de
sans elle il eût bâté le moment de sa mort :
Mais [illegible] fecoure lui rendoient moins
amere

La douleur que l'on ecurt d'éprouver.

Fin du Septieme Chant.

CHANT VIII.

Herzilie, accablée de douleur de la mort de sa mere, renonce à son amour, & sollicite Aximane de lui procurer le moyen de retourner dans sa Patrie. Aximane lui dit qu'un vaisseau l'attend au port : à peine le vaisseau est il en marche, que le Pilote s'enflamme pour Herzilie ; il lui découvre le dessein d'Aximane, & lui propose le crime ou la mort. Elle repond avec indignation. La Mer se souleve, le Tonnerre gronde ; le navire s'embrase, se brise ; Herzilie lutte contre les flots, qui l'engloutissent.

LE Soleil s'éloignant du peuple qui l'adore,
Se hâtoit d'effacer l'éclat de notre Aurore ;
Les humains, dégagés des pavots du sommeil,
Se livroient avec joie aux douceurs du réveil,

Quand l'aimable Raiſon, cet heureux avantage
Dont l'Eternel orna ſon plus parfait ouvrage,
Que nous avons reçu pour être vertueux,
Mais qui nous rend ſouvent cruels & malheureux,
Reprenant ſon pouvoir ſur l'Amante éplorée,
Calma le déſeſpoir qui l'avoit égarée.
Son ame n'étoit plus livrée à la fureur,
Et ſa voix exprimoit l'accent de la douleur.

. . . . . .

MÉDICIS! c'en eſt fait, ton Amante fidelle
Doit éteindre les feux que tu fis naître en elle:
Détrompé de l'erreur qui l'avoit prévenu;
Mon cœur veut recouvrer ſa premiere vertu.
Le malheureux penchant où je me ſuis livrée,
Me ſépare à jamais d'une mere adorée.
Juge, après ce forfait, ſi je peux ſoupirer:
Ma mere eſt morte, hélas! je ne dois que pleurer!
Ce n'eſt pas ſans frémir qu'à moi-même arrachée,
Je romprai les liens dont tu m'as attachée.
Oui, l'Amour dans mon ſang n'éteindra ſon flambeau,
Que lorſque la Mort même ouvrira mon tombeau.

Mais puiſſent les tourmens qu'endurera mon ame,
Expier les horreurs qui ſuivirent ma flamme!
Mes larmes flétriront mes funeſtes appas.
Amante d'Abailard, je marche ſur tes pas!
Que dis-je? dans la nuit de ta retraite obſcure
Un ſouvenir mortel irritoit ta bleſſure;
L'abſence d'Abailard empoiſonnoit tes jours.
Pour toi, ſous ces lauriers où pleurent les Amours,
Son image chérie avoit encor des charmes;
Tu voulois l'éviter, & tu verſois des larmes.
J'ai lu ce tendre écrit où ton cœur enflammé
Trace ſon repentir au cœur qui l'a charmé.
L'Amour mit dans tes mains ſes burins mémorables,
C'eſt lui qui te dicta ces traits inimitables,
Où tu peins dans les pleurs tes regrets & tes feux,
Monumens auſſi chers à mon cœur qu'à mes yeux.
Ainſi le repentir, ce ſentiment intime,
Qui ſuppoſe à la fois la ſageſſe & le crime,
Hautement à l'Amante avoit déjà parlé;
Il balançoit l'Amour dans ſon cœur ébranlé.

Elle quitte l'asile où livrée aux alarmes,
Au reste des humains elle cachoit ses larmes.
Ces funebres clartés, plus tristes que la nuit,
Qu'entretenoit le deuil dans ce sombre réduit,
S'éclipsent aux lueurs d'un jour pur & durable :
Le temps avoit rendu sa douleur supportable.
Exempte de soupçons, elle adresse ses pas
Vers celle dont la rage a juré son trépas.
» Je dois fuir loin de vous, dit-elle en assurance ;
Le désir de revoir les lieux de ma naissance,
M'engage à réclamer vos secours généreux.
Le crime m'entraîna vers ces bords dangereux,
Souffrez que la vertu, qu'enfin j'ai recouvrée,
Précipite mes pas loin de cette contrée ;
Un noir pressentiment y trouble mes esprits ;
Je crains que mes forfaits n'y rencontrent leur prix.
La foudre à mes regards nuit & jour étincelle,
Elle est prête à frapper ma tête criminelle.
Vos soins voudroient en vain dissiper ma frayeur ;

Tout, jusqu'à vos bienfaits, me pénetre d'horreur.
Je connois mon forfait ; la mort même m'est due.
Il faut auparavant qu'à mes foyers rendue,
Dans l'ombre d'un cercueil, mes regrets éternels
Appaisent les clameurs des manes maternels.
Divin Législateur, dont la vertu suprême
Sut conduire à ton gré le courroux de Dieu même,
Lorsque trois factieux, jaloux de ton bonheur,
Prétendoient usurper tes droits & ta grandeur ;
Les voûtes de la terre à ta voix s'ébranlerent,
Dans des gouffres profonds les feux les dévorerent.
Frappe une malheureuse en qui plus de forfaits
Excitent plus d'effroi, de honte, & de regrets « !
» Calmez une douleur à vos jours si fatale,
Repartit aussi-tôt sa trompeuse Rivale ;
Sensible à vos tourmens, j'ai prévu vos besoins.

Un vaiſſeau doit bientôt, équipé par mes
ſoins,
Traverſer avec vous les mers de Ligurie;
Sa marche à vos regards doit offrir la Patrie.
Dans une heure, au rivage on doit vous
tranſporter,
Recevez mes adieux, puiſqu'il faut vous
quitter.
Que le Ciel vous accorde, aux foyers de
vos peres,
Un deſtin plus tranquille & des jours plus
proſperes!
Mon cœur étroitement au vôtre fut lié,
La Mort ſeule verra finir mon amitié «.
Enſuite la ſerrant dans ſes bras homicides,
Elle ſouilla ſon front de ſes levres perfides.
Tel fut l'embraſſement de ce monſtre cruel,
Qui, voulant ſe venger d'un frere criminel,
Affectoit à ſes yeux une tendreſſe extrême;
Lorſqu'il faiſoit couler le ſang de ſon fils
même.
Sans prévoir qu'un barbare eſt prêt à l'é-
gorger,
A ce départ funeſte elle oſe s'engager.
Amphitrite, appaiſant ſon onde turbulente,
Semble vouloir hâter la perte de l'Amante.

On l'emporte, on l'embarque, & les vents
& les flots
Secondoient à l'envi l'ardeur des Matelots.
La terre enfin par eux n'étoit plus apperçue ;
L'onde & l'azur des cieux s'offroient ſeuls à
leur vue ;
Le navire voloit ſur la plaine des mers
Auſſi rapidement que l'Aigle dans les airs :
Le Pilote, chargé d'immoler la victime,
Par un autre attentat veut devancer ce crime.
Les attraits d'HERZILIE aux vertus deſtinés ;
Excitoient dans ſon cœur des tranſports
effrénés ;
Ses yeux étinceloient de ce feu déteſtable....
Il aborde, il ſurprend cette Mortelle
aimable,
L'entraîne vers des lieux où, dans l'obſcurité,
Le barbare exerçoit ſa noire cruauté.
C'eſt là, que dévoilant d'une bouche
profane
Les myſteres affreux de l'indigne AXIMANE ;
Il propoſe en fureur, le glaive dans les bras,
A cette Amante en pleurs le crime ou le
trépas.
Frappe.... voilà mon ſein, monſtre infame,
dit-elle,

Frappe.... éteins dans mon ſang ta flamme criminelle !
Tu peux porter la mort à ce cœur abattu ;
Mais vainement ta rage en veut à ſa vertu.
Tonne ſur moi, grand Dieu ! que ta toute-puiſſance,
Aux tranſports de l'audace, arrache l'innocence !
Que les Cieux entr'ouverts annoncent ta fureur !
Le crime, & non la mort, me pénetre d'horreur.
Le monſtre la ſaiſit, & ſa main ſacrilege
Alloit.... lorſque la voix du Dieu qui la protege,
Appelle ſur les eaux les orages divers ;
Il fait ſortir les vents des antres des Enfers.
Le vaiſſeau tourmenté ſur les vagues émues,
Semble d'abord toucher la demeure des nues,
Et s'engloutir après dans des gouffres affreux.
Dieu transforme les flots en des torrens de feux.
Le tonnerre, échappé de ſa main redoutable,
Gronde, tombe, & ſa chûte écraſe le coupable.

Par

Par des globes de feux le navire embraſé,
Sur les flots écumans vole en éclats briſé.
Dans ce déſordre horrible, HERZILIE éperdue
Lutte contre la mort au ſein de l'onde émue.
Malgré ſes mouvemens & ſes efforts divers,
Elle avale à longs traits l'amertume des mers.
Deux Matelots tremblans, échappés au naufrage,
Sur le mât du vaiſſeau qu'avoit briſé l'orage,
Veulent la recevoir; mais inutile effort!
Un flot loin d'eux l'emporte & la livre à la mort.
A la fureur des eaux ſa foibleſſe ſuccombe,
Elle expire, & dans l'onde elle trouve ſa tombe!
Ainſi périt l'Amante; elle finit ſes jours,
Sans recueillir le fruit de ſes triſtes amours.
On doit lui reprocher le trépas de ſa mere;
Mais ſes tourmens, ſes pleurs, ſon repentir ſincere,
Attendriront toujours tout homme vertueux.
Quiconque eſt criminel n'eſt que trop malheureux.

Fin du huitieme Chant.

CHANT IX.

Un Matelot, jeté par l'orage ſur la côte de Malthe, raconte le funeſte événement. Jean de Médicis ſe livre à ſa douleur en apprenant la mort d'Herzilie. Côme, inſtruit de la mort d'Herzilie, le rappelle. Garcias, furieux de la tendreſſe de Côme pour Jean, jure de lui arracher la vie. Apparition de Caïn, qui remet une épée à Garcias & lui aſſigne le temps & le lieu où il doit frapper. Côme procure à ſes enfans le plaiſir de la chaſſe. Trop d'ardeur entraîne Jean dans un bois ; Garcias le ſuit, l'attaque ; Jean ſe défend, lui fait de tendres reproches, & lui demande ſon amitié. Garcias tombe à ſes genoux, feint de ſe repentir. Jean l'embraſſe ; mais tandis qu'il remonte à cheval, Garcias le poignarde & rejoint la troupe.

DE Malthe, l'on voyoit, ſur des débris flottans,
Un pâle Matelot errer au gré des vents :

Seul reſte des humains victimes du naufrage,
Il découvre enfin l'iſle & touche ſon rivage.
Si-tôt que loin de Gêne on eut fendu les flots,
Le Nocher l'inſtruiſit de ſes affreux complots,
Et du meurtre ordonné par la voix d'AXIMANE.
Indigné d'un projet que ſa vertu condamne,
Il preſſe ce cruel de ne point attenter
Sur d'innocens appas qu'il devoit reſpecter.
Il fit de vains efforts pour arrêter la rage
De ce monſtre que l'or excitoit au carnage.
Si la foudre ne l'eût écraſé ſous ſes coups,
Ce Mortel eût lui-même éprouvé ſon courroux.
Tout moyen à ſes yeux eût paru légitime,
Pour ſe voir délivré du témoin de ſon crime,
Qui n'eût point balancé d'affronter mille morts,
Pour arracher l'Amante à d'infames tranſports.
Aux yeux de MÉDICIS il demande à paroître.
Il raconte, en tremblant, les attentats du traître;
Comment, épouvanté de ſes deſſeins affreux,
Le Ciel verſa ſur lui de noirs torrens de feux;

Comment l'Amante en pleurs, dans l'onde enſevelie,
Emporta ſes vertus & termina ſa vie.
A ce triſte récit, JEAN, pénétré d'horreur,
Se jette ſur ſon glaive, &, plein de ſa fureur,
Veut venger ſur lui ſeul la perte de l'Amante.
On arrache l'acier de ſa main frémiſſante.
Il ſuccombe à ſes maux, & ſes genoux tremblans
Se dérobent ſous lui dans ces cruels momens.
Il croit voir HERZILIE au milieu de ſon trouble;
Il ſe leve, l'appelle, & ſon tourment redouble.
Trois fois pour l'embraſſer il fait de vains efforts;
Trois fois une ombre vaine élude ſes tranſports.
Puis revenant à lui, tout aigrit ſes alarmes;
Le marbre eſt arroſé du torrent de ſes larmes.

JE le vois, c'eſt en vain que je te tends les bras!
Tu n'es plus, & moi ſeul ai cauſé ton trépas!

Chere Amante ! ô douleur ! ma malheureuſe flamme
De tes adverſités avoit tiſſu la trame.
Dans des antres profonds, au milieu des déſerts,
A travers les rochers, dans les gouffres des mers,
Quand la foudre ébranloit ton ame intimidée,
Hélas ! mon ſeul exil occupoit ton idée.
Ton amour à tes yeux groſſiſſoit mes malheurs ;
Mes maux plus que les tiens faiſoient couler tes pleurs.
Pour prix d'un ſi beau feu, la mort eſt ton partage :
Que n'ai-je pu ſur moi ſignaler mon courage !
J'euſſe affranchi mon cœur, par ce dernier effort,
Du reproche éternel d'avoir cauſé ta mort.
Tels étoient ſes regrets. Cependant on publie
Que l'Europe en courroux s'arme contre l'Aſie.
A ce bruit, MÉDICIS ſent une noble ardeur ;
L'eſpoir de s'illuſtrer enivre ſon grand cœur.

Juſqu'ici l'Amour ſeul avoit troublé ſon ame ;
La rage maintenant y ſuccede à ſa flamme :
Brûlant de rencontrer, au milieu des combats,
Le terme des tourmens qu'apporte le trépas,
Il veut s'aſſocier à la troupe immortelle
De ces guerriers Chrétiens, terreur de l'Infidele ;
Emule de leur gloire, au Souverain des Rois
Il jure de combattre & de venger ſes loix.
De ſa deſtruction Solime eſt menacée.
Sur l'humide élément un flotte lancée,
Renferme dans ſes flancs le ſalpêtre & l'airain,
Pour arracher aux Turcs les palmes du Jourdain.
La tombe du Sauveur, trop long-temps ravagée,
Des outrages d'un fourbe enfin ſera vengée.
JEAN brûle de voler à ces nouveaux combats,
Se flattant d'y trouver la gloire ou le trépas.
Mais, hélas ! c'eſt en vain, ſon pere le rappelle.
Lorſque la Renommée eut ſemé la nouvelle,

Qu'après de longs périls, dans l'abîme des mers
L'Amante avoit fini ſa vie & ſes revers ;
CÔME voulut enfin terminer ſes alarmes,
Et de la liberté lui fit goûter les charmes.
Il hâte ſon retour, il fait voler vers lui
Ce fils dont ſa tendreſſe a partagé l'ennui ;
Il l'aima de tout temps d'une amour paternelle,
Et JEAN le méritoit par ſes ſoins, par ſon zele,
Par ces douces vertus qu'un fils reſpectueux
Porte au fond de ſon cœur, pour rendre un pere heureux.
Il eſt vrai que l'Amour égara ſa jeuneſſe :
Mais qui peut ſe flatter d'être exempt de foibleſſe ?
Ce ſont-là des erreurs, & non pas des forfaits.
Preſque dans tous les cœurs l'Amour lança ſes traits :
La Raiſon contre lui fournit un ſûr remede ;
Mais l'Amour la combat, & la Raiſon lui céde.
Plût à Dieu que ſon frere eût eu mêmes penchans !

Que la Nature, hélas ! les forma différens !
L'un fut ſage & ſoumis, l'autre plein de caprices ;
JEAN eut pluſieurs vertus, GARCIAS tous les vices :
L'un voulut mériter l'hommage des Mortels ;
L'autre, du Crime ſeul encenſa les Autels ;
JEAN avoit la candeur peinte ſur ſon viſage,
GARCIAS la laideur & le maintien ſauvage ;
Chez l'un & l'autre enfin tout fut ſi différent,
Qu'on doutoit s'ils étoient iſſus du même ſang.
Falloit-il que le Ciel, pour toi plein d'inclémence,
A ce Prince odieux te fît donner naiſſance,
O CÔME infortuné ! Mais il eſt des ſecrets
Que Dieu voile & dérobe aux Mortels indiſcrets ;
Repectons ſa puiſſance, & que notre foibleſſe
N'aille point accuſer la divine Sageſſe.
Soit crime, ſoit vertu, rien ne ſe fait en vain ;
Mais l'homme n'en peut pas pénétrer le deſſein.

Le jaloux GARCIAS s'apperçut que ſon frere
Regagnoit par ſes ſoins l'amitié de ſon pere ;
L'Envie au même inſtant l'abreuve de ſon fiel.
Quels blaſphêmes ſa bouche exhale envers le Ciel !
Il jure par Dieu même & par le noir abîme,
Que JEAN ſous ſon poignard expirera victime.
A la rage, aux douleurs ſe livrant tour à tour,
Il ſouffre plus de maux que n'en fit le Vautour
Au Mortel déchiré ſur les rocs du Caucaſe :
Des feux de la Vengeance il s'allume & s'embraſe ;
Le jour bleſſe ſes yeux, il recherche la nuit ;
Tout penſif, il s'enfonce en un ſombre réduit.
Là ſon cœur n'enfantoit que projets de carnage ;
Le ſommeil s'en empare, & fait dormir ſa rage.
Que ne touchoit-il donc à ſon dernier ſommeil,
Puiſqu'un crime devoit éclairer ſon réveil !

Avant que le flambeau que l'Indien révere,
Se hâtât vers l'Arno d'apporter ſa lumiere,
Un Monſtre ſe préſente aux yeux de GARCIAS;
De longs poignards armoient ſes parricides bras,
Des ſerpens couronnoient ſa tête enſanglantée;
Un noir venin ſortoit de ſa bouche empeſtée;
Ses habits dégoûtoient & le ſang & les pleurs;
La Déſolation, les Plaintes, les Douleurs,
Les Crimes & la Mort compoſoient ſon cortége.
Il va vers GARCIAS; ſa bouche ſacrilége,
L'appelle avec grand bruit, & l'éveille ſoudain.

» REGARDE, ô MÉDICIS! vois devant toi Caïn!
C'eſt pour mieux échauffer le courroux qui t'anime,
Que je ſors aujourd'hui du ténébreux abîme.
Ton frere aîné triomphe, il cherche à t'accabler:
Ami, ta cauſe eſt juſte, il le faut immoler;
Il n'importe à quel prix tu portes la couronne!

On ne regarde plus ſi le forfait la donne ;
Le crime diſparoît dès que l'on eſt heureux ;
Un ſceptre juſtifie, & nous rend vertueux.
Oui, dans le ſang d'Abel cette main s'eſt trempée :
Imite mes fureurs ; tiens, reçois cette épée !
Qu'il m'eſt doux de trouver ton cœur conforme au mien !
Affermis ton bras, frappe, & ne redoute rien :
Mon crime fut connu, le tien ne ſauroit l'être ;
Dans un bois ſans témoins tu pourras le commettre.
Ton pere eſt ſans ſoupçons, JEAN te croit ſon ami ;
Plus fortuné que moi, tu vivras impuni.
Si tu meurs, après tout, tu finis ta miſere.
Pourrois-tu vivre, ô Ciel ! eſclave de ton frere ?
Des Héros tels que toi ſont maîtres de leur ſort,
Et n'ont point d'autre choix que le trône ou la mort «.
GARCIAS écoutoit ce diſcours avec joie,
Il lui tardoit déjà de fondre ſur ſa proie :

Portant

Portant avidement ſes regards ſur Caïn,
Il l'appelle, l'embraſſe, & lui ſerre la main,
Lui promet d'accomplir le forfait qu'il médite,
Et d'imiter en tout la fureur qui l'agite.

CÔME, qui connoiſſoit l'ame de GARCIAS,
Modéroit ſes tranſports, & ne témoignoit pas
Tout ce qu'au fond du cœur il ſentoit pour ſon frere.
Il agiſſoit ainſi que doit faire un bon pere;
Il étoit trop prudent pour les rendre rivaux;
Tranquille, il jouiſſoit du fruit de ſes travaux.
Grace à ſon zele actif, les Vertus, l'Abondance,
Les Loix, les Mœurs, les Arts, tout brilloit dans Florence.
Il ſut, né magnanime autant que généreux,
Faire uſage des biens qu'il tint de ſes aïeux.
Les précieux métaux des antres du Potoſe,
Les tréſors de la Perſe, & ceux que l'Inde arroſe,
Dans ſes vaſtes Palais uniſſant leur ſplendeur,
Aux yeux de l'Univers étaloient ſa grandeur;

Sans avoir des grands Rois le rang ni la naiſſance,
Il en eut les vertus & la magnificence ;
Il voulut procurer un jour à ſes enfans
Ce fatigant plaiſir fait pour les conquérans,
Qui retrace à leurs yeux l'image de la guerre,
Lorſque leurs bras ſanglans ont quitté le tonnerre.

LE jour paroît, on part, on entend mille voix,
Les fiers accens du cor font retentir les bois ;
On voit chaque courſier, d'une ardeur intrépide,
S'élancer & courir où ſon maître le guide.
Les hôtes des forêts ſortent épouvantés ;
On les ſuit, on les preſſe, on court de tous côtés.
GARCIAS, le cœur plein d'une maligne joie,
Voit JEAN ſeul, le pourſuit, & s'acharne à ſa proie.
De crainte, de ſoupçons n'étant point agité,
De ſa ſeule innocence il étoit eſcorté.
Trop d'ardeur l'entraîna dans un bois ſolitaire.
C'eſt dans ce même bois que ſon barbare frere,

La rage dans les yeux, & le glaive à la main,
S'élance avec fureur pour lui percer le sein.
JEAN évite le coup, & se met en défense.
» Quelle aveugle furie, ou plutôt quelle offense
As-tu reçu de moi, malheureux GARCIAS,
Lui dit-il, qui te porte à vouloir mon trépas ?
Je n'ai rien fait qui puisse exciter ta colere ;
Je te croyois autant mon ami que mon frere ;
J'aurois donné mon sang pour défendre le tien :
Cependant sans pitié tu veux verser le mien ;
Tu cours, tu me surprends, tu m'attaques en traître :
Pardonne-moi ce mot, il te blesse peut-être ;
Quand on est MÉDICIS on doit s'en offenser ;
Parle, contre mes jours qui t'a pu courroucer ?
De tes projets sur moi fais un aveu sincere ;
Sur mes torts, si j'en ai, je veux te satisfaire.
Le barbare, voyant qu'il n'a pu réussir,
Dissimule, s'abaisse, & feint le repentir.

» MON frere, si ce nom m'étoit permis encore ;
Car après mon forfait que la Nature abhorre,

Je dois paroître un monstre à tes yeux effrayés ;
Donne-moi le trépas, tu me vois à tes pieds ;
Au sang des Médicis ma vie est une tache ;
Punis-moi, venge-les en immolant un lâche.
J'abhorrai tes vertus, que mon cœur n'avoit pas ;
Je fus jaloux de toi, je jurai ton trépas.
L'amour des Florentins, tes talens, ton courage,
Ton droit d'aîneſſe enfin, tout me faiſoit ombrage ;
Ton cœur, en m'épargnant, deviendroit criminel.
Frappe, ou bien à tes yeux.... » Non, arrête, cruel !
J'en crois le repentir que ta douleur exprime ;
Tes larmes dans mon cœur ont effacé ton crime.
GARCIAS, il eſt vrai, vouloit m'aſſaſſiner ;
GARCIAS ſe repent, je dois lui pardonner :
Il ſe livre à mes coups, il m'arroſe de l'armes !
O doux épanchemens, que je reſſens vos charmes !
O Nature ! ô tendreſſe ! ô fraternelle ardeur !
Rien ne peut égaler les plaiſirs de mon cœur.

Combien dans ces momens l'exiſtence m'eſt chere !
GARCIAS m'eſt rendu, j'embraſſe encor mon frere ;
Ce frere, qui tantôt a voulu m'opprimer,
Ce frere déſormais qui ne veut que m'aimer.
Trônes de l'Univers, éclat du Diadême,
Vous n'êtes rien auprès d'un frere que l'on aime !
Mon cœur eût tout perdu, ſéparé loin de toi ;
Mais il retrouve tout, quand tu reviens à moi.
Si la haine eût briſé la chaîne qui nous lie,
Dans quels malheurs j'aurois paſſé ma triſte vie !
Mais nous n'étions pas faits pour nous haïr tous deux.
Tu m'as rendu ton cœur, & je m'eſtime heureux.
Le temps preſſe ; hâtons-nous, allons joindre mon pere,
Dans cet embraſſement reçois la foi d'un frere «.
Au même inſtant que JEAN monte ſur ſon courſier,
Le monſtre dans ſon flanc plonge un mortel acier.

Il tombe, ſon ſang coule, il ſe traîne, ſoupire,
Lutte contre la mort; vains efforts! il expire.
Quels déſordres affreux cauſa ſon ſang verſé!
Sur la terre à l'inſtant tout parut renverſé;
Vers ſa ſource l'Arno vit reculer ſes ondes;
L'Etna fit retentir ſes cavernes profondes;
Le Soleil s'obſcurcit, la Vertu s'exila;
Le Ciel lança la foudre, & l'Univers trembla.

Fin du neuvieme Chant.

CHANT X.

Un Berger qui, ſans être vu, a été témoin du meurtre commis par Garcias, demande à parler à Côme. Il nomme le coupable. Le malheureux pere ſe livre au déſeſpoir; il deſcend dans les lieux où ſont les ſépultules de ſes ancêtres; tous leurs manes demandent la mort de Garcias. Côme le fait appeler, lui ordonne de le ſuivre, le conduit dans le bois, ſous le chêne où ſon frere eſt encore étendu: c'eſt là que, ſe livrant à tout ſon déſeſpoir, il le frappe du même poignard dont Garcias a tué Jean.

CÔME voulut en vain étaler dans Florence
Les ſpectacles, les jeux, & la magnificence;
Le déſeſpoir, la mort, les larmes, les ſoupirs,
Vont habiter des lieux qu'il deſtine aux plaiſirs.

Les Cieux ſont ténébreux, la foudre toujours gronde,
La Nature par-tout peint ſa douleur profonde;
Rarement la gaieté ſuit un vil criminel,
Il craint le châtiment ou de l'homme ou du Ciel.
GARCIAS n'eut jamais les ris ſur ſon viſage,
Son attentat rendoit ſon maintien plus ſauvage;
Vainement il vouloit montrer un air ſerein,
Dans ſes yeux, ſur ſon front le crime étoit empreint;
On le commet ſouvent ſans trouble & ſans contrainte,
Mais il laiſſe après lui les remords & la crainte,
Qui ſans ceſſe à nos yeux en tracent la noirceur:
Le crime ſeul ſuffit pour punir ſon auteur.
Cependant c'eſt bien moins le remords qui l'agite,
Que la peur de la mort que le traître mérite.

LAS de pourſuivre enfin les hôtes des forêts,
Après avoir franchi monts, vallons & guérets,

Sur ſon courſier fougueux Côme arrive à Florence :
Tout annonce d'abord l'éclat de ſa préſence.
D'une nombreuſe Cour il eſt environné,
Pour un pompeux feſtin le portique eſt orné ;
Les portes du Palais au Peuple ſont ouvertes,
Des mets les plus exquis les tables ſont couvertes ;
Tout reſpire la joie ; & cependant, hélas !
Côme abattu la cherche, & ne la trouve pas.
En vain, pour le charmer, le luth de Polymnie,
Aux chants de mille voix unit ſa mélodie.
Tout l'obſede & l'accable ; un noir preſſentiment
Le pénétre d'horreur dans ce cruel moment :
Soit que pour l'éclairer, la voix de la Nature
Se plaigne dans ſon cœur des peines qu'elle endure,
Ou qu'il ſoupçonne, ô Ciel ! l'atrocité d'un fils,
Tout l'effraye, & le livre à des maux infinis.
Il cherche à pénétrer l'horreur qui le tourmente ;
Mais dans un doute affreux ſon ame erre flottante.

Fatigué des diſcours de ſes vains Courtiſans,
Il ſe leve, les quitte, & cherche ſes enfans:
Il trouve GARCIAS, & ne voit point ſon frere.
» Qu'avez-vous fait de JEAN, dit ce malheureux pere?
Je croyois vous revoir l'un & l'autre en ces lieux.
Pourquoi venez-vous ſeul vous offrir à mes yeux?
Ne puis-je à mes deux fils prodiguer mes tendreſſes,
Et faudra-t-il toujours ſéparer mes careſſes?
Pour moi votre union eſt le bien le plus doux;
J'eſpere que le Ciel me l'accorde dans vous:
Tout ce que demandoient mes vœux & mes prieres,
C'étoit de donner l'être à deux vertueux freres,
D'inſpirer à leur cœur l'amour de l'équité,
Des bonnes mœurs, des Arts, de la ſincérité,
Du courage qui fit admirer leurs ancêtres,
Que Florence avec joie a reconnus pour Maîtres.
Tout vous apprend que JEAN doit monter, à ma mort,

Dans cet auguſte rang * où m'éleva le Sort.
Chacun l'aime, l'admire, & par ſa bienfaiſance,
Il a gagné les cœurs des Peuples de Florence.
Vous n'êtes point jaloux de ſa proſpérité ?
Son bonheur fait le vôtre, & je m'en ſuis flatté :
Pour régner après moi le Deſtin le fit naître,
Il vous aime, & dans lui vous n'aurez point un Maître.
Dégagé des vains ſoins qui ſuivent la grandeur,
Vous vivrez plus tranquille avec moins de ſplendeur.

---

* On a déjà obſervé dans le *Diſcours préliminaire*, que ceux qui veulent étudier l'Hiſtoire, ne doivent pas conſulter les Poëmes pour la bien ſavoir. Il eſt certain que Côme eut pluſieurs autres fils, que François de Médicis fut ſon ſucceſſeur, & qu'il devoit l'être de droit ; mais on le conſidere ici ſeulement comme pere de Jean & de Garcias, & dans ce cas, Jean étant l'aîné des deux, devoit naturellement lui ſuccéder.

La vertu nous illuſtre, & non l'ordre où
nous ſommes :
Et ce n'eſt pas le rang qui forme les grands
hommes.
Cependant la nuit vient, & JEAN ne paroît
pas ;
De ce retardement que penſe GARCIAS ?
Dans ſon cœur fraternel la crainte habite-
t-elle ?
Si d'un monſtre affamé la rencontre cruelle...
Mais, quel préſage ! ô Ciel ! détournez-en
l'horreur !
Votre pere aujourd'hui mourroit de ſa
douleur,
Si d'un fils qu'il chérit il apprenoit la perte.
Que la terre plutôt m'engloutiſſe entr'ou-
verte « !
GARCIAS lui répond, mais d'un air aſſuré :
» Je crains que dans les bois il ne ſoit égaré ;
Mes yeux, qui l'ont cherché, ne l'ont point
vu paroître,
Et j'ignore, Seigneur, en quels lieux il
peut être «.

TANDIS qu'il interroge un trop barbare fils,
Un Berger près de lui demande d'être admis.

Il

Il entre ; on lui permet de paroître à sa vue.
En voyant GARCIAS son ame est toute émue ;
Il recule, saisi de trouble & de terreur.
CÔME prend pour respect ce qui n'étoit qu'horreur,
Le rassure, & lui dit de parler sans contrainte.

» CE n'est point votre aspect qui m'inspire la crainte,
Seigneur, c'est à vous seul que je voudrois parler ;
Mon secret est affreux, il vous fera trembler «.

GARCIAS se retire, un noir chagrin l'accable,
Il sent tous les tourmens qu'éprouve le coupable.
Mais ce qui le rassure au milieu de ses soins,
C'est qu'il croit avoir fait le crime sans témoins.
Vaine & frivole erreur d'un monstre qui s'abuse !
Un Dieu vengeur suscite un Mortel qui l'accuse,

Qui, témoin des horreurs d'un frere forcené,
Vient deſſiller les yeux d'un pere infortuné.

» JUSQUE dans nos hameaux on reſſent l'influence
Des bienfaits qu'en tous lieux votre bonté diſpenſe ;
Seigneur, depuis long-temps j'en goûte les douceurs :
Jugez, s'il m'eſt affreux de cauſer vos douleurs.
Falloit-il que le Ciel me fît témoin fidele,
D'un crime qu'a commis une main trop cruelle ?
Ce fils, dont les vertus avoient ſu vous charmer,
Que vous aimiez autant qu'un pere peut aimer,
A rencontré la mort dans la forêt prochaine ;
Son corps eſt étendu tout ſanglant ſous un chêne.
J'ai vu ce jeune Prince, avec qui vous parliez,
S'avancer, le frapper, & l'abattre à ſes pieds.
Si je mens, devant vous ordonnez que je meure ;

Mes jours ſont en vos mains, diſpoſez-en
ſur l'heure «.

A ces mots, qui pourroit retracer tes douleurs,
Tes longs gémiſſemens, ton déſeſpoir, tes pleurs,
O pere malheureux! tout comble ta miſere!
Ton fils meurt égorgé par la main de ſon frere!
Ton ſang a fait le crime! &, s'il faut te venger,
C'eſt dans ton propre ſang que tu dois te plonger!
Il maudit mille fois la fatale journée
Qui lui vit allumer le flambeau d'Hymenée.
Rien de ſon déſeſpoir ne modere l'excès,
Et la raiſon chez lui ne trouve plus d'accès.
Egaré, frémiſſant au milieu des ténebres,
Sa fureur le guida vers ces antres funebres,
Sépulcres des Héros iſſus de Médicis.
Tous, en l'appercevant, font entendre ces cris:

» MALHEUREUX! loin de nous porte tes pas profanes!

De ton aſpect impur ne ſouille plus nos manes !
Un monſtre fut par toi formé de notre ſang ;
A ce monſtre aujourd'hui tu dois percer le flanc ;
Tant qu'il vivra, tu fais la honte de ta race :
Un meurtre la cauſa, va, qu'un meurtre l'efface « !

L'ARRÊT en eſt porté, dit-il avec tranſport,
A mon barbare fils je vais donner la mort.
O Nature ! à mon tour on veut que je t'outrage !
Je vais punir un tigre, en imitant ſa rage.
Oui, ne différons plus, renonçons-le pour fils :
Frappons, vengeons le crime, & ſoyons Médicis.
Sa fureur excita le tranſport qui m'égare,
Mon ame prend plaiſir à devenir barbare.
Mais qu'ai-je dit ? ô Ciel ! non, je ne puis frapper.
Quoi ! mes mains dans ſon ſang oſeroient ſe tremper !
Ah ! la Nature encor me dit que je ſuis pere,
Dans le fond de mon cœur j'entends ſa voix ſévere.

Non, il ne mourra point : mais il immola JEAN !...
Venez à mon ſecours, grand CÔME, & vous Laurent,
Héros dont l'Italie admira le courage !
Je ne puis me réſoudre à venger votre outrage :
Mais vous me déteſtez, ſi je n'obéis pas ;
Vous êtes altérés du ſang de GARCIAS.
Oui, vous ſerez contens, ma fureur ſe ranime,
Mes bras dénaturés frapperont la victime.
Je vais remplir la terre & d'horreur & d'effroi,
Mettre au jour des forfaits inconnus avant moi.
Vous, ſur les pas de qui marcherent mes ancêtres,
Vous, dont les deſcendans furent par-tout les Maîtres,
Trop célebres Romains, Manlius & Brutus * !
CÔME ſurpaſſera vos féroces vertus !

* Je ſais qu'on a employé cette penſée dans une Tragédie ; mais je n'ai pas craint de la renouveler ici, où, de l'aveu des connoiſſeurs, elle eſt bien mieux placée.

Vos ordres ont conduit vos enfans au ſupplice,
CÔME même du ſien fera le ſacrifice !

EN effet, il ne voit dans lui qu'un criminel ;
Son cœur a dépouillé tout amour paternel.
Ces doux épanchemens, cette ſecrete joie,
Ces torrens de plaiſirs où tout pere ſe noie
Lorſqu'un fils careſſant le ſerre dans ſes bras,
Pour lui ne ſont plus rien, il ne les connoît pas ;
Il ne ſe ſouvient plus que le Ciel le fit pere :
Il mande GARCIAS, & ſon ordre ſévere
Lui preſcrit de le ſuivre. Il le mene à l'inſtant
Sous le chêne.... On y voit le cadavre ſanglant....
Dieu, qui lis dans les cœurs, qui de tout es le maître !
CÔME frappe.... ô grand Dieu ! pourras-tu le permettre ?
O Nature ! quel ſang en ces lieux va couler !
C'eſt par la main des ſiens qu'on s'y voit immoler
Le frere vertueux par le coupable frere,
Et le coupable fils par le vertueux pere.
GARCIAS fait l'aveu de ſon noir attentat,
Mais il tient le diſcours d'un lâche & d'un ingrat :

Il accuſe ſon frere en avouant le crime ;
C'eſt peu de l'immoler, il noircit ſa victime :
Il dit que JEAN vouloit attenter à ſes jours.
Reconnoiſſant le monſtre, à cet affreux diſcours,
CÔME ſe ſent brûler des feux de la vengeance ;
GARCIAS vainement implore ſa clémence.

FILS perfide & barbare, indigne de mon ſang,
Ta main n'a pas frémi de déchirer le flanc
D'un frere qui chérit les vertus & la gloire,
Et ta rage oſe encore outrager ſa mémoire !
Ton forfait eſt connu, tu le dois expier :
Ma main, monſtre, ma main va te ſacrifier.
L'excès du déſeſpoir le tranſporte & l'égare ;
C'eſt en lui pardonnant qu'il ſe croiroit barbare.
Il prend le même fer dont JEAN fut égorgé,
Et ſon bras à l'inſtant, au meurtre encouragé,
Le plonge avec fureur dans le ſein du parjure !
Il outrage à la fois & venge la Nature.

Fin du dixieme & dernier Chant.

BRITISH
14 JY 74
MUSEUM

TABLE
DES MATIERES.

Odes anacréontiques.

I. *A Bacchus.* Page 1
II. *Le Poëte invite Silvie à revenir à la campagne au commencement du Printemps.* 4
III. *Le Poëte à ſon Jardin, ou la Roſe.* 6
IV. *A Bacchus.* 9
V. *Au Zéphyr.* 11
VI. *Paroles de l'Amour, qui couronne Chaulieu.* 13

Contes en Vers.

Le Pere Angarillos. 15
Envoi à M. le Comte du Caila, Colonel des Dragons de Condé. 25
Réponſe du Frere Lucas à ſon Prieur. 26
Envoi à M. le Vicomte de Riccé, Aide-Maréchal Général des Logis de l'armée de M. de Vaux. 28

Epître à M. le Comte François de Jaucourt, Colonel en ſecond des Dragons de Condé. 29

La Veille des Rois. 31

L'Eſpiégle. 35

*Envoi à M. le Comte de **.* 42

Natile & Nugolin. 43

Le Curé prudent. 52

ODES DANS LE GRAND GENRE.

I. *La Valeur.* 55

II. *Sur la priſe de la Grenade, & ſur le combat donné devant cette Iſle, le 6 Juillet* 1779. 63

PIECES DÉTACHÉES.

Epître à Mademoiſelle de Condé, qui demandoit à lire les Ouvrages de l'Auteur. 73

*Vers à Madame la Comteſſe D***.* 76

*Vers adreſſés à Madame D***, pour laquelle on demandoit un Im promptu à l'Auteur.* 79

Couplets adreſſés à M. le Comte François de Jaucourt, Colonel en ſecond des Dragons de Condé. 81

DES MATIERES. 251
Quatrain sur les Ouvrages d'Esprit. 83

CÔME DE MÉDICIS.

Discours préliminaire. 87
CHANT PREMIER. 111
CHANT II. 125
CHANT III. 141
CHANT IV. 153
CHANT V. 165
CHANT VI. 181
CHANT VII. 193
CHANT VIII. 209
CHANT IX. 219
CHANT X. 235

Fin de la Table.

BRITISH
14 JY 74
MUSEUM

ERRATA.

PAGE 9, vers 3, la liqueur, *lisez* sa liqueur.

Page 33, vers 20, encore, *lisez* encor.

Page 211, vers 8, lauriers, *lisez* lambris.

BRITISH
14 JY 74
MUSEUM